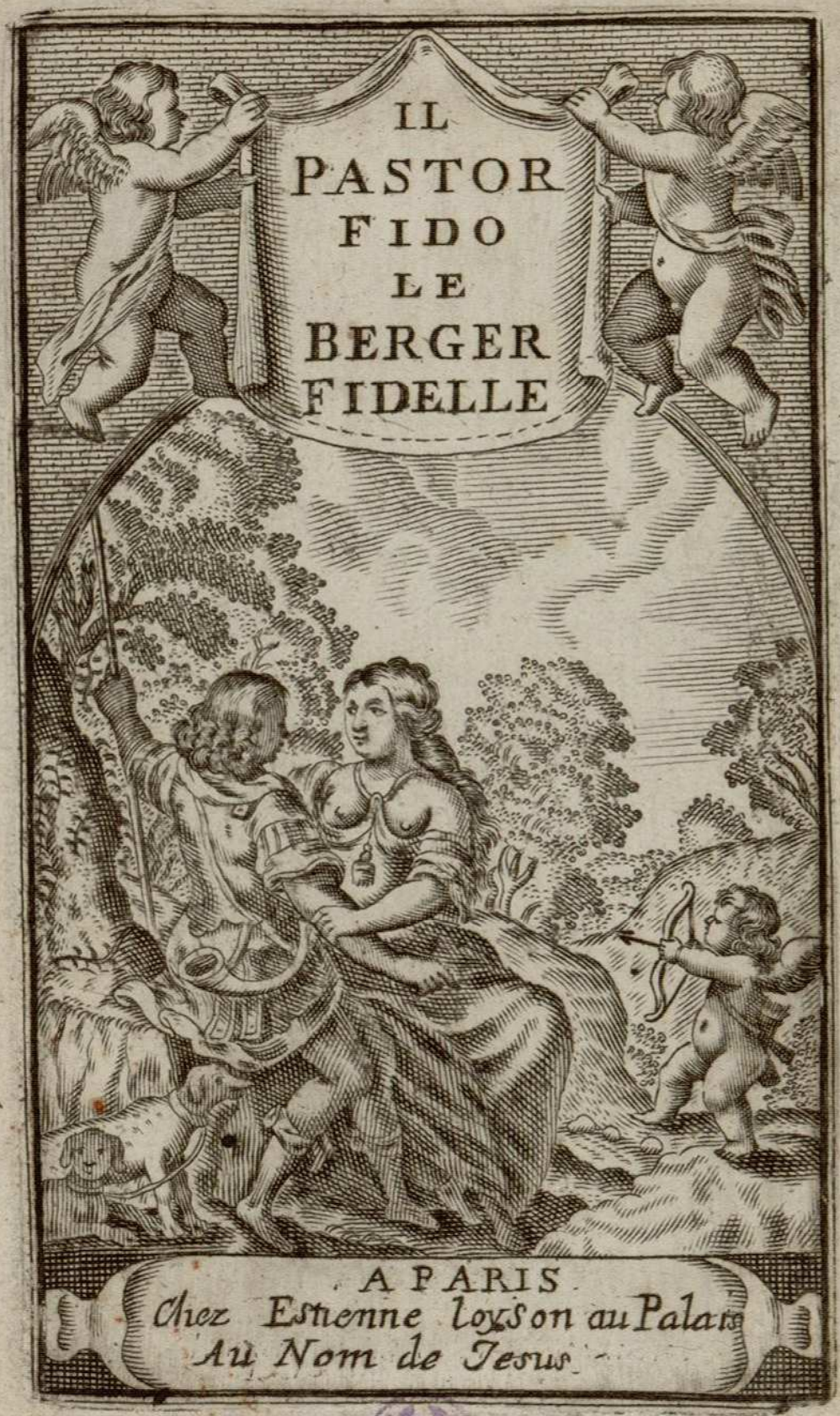
a. 136.

155 · 4 · 15




IL
PASTOR
FIDO
LE
BERGER
FIDELLE
A PARIS
Chez Estienne loyson au Palais
Au Nom de Jesus

B.U.

L.E. i.A.108.

LE BERGER FIDELE.

TRADUIT DE L'ITALIEN

DE GVARINI.

Par Mr D. M.

NOUVELLE EDITION.

Reveuë & corrigée.



BIBLIOTHEQUE DE L'UNIVERSITE DE FRANCE

A PARIS,
Chez ESTIENNE LOYSON, au Palais, à l'entrée de la Gallerie des Prisonniers, au nom de Jesus.

M. DC LXXVI.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.



AU LECTEUR, SUR CETTE TRADUCTION.

IE ſuis aſſuré que ce Livre n'aura pas un deſtin plus heureux que les autres, & que n'ayant point de privilege particulier, il ne ſe pourra pas exempter de la ſeverité des Cenſeurs. Il eût fallu pour l'en garentir avoir plus de connoiſſance que je n'ay, de la langue Italienne, & plus de politeſſe en la noſtre. Mais lors que tu ſçauras quel a eſté le motif de ce travail, peut-eſtre ne luy refuſeras tu pas la grace, qu'il ne peut meriter de luy-meſme. Vne perſonne de condition de mes amis, a eſté le premier qui a fait connoiſtre par la

Traduction du meſme Ouvrage, que la delicateſſe n'eſt pas toûjours eſtrangere. Et moy, j'ay voulu faire voir que les limites de noſtre langue ne ſont pas ſi fort reſſerrées, qu'on ne puiſſe exprimer aiſément de meſmes penſées en differens termes, & que nous en avons d'auſſi propres que les Italiens, pour faire parler une paſſion qui nous eſt plus commune. Si tu traite cét Ouvrage comme j'ay fait, en luy donnant tes heures inutiles, tu pardonneras peut-eſtre à l'oiſiveté, qui me l'a fait entreprendre, au moins avouëras-tu qu'elle n'eſt pas des plus condamnables, puiſque la ſupoſant la Mere des vices, elle ne m'en a fait commettre que contre la pureté du langage, ſur qui la Iuſtice n'a point encore exercé de rigueur.

I'ay ſuccintement raporté l'Argument, duquel j'ay ſeulement pris le ſens, afin de ne point embaraſſer l'eſprit du Lecteur par une trop longue deduction qui auroit eſté ennuyeuſe.

L'IMPRIMEVR AV LECTEVR.

CETTE Traduction a esté receuë si agreablement, par toutes les personnes intelligentes, que si j'avois pû obtenir de l'Autheur la permission de la reimprimer, j'aurois donné il y a long-temps la satisfaction à un nombre infiny de personnes qui m'en ont demandé des Exemplaires ; curieux de voir une chose qu'ils ont entendu loüer universellement : Mais la repugnance de l'Autheur, de voir son nom sous la presse, & la modestie qu'il a pour tout ce qui part de son esprit, ont causé le long retardement de cette quatriéme Edition ; elle a esté reveuë, corrigée, & changée en plusieurs endroits, qui te la rendront plus agreable que celles qui ont precedé ; elles furent si precipitamment données au public, à la priere de quelques personnes qui en sçavoient le merite, que la minutte n'en estoit qu'ébauchée ; cela pensa causer la supression de tous les exemplaires : & quoy qu'elle n'ait esté retouchée que fort legerement, elle te paroistra neanmoins assez achevée pour recevoir plus de loüanges qu'elle n'en a receu. Prends la peine de la lire, & je m'assure que tu trouveras des manieres si agreables pour exprimer une passion respectueuse, que tu ne plaindras pas le temps que tu auras donné à y reconnoistre, les mouvemens de celles que tu as pû ressentir.

ARGVMENT.

L'Arcadie affligée d'un nombre infiny de mal-heurs, ayant demandé à l'Oracle le moyen de les faire ceſſer, il ne leur en donna point d'autre, que de ſacrifier tous les ans à Diane, une des plus belles filles du pays. On payoit avec douleur un ſi funeſte tribut, lors que le meſme Oracle ſollicité de dire en quel temps devoit finir cette dure ſujettion, fit cette réponſe. *Le mal-heur qui vous afflige ne ceſſera point, que l'Amour n'ait conjoint deux perſonnes deſcenduës de la race des Dieux, & que l'extréme paßion d'un fidele Berger n'ait reparé l'ancienne offenſe d'une femme infidelle.* Montan, qui deſcendoit de la race d'Hercule, & Titire, qui venoit de celle de Pan, crurent que cét Oracle demandoit l'alliance de leurs Maiſons, ce premier n'ayant qu'un fils appellé Silvio, & l'autre qu'une fille appellée Amarille. Dans cette penſée, l'on contraint ces deux jeunes perſonnes à ſe donner la foy. Mais quelque ſoin qu'aportent les parens, on ne peut obliger l'inſenſible humeur de Silvio, qui n'ayme que la chaſſe, à témoigner de l'amour pour ſon épouſe deſtinée, ny à ſe diſpoſer à l'épouſer. Cependant un Berger nommé Mirtil, nouvellement arrivé en Arcadie, avoit aiſément conceu pour elle la paſ-

ſion que l'autre ne pouvoit avoir. Et Amariſſe de ſon coſté, ſentoit en ſon ame tant d'inclination à luy vouloir du bien, qu'ils auroient eſté tous deux heureux, ſi la Loy qui puniſſoit par la mort celles qui violoient leur foy, ne l'eût empêchée de luy en donner des marques. Mais comme la plus haute diſcretion n'eſt pas ſuffiſante pour couvrir une violente amour, elle ne put faire que Coriſque ne connût par quelques marques les ſentimens qu'elle eſſayoit de cacher, & Coriſque qui avoit une extréme paſſion pour Mirtil, ſous pretexte d'entrer comme confidente en cette intrigue, abuſa de la confiance de tous les deux, pour les faire rencontrer en un antre, où elle fit ſurprendre ſa rivale penſant la perdre. De ſorte que la pauvre Amarille ſe trouve en meſme temps promiſe ſans eſtre aymée, aymée ſans pouvoir le reconnoiſtre, Amante ſans oſer le dire, & trompée ſans pouvoir s'en garantir. Eſtant ſurpriſe dedans cét antre, l'on donne à cette rencontre une autre cauſe que la veritable, & la pudicité d'Amarille eſtant accuſée, on la condamne à la mort, conformément à la Loy. Mirtil, nonobſtant la jalouſie que Coriſque avoit fait naiſtre en ſon cœur, veut mourir pour ſa maîtreſſe, ſçachant que cette meſme Loy, qui ne punit que les femmes, permet aux hommes de ſouffrir le ſuplice pour elles, quand ils ont aſſez d'amour. Eſtant donc conduit au lieu où ſe devoit faire le ſacrifice, & Montan, grand Sacrificateur, eſtant preſt de donner le coup qui devoit luy oſter la vie, Carino, pere putatif de Mirtil, arrive, interrompt le Sacrifice, & apportant les raiſons qui le devoient rendre incapable d'eſtre ſacrifié,

aprend insensiblement à Montan que ce Mirtil est son fils, qu'il avoit perdu dans sa jeunesse, par un torrent qui l'avoit emporté. Montan, desesperé de ne pouvoir sauver la vie à son fils, ressentoit toutes les peines qu'inspire la nature, lors que le vieux Prophete Tirenio luy fit connoistre dans cette conjoncture, l'heureux accomplissement de l'Oracle, puisque l'Amour avoit uny deux personnes d'une divine race, & que la fidelité de Mirtil avoit satisfait pour l'infidelité de Lucrine. Ainsi on les marie, Silvio épouse aussi Dorinde, & Corisque fait vœu de devenir plus raisonnable.



ACTE PREMIER, *page* 3

ACTE SECOND, 49

ACTE TROISIE'ME, 101

ACTE QUATRIE'ME, 159

ACTE CINQUIE'ME, 211



LES PERSONNAGES.

SILVIO, Fils de Montan.
LINCO, Ancien ſerviteur de Montan.
MIRTIL, Amoureux d'Amarille.
ERGASTE, Compagnon & confident de Mirtil.
CORISQVE, Nimphe amoureuſe de Mirtil.
MONTAN, Pere de Silvio & Sacrificateur.
TITIRE, Pere d'Amarille.
DAMETE, Vieillard ſerviteur de Montan.
SATIRE, Cy-devant amoureux de Coriſque.
DORINDE, Nimphe amoureuſe de Silvio.
LVPIN, Berger valet de Dorinde.
AMARILLE, Fille de Titire.
NICANDRE, Premier Miniſtre des Preſtres.
CORIDON, Amoureux de Coriſque.
CARINO, Pere putatif de Mirtil.
VRANIO, Vieillard compagnon de Carino.
LE MESSAGER.
TIRENIO, Prophete aveugle.
CHOEVR DES BERGERS.
CHOEVR DES PRESTRES.

La Scene eſt en Arcadie.

LE
BERGER
FIDELE.



B.U.

LE BERGER FIDELE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SILVIO, LINCO.

SILVIO.

VOus autres qui avez mis dans l'enceinte des toilles l'effroyable Sanglier qui ravage cette Province, allez faire entendre par tout que l'heure de la Chasse commence à s'aprocher ; & faites si bien retentir vos

Cors & vos voix, qu'ils puiſſent réveiller les ſens & animer les courages, afin que s'il y a quelque Berger en Arcadie, à qui Diane & ſes exercices ayent touché le cœur, & qui ſe ſente picqué de la gloire qu'on y peut acquerir; il en vienne donner des preuves aujourd'huy, & me ſuive en un lieu, dont la petiteſſe de l'eſpace ne laiſſe pas de fournir un champ fort ample à noſtre valeur; ayant à y combattre ce grand & fier animal, ce Sanglier épouvantable, ce monſtre des foreſts & de la nature, qui depuis qu'il a fait ſa retraite dans l'Erimante, s'eſt rendu fameux par l'effroy des Laboureurs & la deſolation des campagnes. Allez donc mes amis, & ne vous contentez pas ſeulement d'avoir devancé l'Aurore, mais conviez la encore par le ſon éclatant de vos trompes à nous ramener promptement la lumiere. Cependant, Linco, allons prier les Dieux de nous eſtre favorables, & avec leur ſecours nous executerons plus heureuſement la chaſſe que nous avons entrepriſe. Car celuy qui donne un bon commencement à ſon ouvrage en a fait la plus grande partie, & l'on ne ſçauroit mieux commencer qu'en recherchant l'aſſiſtance du Ciel.

LINCO.

Je loüe bien ta devotion envers les Dieux, Silvio, mais je n'approuve pas l'incommodité que tu veux donner à leurs Miniſtres. Tous les gardes du Temple dorment encore, & la lumiere du jour ne ſçauroit eſtre arrivée juſques à eux, puis qu'elle ne paroît point encore ſur le haut de la montagne.

SILVIO.

Parce que tu n'es pas bien éveillé, il te ſemble

que tous les autres ſoient encore endormis.

LINCO.

O Silvio ! pourquoy faut-il que la nature ait orné ta jeuneſſe d'une beauté ſi delicate, puiſqu'il ſemble que tu n'aye point d'autre ſoin que celuy de la mépriſer ? Ah ! ſi j'eſtois auſſi jeune & auſſi aymable que toy, que je dirois de bon cœur Adieu aux foreſts ; & cherchant d'autres plaiſirs, je changerois cette ſauvage & penible façon de vivre, en une autre plus douce & plus commode, paſſant l'Eſté à la fraîcheur des ombres, & auprés d'un bon feu la rude ſaiſon de l'Hyver.

SILVIO.

Tu ne m'as jamais donné de conſeils ſemblables à celuy-cy : D'où vient, Linco, que tu es aujourd'huy ſi different de toy-meſme.

LINCO.

Chaque ſaiſon a ſes divertiſſemens, j'en uſerois comme cela, ſi j'eſtois Silvio.

SILVIO.

Et moy auſſi ſi j'eſtois Linco, mais parce que noſtre naiſſance & noſtre humeur ſont differentes, j'accommode ma vie à ma condition, & je goûte les plaiſirs qui luy ſont les plus convenables.

LINCO.

Inconſideré que tu es, à quoy bon de chercher loin d'icy & avec tant de danger une beſte ſauvage, puiſque tu en as une domeſtique, que tu es plus aſſuré de rencontrer que toutes celles que tu cherches?

SILVIO.

Parle-tu ſerieuſement ou ſi tu rêve ?

LINCO.

C'eſt toy-meſme qui rêve.

SILVIO.

Comment, y en a-t'il quelqu'une ſi proche d'icy ?

LINCO.

Autant que tu l'es de toy-meſme.

SILVIO.

Dans quel bois s'eſt-elle retirée ?

LINCO.

C'eſt toy meſme, Silvio, qui luy ſers de retraite, & cette beſte farouche n'eſt que ta cruauté.

SILVIO.

Je me ſuis bien douté que tu ne faiſois que rêver.

LINCO.

Peux-tu dire, Silvio, que je rêve, puiſque tu ſçais bien que les reproches que je te fais ont un fondement ſi raiſonnable. N'y a-t'il pas une Nymphe, mais que ne dis-je plûtoſt une Deeſſe, ornée de toutes les graces du Ciel, & des beautés de la nature, pour laquelle il n'eſt point de Berger ſi aimable entre nous qui ne ſoûpire, & ne ſoûpire vainement. Qui t'eſt reſervée par les hommes, t'ayant toûjours eſté deſtinée par les Dieux ; & cependant au milieu des injuſtes faveurs de ta bonne fortune, tu mépriſes cette poſſeſſion, ſans qu'il te coûte pour l'acquerir les ſoûpirs & les larmes qui accompagnent ordinairement les paſſions amoureuſes. N'ay-je donc pas ſujet de dire, que tu n'as pas les ſentimens humains, ou que ton cœur eſt plus endurci que le fer ?

SILVIO.

Si c'eſt eſtre cruel que d'eſtre inſenſible à l'amour, je trouve que la cruauté eſt une vertu, & je ne me repens point de l'avoir receuë dans mon ame, puis qu'avec ſes armes j'ay vaincu l'amour, qui ſans doute eſt un ennemy bien plus redoutable qu'elle.

LINCO.

Et comment l'as-tu vaincu, ſi tu n'en as jamais éprouvé la puiſſance?

SILVIO.

Je l'ay vaincu en ne l'éprouvant pas.

LINCO.

Ah! Silvio, ſi tu avois experimenté ſes douceurs, & ſi tu ſçavois quelles delices apporte le bon-heur d'eſtre aimé, & de poſſeder en aimant un cœur brûlant pour toy de flames reciproques, je ſçay bien que tu aurois grand regret d'avoir ignoré ſi long-temps la douceur de ſes charmes. Ne donne donc pas lieu à un ſi fâcheux repentir; & abandonnant les foreſts & la pourſuite des beſtes, ſonge à ſuivre l'objet d'une plus belle paſſion.

SILVIO.

Je ne deſaprouve pas le choix des autres, mais il eſt certain que je prefererois le plaiſir de ſuivre une beſte bien chaſſée par Melampe, à la poſſeſſion de mille Nimphes qui me ſeroient offertes. Je quitte volontiers ces divertiſſemens à ceux qui en goûtent les plaiſirs, pour moy je confeſſe ingenuëment que je ſuis incapable de les reſſentir.

LINCO.

Que ſeras-tu donc capable de ſentir, ſi tu igno-

res le pouvoir de l'Amour, qui ſeul anime & donne ſentiment à toutes choſes. Ce Dieu eſt jaloux de ſa puiſſance, & veut toſt ou tard faire voir que les cœurs luy ſont tributaires. Peut-eſtre l'éprouveras-tu un jour où le temps ne te ſera plus favorable. Apprens, trop heureux Silvio, par la miſerable experience de celuy qui te conſeille, qu'il n'y a point de tourment comparable à la demangeaiſon de l'Amour en un corps uſé d'années, parce que la foibleſſe ne luy permettant plus l'uſage des remedes, il void avec certitude le deſeſpoir de ſa gueriſon. Mais ſi pendant que tu es jeune l'Amour te fait quelque bleſſure, il a ſoin d'en adoucir la douleur. S'il te fait ſentir quelque déplaiſir, il te conſole par quelque eſperance. Enfin, ſi en un temps il te fait mourir, en un autre il te rend la vie. Que ſi tu ne deviens amoureux qu'en cét âge languiſſant, où bien ſouvent on a plus de ſujet de ſe plaindre de ſes propres defauts, que de la rigueur d'une mépriſante Beauté, ce ſera alors que tu ne reſſentiras plus que les amertumes de cette belle paſſion. Si en cette ſaiſon tu recherches de la pitié, tu es tres-malheureux ſi l'on te la refuſe, & plus encore ſi l'on te la veut accorder. Ne previens donc pas devant le temps, les défauts qu'il t'apportera infailliblement. Car ſi venant ſur l'âge tu es touché de quelque ſentiment amoureux, tu auras un double déplaiſir, & de ce que tu auras mépriſé ce qui eſtoit en ta puiſſance, & de ce que le voulant, ta force ne ſecondera plus tes deſirs. Laiſſe donc, ſi tu me veux croire, la chaſſe & les foreſts, & renonçant à de ſi ſauvages divertiſſemens, donne à la beauté de ton âge les douceurs que l'A-

mour ne luy ſçauroit refuſer.

SILVIO.

Comment, Linco, il ſemble qu'on ne puiſſe avoir une vie heureuſe, ſi l'on ne paſſe ſes plus belles années dans cette amoureuſe folie.

LINCO.

Ne blâme point une ſi juſte neceſſité, mais conſidere que ſans elle toutes choſes tomberoient dans la confuſion. Dy moy, je te prie, ſi en cette belle & riante ſaiſon qui couvre la terre de fleurs, & qui ſemble renouveler le monde, tu voyois au lieu de ces beaux prez verds, de ces campagnes fleuries, & de ces ornemens des foreſts, les arbres dépoüillez de feüilles, les prez de verdures, & les colines de fleurs; ne dirois-tu pas, Silvio, le monde languit, & la nature tombe en défaillance. Et pourquoy n'auras-tu pas de toy-meſme l'étonnement & l'horreur que tu devrois avoir d'une ſi monſtrueuſe nouveauté? Car il faut que tu ſçaches, que le Ciel nous a donné des ſentimens conformes à nos années, & des mœurs convenables aux âges. Et comme l'Amour n'eſt ny ſeant, ny excuſable en un eſprit à qui la vieilleſſe deffend les paſſions enjoüées, de meſme la jeuneſſe qui en eſt ennemie, contredit les volontez du Ciel, & offence la nature meſme. Jette la veuë de tous les coſtez, Silvio, & regarde ce qui t'environne, toutes ces beautez de l'univers, & tous ces admirables ornemens du monde qui paroiſſent à tes yeux, ſont autant de differents ouvrages de l'Amour. Le Ciel, la terre, & la mer s'agitent reciproquement par leurs ſentimens amoureux, & cette belle étoille que tu vois devancer l'Aurore, reſſent comme nous les feux de ſon fils, & elle-

meſme qui allume nos flames eſt toute reſplandiſſante d'amour: peut eſtre à preſent eſt-il l'heure, où ſon devoir l'a contrainte de ceſſer les careſſes dont elle combloit ſon amant. Conſidere comme ce qui luy reſte de cette voluptueuſe émotion la rend plus belle & plus éclatante. Que veux-tu davantage? la ferocité des plus cruelles beſtes des foreſts ne les exempte pas de reſſentir les atteintes de l'Amour, & la froideur des eaux n'empêche pas que ſa douce chaleur ne touche également la legereté des dauphins, & la peſanteur des baleines. Ce petit oiſeau dont le chant eſt ſi agreable, & qu'une laſcive inquietude tranſporte ſur tant de branches differentes, s'il pouvoit s'exprimer comme nous, il diroit, je brûle d'amour, je brûle d'amour: & en effet ſon cœur en eſt embraſé, & par une contagion amoureuſe il communique cette deſirable ardeur à celle qui le peut ſoulager. Ecoute comme elle luy répond, & luy dit peut-eſtre qu'elle n'eſt pas moins ſenſible que luy aux inquietudes qui le font ſouffrir. Ce meſme Dieu porte encore ſes flames parmy les troupeaux, & quand les étables retentiſſent de leurs mugiſſemens, c'eſt ainſi qu'ils expriment leurs deſirs amoureux. Que penſe-tu que faſſe le Lion quand il rugit? ne croy pas que ce ſoit de colere, c'eſt ainſi qu'il ſoûpire d'amour. Enfin toute choſe aime, hormis toy, Silvio: & Silvio ſeul plus puiſſant que tout ce qui eſt au Ciel, en la terre, & en la mer, aura le pouvoir de conſerver ſon ame exempte des inévitables traits de ce Dieu. Ah pauvre inſenſé! renonce à un deſſein ſi preſomptueux, & quitant ce brutal plaiſir des foreſts, change la rudeſſe de tes mœurs, pour ſuivre une

paſſion beaucoup plus ſeante à ton âge.

SILVIO.

Ma jeuneſſe a-t'elle eſté commiſe à ta conduite pour l'élever dans cette lâche & molle façon de vivre : ne te ſouvient-il plus qui tu es, & qui je ſuis?

LINCO.

Je ſuis homme, & je fais vanité de l'eſtre, de ſorte que converſant avec mon ſemblable (ou du moins qui le devroit eſtre par les ſentimens naturels) je parle du plus doux plaiſir & du plus conforme à la nature de l'homme. Mais ſi tu mépriſe ſi fort une inclination à quoy la nature nous engage, prends garde qu'en te dépoüillant d'une paſſion ſi humaine, tu ne te rende pareil aux beſtes plûtoſt que de t'égaler aux Dieux.

SILVIO.

Ce fameux dompteur des monſtres, duquel je tire mon origine, n'auroit jamais acquis tant de gloire, ſi avant toutes choſes il n'euſt ſurmonté l'Amour.

LINCO.

Conſidere un peu, pauvre aveuglé, combien tu t'abuſes, dis-moy, où ſerois-tu maintenant, ſi ce fameux Alcide n'avoit pas eſté amoureux? Et peux tu ignorer que l'Amour n'ait eſté le principal motif de ſes plus belles actions ; car enfin s'il tua les monſtres, & vainquit les hommes, ce fut cette paſſion qui luy fit naiſtre le deſir des triomphes. Ne ſçais-tu pas que pour plaire à Onfale, il voulut non ſeulement ſe dépoüiller de la peau de ſon lion, & ſe vêtir des habillemens d'une fille, mais encore faire échange de ſa peſante maſſuë avec un fuſeau &

une quenoüille. N'avoit-il pas accoûtumé de ſe déguiſer de cette ſorte, lors qu'il s'eſtoit retiré auprés de ſa Maiſtreſſe, pour trouver dans ſon beau ſein, comme un port que l'Amour luy offroit, dans lequel il venoit chercher le repos; où ſoûpirant ſous l'excés des plaiſirs, il concevoit entre les bras de la volupté de nouveaux deſirs d'une plus grande gloire, qui ſervant d'éguillons à ſa vertu, excitoient ſon courage à la pourſuite de ſes genereuſes entrepriſes. Et comme le fer aigre & peu maniable de ſa nature, eſtant mélé avec un métail plus doux, s'affine en ſorte qu'obeyſſant au marteau il acquiert la diſpoſition pour eſtre employé à de tres-beaux ouvrages; ainſi une humeur belliqueuſe, qui par ſa propre ferocité ſe rend inſociable, & qui pourroit ſe porter quelquefois indiſcretement à ſa perte, ſi on l'adoucit par les delices de l'amour, elle tempere ſa brutale fierté, & ſe rend beaucoup plus capable des grandes actions. Il faut que tu en uſe de la ſorte, ſi tu deſire eſtre imitateur & digne deſcendant de l'invincible Hercules. Que ſi tu ne veux pas entierement renoncer à la chaſſe & aux foreſts, n'en quitte pas tout à fait le divertiſſement, mais au moins ne t'y adonne pas de telle ſorte, qu'il te faſſe mépriſer un amour ſi loüable & ſi digne de toy, comme eſt celuy d'Amarille. Car ſi tu füis Dorinde, non ſeulement je ne t'en blâme pas, mais au contraire j'approuve ton procedé, parce qu'il n'eſt pas juſte qu'un homme qui ſe pique d'honneur & de gloire comme tu fais, ait l'ame atteinte d'un amour illicite, & manque à la fidelité que tu dois à ta legitime épouſe.

SILVIO.

SILVIO.

A mon épouſe ! tu rêves Linco, quand tu parles de cette ſorte, elle ne l'eſt nullement.

LINCO.

Hé quoy, as-tu perdu le ſouvenir de la foy que tu as receuë d'elle, & de celle que tu luy as ſi ſolemnellement jurée ? Prends garde ſuperbe, prens garde que tu n'irrites les Dieux.

SILVIO.

La liberté de la volonté eſt un don du Ciel, qui ne nous oblige point à effectuer les promeſſes qu'on exige de nous par violence.

LINCO.

On ne te force point à l'épouſer, mais le Ciel t'y convie par l'honneur & les proſperitez qu'il promet à l'accompliſſement de cét heureux mariage.

SILVIO.

Il te ſemble donc que les Dieux oublient leur propre repos pour ne vacquer qu'à l'eſtabliſſement du mien ; en verité, Linco, une choſe ſi peu conſiderable ne merite pas de ſi dignes ſoins. Aprés tout je ne ſuis ſuſceptible d'aucun ſentiment d'amour, la nature m'a fait Chaſſeur & non pas Amant. Pour toy qui as toûjours ſuivi les delices de cette paſſion, je te conſeille de retourner au logis mediter en repos les plaiſirs que tu ne me ſçaurois perſuader de ſuivre.

LINCO.

Inſenſible que tu es, puis-je croire qu'une ſemence divine t'ait donné la naiſſance ? Non, au contraire, je pourrois ſoupçonner que tu as eſté conceu du venin de quelques furies, plûtoſt que des douceurs d'un heureux mariage.

SCENE DEUXIE'ME.

MIRTIL. ERGASTE.

MIRTIL.

CRuelle Amarille, de qui le beau nom, marque avec la neceſſité de t'aimer, l'amertume qui s'y rencontre. Amarille de qui le teint égale la blancheur des lys, mais dont la cruauté ſurpaſſe celle des plus farouches animaux. Cruelle, puiſque mes paroles t'offenſent, je mourray en me taiſant: mais quoy que je garde le ſilence, les choſes les plus inſenſibles de la nature feront éclater ma douleur. Les plaines & les campagnes ſe plaindront pour moy, & les échos de ces foreſts, à qui ſi ſouvent je fais redire ton beau nom, repeteront en ma faveur les triſtes accens de mes paroles. Pour moy les fontaines s'écoulant en larmes, pour moy les vents ſe formant en ſoûpirs, trouveront un nouveau langage pour te raconter mes plaintes. La langueur & la pitié peintes ſur mon viſage te parleront de ma douleur, & quand meſmes toutes ces choſes demeureroient muettes, & me refuſeroient leur ſecours, mon trépas te dira mon amour, & ma mort t'annoncera mon martyre.

ERGASTE.

Mirtil, l'Amour a toûjours eſté un rude & cruel tourment, mais il n'exerce jamais ſa ty-

rannie avec plus de fierté que lors que la diſcretion nous oblige d'en taire les peines ; car le reſpect nous impoſant le ſilence, cette paſſion toute libre eſtant retenuë en noſtre ame, s'irrite contre la contrainte, & uniſſant ſes forces augmente ſa violence ; de ſorte que la priſon de cét ennemy eſt beaucoup plus à craindre que n'eſt ſa liberté. C'eſt pourquoy, cher amy, tu ne me devois pas celer ſi ſoigneuſement la cauſe de tes flâmes, puiſqu'auſſi-bien tu ne me les pouvois pas cacher. Ah ! combien de fois ay-je dit, Mirtil a l'ame embraſée, mais d'un feu ſecret, dans lequel il ſe conſume ſans ſe plaindre.

MIRTIL.

J'ay mieux aymé ſouffrir, que de me ſoulager par une plainte qui auroit pû déplaire à la ſeverité de ſon humeur, & je te confeſſe que j'aurois encore gardé ce reſpectueux ſilence, ſi la preſſante neceſſité où je me trouve reduit ne violentoit ma diſcretion : car j'entends icy autour un bruit ſourd (qui réveille ma mourante langueur) des nôces prochaines de la belle Amarille : Et bien que je ne puiſſe douter, que perdant la parole en ce rencontre, perſonne ne ſera ſi charitable que de la prendre en ma faveur, je n'oſe neanmoins devenir curieux, parce que je ne dois pas moins celer des intereſts qui me ſont ſi chers, qu'éviter de ſçavoir ce que je crains d'aprendre ; ce n'eſt pas, Ergaſte, que ma paſſion m'ayt tant aveuglé, qu'elle m'ayt oſté la connoiſſance de moy meſme. Je ſçay bien quels obſtacles la baſſeſſe de ma fortune opoſe à mon glorieux deſſein ; auſſi n'ay-je jamais eſperé, que cette adorable perſonne, qui n'eſt pas moins divine par les qualitez de ſon eſprit que par celles

de ſes ayeux, voulût jamais conſentir à ma felicité par une alliance ſi inégale. Je ne connois que trop l'influence malheureuſe de l'aſtre qui preſidoit à ma naiſſance ; je ne ſuis nay que pour eſtre conſumé dans les flâmes, & mon deſtin m'a bien fait digne de brûler pour elle, & non pas de la poſſeder. Mais puiſque le Ciel a reſolu que le plus violent de mes deſirs devoit eſtre celuy de la mort ; au moins voudrois je mourir en ſorte, que ma perte pouvant plaire à celle qui en eſt la cauſe, tint lieu de quelque merite auprés d'elle, & que ne dédaignant pas de rendre ſes beaux yeux témoins de mon martyre, leur rigueur m'ordonnât de mourir. Enfin, Ergaſte, je ſouhaiterois ardemment, qu'avant qu'un autre fût poſſeſſeur des beautez que j'adore, je puſſe une ſeule fois exprimer devant elle les reſpectueux ſentimens de ma paſſion. C'eſt en cela, cher amy, où tu me peux témoigner que ton ame a eſté touchée de l'excés de mes peines.

ERGASTE.

Il ne fut iamais un deſir plus legitime que le tien, ny une plus legere recompenſe pour un homme qui ſe meurt d'amour, qui neanmoins eſt fort difficile & tres-perilleuſe à executer, parce qu'Amarille ſeroit la plus miſerable de toutes les filles, ſi ſon pere ſçavoit qu'elle eût jamais preſté l'oreille à quelques ſecretes intrigues, ou qu'elle fût accuſée devant le Sacrificateur, (qui eſt le pere de Silvio), d'avoir écouté tes plaintes. Et peut-eſtre cette conſideration l'oblige-t'elle à te fuïr, & à te celer ſon affection : car ce ſexe plus fragile que le noſtre, & plus ſuſceptible des paſſions, eſt auſſi beaucoup plus

capable de les diſſimuler. Et quand meſme elle t'aymeroit, que pourroit-elle faire autre choſe que de te fuïr, puiſqu'elle ne peut donner aucun ſoulagement à tes peines? Lors qu'on ne peut donner du ſecours, on écoute inutilement celuy qui le demande, & la fuite eſt une eſpece de pitié, lors que la preſence ne peut cauſer que de la peine. Enfin, Mirtil, le meilleur conſeil que nous puiſſions prendre, eſt d'abandonner de bonne heure ce que nous ne pouvons conſerver.

MIRTIL.

Que je ſerois avantageuſement recompenſé de mes tourmens, ſi l'eſperance que tu me veux donner de ſon affection avoit quelque fondement raiſonnable, ou que je me le puſſe perſuader. Mais, Ergaſte, fais-moy cette amitié, ne me cele point le nom de ce Berger, à qui le Ciel reſerve une ſi heureuſe poſſeſſion.

ERGASTE.

Ne connois-tu pas Silvio, fils unique du Sacrificateur de Diane, ce Berger qu'on n'eſtime pas moins par ſa beauté que par ſes richeſſes? c'eſt celuy-là dont on parle.

MIRTIL.

O heureux enfant! qui avant meſme le Printemps de ton âge, vas moiſſonner les plus ſavoureux fruits, dont l'Amour puiſſe recompenſer la perſeverance des plus fideles Amans: Helas! je ne veux pas envier les faveurs que tu reçois de ton heureux deſtin: mais il m'eſt bien permis de pleurer le malheur & la diſgrace du mien.

ERGASTE.

Tu as raiſon de ne luy rien envier, car certes

il eſt plus digne de pitié que d'envie.

MIRTIL.

Et pourquoy de pitié ?

ERGASTE.

Parce qu'il a toûjours eſté inſenſible pour les beautez d'Amarille.

MIRTIL.

O Dieux ! eſt-il poſſible qu'il ſoit vivant, qu'il ait un cœur & des yeux, & qu'il n'adore pas ſes charmes? Il eſt vray que je ne m'en dois pas étonner, car à l'inſtant que je la vis, elle épuiſa dans mon cœur tout ce que ſes beaux yeux poſſedoient d'Amour, de traits & de flâmes. Mais dis-moy, je te prie, quelle neceſſité y a-t'il de donner un treſor ſi precieux à un homme, qui pour n'en connoiſtre pas le prix, n'en eſtime pas la poſſeſſion?

ERGASTE.

Parce qu'il ſemble que le Ciel ait attaché à ce fatal mariage le ſalut de noſtre Arcadie. Ne ſçais tu pas que nous ſommes obligez de payer tous les ans à noſtre grande Deeſſe, le funeſte tribut de la mort d'une jeune Nimphe?

MIRTIL.

Je ſuis excuſable de l'ignorer, car ainſi que l'Amour & mon deſtin l'ont voulu, je ne ſuis que depuis peu de temps arrivé en cette Province, où j'ay preſque toûjours eſté ſolitaire habitant des foreſts. De ſorte que tu m'obligeras infiniment de me vouloir faire le recit de l'hiſtoire qui a pû ſi cruellement attirer la colere de cette divinité ſur l'Arcadie.

ERGASTE.

Puiſque tu as cette curioſité, je m'en vais te raconter tout au long la triſte & lamentable

cauſe de nos miſeres, dont le pitoyable recit pourroit, non ſeulement forcer les yeux à répandre des larmes, mais encore toucher de pitié la dureté des arbres qui nous environnent.

Au temps que les jeunes gens eſtoient encore admis au Sacerdoce & à l'adminiſtration du Temple, un jeune Berger nommé Aminthe, qui eſtoit Sacrificateur de la grande Deeſſe, devint éperduëment amoureux d'une belle & jeune Nymphe nommée Lucrine, mais de qui l'inconſtance ſurpaſſoit encore la beauté. Elle eut long-temps agreable, ou du moins feignit d'être touchée de la ſincere affection de ce jeune Amant, & nourrit toûjours ce miſerable de vaines eſperances, tandis que perſonne ne luy conteſta une acquiſition ſi peu aſſurée. Mais juge un peu quelle eſt la legereté de ce ſexe; le moins aymable de tous les Bergers de la Province ne l'eut pas ſi toſt conſiderée, qu'elle ne ſe put défendre de ſes premiers regards, qui furent autant de traits, qui par ſes yeux porterent en ſon ame une ſi ardente paſſion, qu'elle ſe donna ſans reſerve à ce nouvel amour, avant meſme qu'Aminthe eût l'ame bleſſée d'aucune jalouſie. Ce miſerable Berger, que la paſſion & les ſoins ne purent défendre du mépris de cette ingrate, receut encore pour le comble de ſes mal-heurs, le refus d'eſtre écouté dans ſes juſtes reproches. S'il répandit des larmes, je t'en laiſſe faire le jugement, puiſque tu fais une rude experience, des peines & des diſgraces qui accompagnent l'Amour.

MIRTIL.

O cruelle douleur! & le plus violent des ſuplices d'une ame amoureuſe,

ERGASTE.

Depuis, comme il se fut aperceu qu'aprés avoir fait la perte de son cœur, il perdoit encore son temps, ses soûpirs & ses larmes, il eut recours à la grande Deesse, & sa passion irritée profera ces paroles. Puissante Divinité, si jamais avec pureté de cœur, & d'une main innocente j'alumay la sainte flâme de tes sacrifices, venge la mienne trahie sous la foy d'une belle, mais d'une tres-perfide Nymphe. Diane écouta favorablement l'imprecation de son Sacrificateur outragé, & fut si sensiblement touchée de la priere de ce trop fidele amoureux, que la juste compassion qu'elle en eut allumant son couroux, excita sa vengeance, & nous la rendit funeste : car ayant pris son arc, aussi puissant que redoutable, elle tira dans le sein de la miserable Arcadie, des traits inévitables d'une espece de mort inconnuë jusques alors ; les personnes de tout âge & de tout sexe perissoient miserablement, sans donner loisir à la pitié d'y apporter du secours ; les remedes s'employoient vainement, la fuite estoit trop tardive, l'art inutile, & souvent le Medecin au milieu de sa cure tombant devant le malade, luy annonçoit par sa mort le desespoir de sa gueriſon. Il ne nous resta pour consolation de nos miseres, que la seule esperance que le Ciel ne nous refuseroit pas son secours. Mais la réponce de l'Oracle ne nous fut pas moins funeste qu'auroit esté son silence. Car il fut raporté que Diane estoit irritée, & qu'elle se pourroit appaiſer si la perfide Lucrine, ou quelqu'autre pour elle, estoit par la main du fidelle Aminthe, offerte en sacrifice à la grande Deesse. Lucrine fut destinée pour

appaiſer la colere qu'elle avoit excitée : Et aprés avoir inutilement répandu ſes larmes, & plus vainement encore imploré le ſecours de ſon nouvel Amant, elle fut conduite à l'Autel avec une pompe ſolemnelle pour y eſtre immolée, comme une pitoyable victime de la Divinité que nous adorons, où enfin, aprés avoir plié ſes genoux tremblans devant cét Amant outragé, & ſe tenant proſternée aux pieds qui l'avoient autrefois ſi long-temps & ſi inutilement ſuivie, elle attendoit de la main de ce ſevere vangeur le cruel coup de la mort. Mais au milieu de ce ſpectacle, une genereuſe ardeur anima le courage de ce fidelle Berger, & d'une main auſſi peu émeuë que le cœur, il tira le coûteau ſacré: puis l'ayant conſideré quelque temps, l'on eût dit que ſa bouche alloit proferer les reproches qu'un juſte reſſentiment permettoit à l'outrage qu'il avoit receu. Mais tout d'un coup tournant ſes yeux ſur cette aymable infidelle, il luy dit avec un ſoûpir qui preſageoit ſa prochaine mort; Regarde, Lucrine, par ta miſere preſente, quel Amant tu as jugé digne de ton amour, & le merite de celuy dont tu as mépriſé la paſſion, apprends-le par ce coup ; achevant ces funeſtes reproches, il ſe frappa luy-meſme, & plongea le coûteau tout entier dans ſon propre ſein ; de ſorte qu'ayant perdu tout ſon ſang, il tomba entre les bras de ſon infidelle Maiſtreſſe, Sacrificateur & victime tout enſemble. Cette ame autrefois inſenſible à l'amour de ce miſerable, fut touchée par cét accident ſi peu attendu, & l'horreur ſaiſiſſant ſon eſprit, elle ſentit ſuſpendre en elle toutes les fonctions de la vie, & demeura incertaine duquel des deux ſon cœur

eſtoit percé, ou du fer, ou de la douleur. Mais lors qu'avec les ſens elle eut encore recouvré l'uſage de la parole, elle dit fondant en larmes : O fidelle & courageux Aminthe, ô Amant trop tard reconnu, ô reconnoiſſance trop tardive pour un ſi parfait Amant, qui m'as donné en mourant & la vie & la mort ; ſi j'ay fait une faute en te manquant de foy, je m'en vais la reparer ; uniſſant eternellement mon ame coupable avec la tienne trop perſeverante. Et ſans plus differer, du meſme coûteau qu'elle tira de cette poitrine mourante, tout tiede encore & tout vermeil de ce beau ſang, elle s'en perça le cœur, & ſe ſentant preſte à rendre l'ame, elle ſe laiſſa tomber entre les bras d'Aminthe, qui n'eſtant pas tout à fait expiré, put encore reſſentir la douleur de cette funeſte marque d'affection. Voila quelle fut la fin de ces miſerables Amans : l'excés d'amour en l'un, & de perfidie en l'autre, les precipita tous deux dans un même malheur.

MIRTIL.

Miſerable, mais neanmoins bien-heureux Berger, d'avoir eu une ſi belle occaſion de témoigner ſon amour, & faire naître en mourant la pitié dans un cœur où elle paroiſſoit éteinte. Mais de grace dy moy, qu'arriva-t'il de ce peuple mourant ? ce déplorable accident fit-il ceſſer ſes malheurs ? Diane fut-elle appaiſée ?

ERGASTE.

Sa colere s'atiedit un peu, mais elle ne s'éteignit pas, car environ un an aprés, ſon courroux ſe raluma, & nos miſeres s'acrurent : ce qui nous obligea de retourner de nouveau à l'O-

racle, d'où l'on raporta une réponſe beaucoup plus rigoureuſe que la premiere, parce qu'elle nous ordonna de ſacrifier à l'heure meſme à Diane irritée, une fille qui paſſaſt quinze ans, mais qui n'en eût pas plus de vingt; que tous les ans on renouvelât ce ſacrifice, & qu'ainſi par la perte d'une ſeule perſonne, l'on eſteignît la colere qui en menaçoit pluſieurs : toutefois ſon indignation ne fut point encore apaiſée, car elle impoſa à ce malheureux ſexe, une tres-ſevere loy, que ſa fragilité naturelle ne luy permet pas d'obſerver, condamnant à mort toutes celles qui ſe trouveront avoir, en quelque ſorte que ce ſoit, bleſſé la foy qu'elles auront jurées, ſi ce n'eſt, que quelqu'autre perſonne expoſe genereuſement ſa vie, pour ſouffrir le ſuplice que leur crime aura juſtement merité. En cette dure & peſante calamité, il ne nous reſte aucune eſperance que celle que nous pouvons concevoir de ce fatal mariage, parce que l'Oracle ayant eſté enquis quel temps le Ciel avoit limité à nos mal heurs, il nous le declara en cette ſorte. *Ce qui vous afflige n'aura point de fin, qu'auparavant l'Amour n'ait conjoint deux perſonnes deſcenduës de la race des Dieux, & que l'extréme affection d'un Berger n'ait reparé l'ancienne offence d'une femme infidelle.* Or en toute l'Arcadie, aucun ne peut ſe vanter d'eſtre ſorti d'une tige divine que Silvio & Amarille, l'un tire ſon origine de Pan, & l'autre d'Hercules, & pour le mal-heur de cette Province deſolée, il ne s'eſt pû rencontrer en un autre temps que celuy-cy, que par la diverſité du ſexe l'on ait pû ſatisfaire à la volonté de l'Oracle. C'eſt pourquoy Montan a grande raiſon d'en bien

ſepeter, car bien que nous ne voyons pas encore tous les heureux ſuccés que nous devons attendre de cette fatale réponce, cette alliance en eſt neanmoins le fondement, & le reſte eſt caché dans les ſecrets abyſmes de la deſtinée, qui quelque jour ſe mettra en evidence par le moyen de ce mariage tant deſiré.

MIRTIL.

O miſerable & infortuné Mirtil! pourquoy tant d'ennemis, tant de puiſſances, & de perſecutions pour détruire un mal-heureux Amant? l'Amour ſeul ne ſuffiſoit-il pas, ſans que le deſtin conſpirât encore à ma perte?

ERGASTE.

Trop paſſionné Mirtil, il faut que tu ſçache que l'Amour ſe nourrit de larmes & de douleurs, mais il ne s'en raſſaſie jamais; c'eſt pourquoy ne perdons point de temps à des plaintes inutiles, cherchons les moyens de te ſoulager: pour moy je contribueray tous mes ſoins, & employeray toute mon induſtrie, pour te donner occaſion de parler aujourd'huy à la belle Amarille. Cependant accorde un peu de relâche à ta douleur, car ces ſoûpirs que tu pouſſes avec tant de violence, n'aportent pas comme il te ſemble des rafraîchiſſemens à un cœur qui ſe conſume dans les flâmes, au contraire ils font le meſme effet que des vents qui ſoufflent durant l'incendie, ils en accroiſſent l'embraſement. Et à te dire la verité, ces tempeſtes amoureuſes qui ſe forment dans l'ame des miſerables Amans, aprés avoir fait amas d'un nombre infiny de douleurs, les reſolvent enfin en un deluge de larmes.

SCENE

SCENE TROISIE'ME.

CORISQVE.

QUi a jamais entendu parler d'une plus eſtrange & plus bizarre paſſion que celle qui me poſſede. Vit-on jamais l'Amour & la haine mélangez en un cœur avec une puiſſance ſi également balancée : que l'une n'a pas eſté ſi-toſt ſurmontée par l'autre, qu'elle ne reprenne incontinent l'avantage qu'elle avoit perdu, & que par une ſucceſſive neceſſité elles ſe détruiſent & s'acroiſſent, ſe font naiſtre & ſe font mourir? Si je conſidere toutes les graces de Mirtil, la beauté de ſon viſage, ſa taille avantageuſe, la liberté de ſes actions, la douceur de ſes mœurs, la perſuaſion de ſes diſcours, & la puiſſance de ſes yeux ſi brillans & ſi beaux, l'Amour s'empare ſi agreablement de mon ame, que toutes les paſſions dont elle eſt capable, ſemblent eſtre vaincuës par celle qu'il me fait reſſentir. Mais ſi aprés je fais reflexion ſur l'affection obſtinée qu'il a pour une autre, & que prevenu de cette paſſion, il mépriſe en moy cette beauté, qu'un nombre infiny d'honneſtes gens prennent plaiſir de ſervir tous les jours ; il ſemble que la violence de ma haine ſuprime ſi puiſſamment celle de mon amour, qu'il ne ſe puiſſe jamais ralumer en faveur de cét inſenſible. De là paſſant à un ſentiment contraire, je dis en moy-meſme,

ah Coriſque, de quel bon-heur ne ſerois-tu point favoriſée, ſi tu pouvois ravir à ton ennemie l'affection de Mirtil, & t'aſſurer pour jamais une poſſeſſion ſi glorieuſe; Et en ce même inſtant, je ſens naiſtre une ſi grande tendreſſe en mon ame, & s'y former une ſi vive image de cette felicité, que tranſportée du deſir de la poſſeder, je me diſpoſe à quiter tout pour le ſuivre, & ne l'abandonner jamais que je ne luy aye découvert tous les mouvemens de mon cœur. Et ſi j'oſe dire ma penſée, je ſuis alors ſi violemment preſſée de mon deſir, que ſi je me rencontrois devant cét ingrat, je le traiterois comme une Divinité, eſperant qu'il accorderoit à mes adorations, ce qu'il refuſeroit peut-eſtre à mes prieres; puis revenant à moy, & conſiderant les graces dont je ſuis pourveuë, je condamne mes foibleſſes, & me fais ces juſtes reproches: Quoy donc, ſeray-je aſſez lâche pour faire toutes les avances d'une paſſion ſi déreglée? Et ſeray-je reduite à declarer ſi honteuſement une amour obſtinée pour un dédaigneux, un mépriſant, qui a pû reſſentir pour une moins aymable que moy la paſſion qu'il me refuſe; un qui a eſté aſſez audacieux pour me regarder & ne m'adorer pas; un inſenſible, ſur qui la beauté de mon viſage & les charmes de ma perſonne, n'ont encore pû acquerir le pouvoir de le faire languir d'amour? Sera-t'il dit, que moy, qui à peine le devrois ſouffrir à mes pieds, & implorer la pitié que je luy demande, je me voye reduite à me jetter aux ſiens, incertaine de la pouvoir obtenir? Non, non, je ne feray jamais une lâcheté ſi indigne de mon courage. Cette inquiete revolution de penſées raſſemble tant

de dédains, & allume tant de colere & contre luy & contre moy (qui fus assez malheureuse pour le voir & pour l'aymer) que la haine que je conçois de son nom & de mon amour, me fait souhaiter que le malheur de sa destinée luy fasse éprouver quelque jour, un martyre qui puisse égaler le mien. Oüy, je l'avouë, si dans ce moment mon pouvoir secondoit mon dépit, mes mains vengeroient sur son cœur, les outrages que sa dureté fait souffrir au mien. Ainsi le desir & le mépris, l'Amour & la haine, m'ont declaré une guerre qui ne finira jamais. Faut-il que Corisque, qui a toûjours esté la flâme de mille cœurs, & le tourment d'autant de belles ames, brûle & languisse maintenant, & qu'elle experimente par sa propre douleur, celle que son merite a si souvent fait sentir aux autres? Moy, dis-je, qui durant l'espace de tant d'années, me suis veuë recherchée avec empressement par les plus galands des lieux où j'estois, & qu'y m'y suis conduite avec assez d'adresse pour tromper leurs esperances, sans éteindre leurs desirs, je me voye (pour un Berger indigne de ma possession) en un estat si miserable, que mes propres peines peuvent à present vanger celles que j'ay trop vivement fait sentir à plusieurs. O miserable Corisque! de quelle façon adoucirois tu cette fureur amoureuse, si le passé ne t'avoit esté plus favorable en la conqueste des Amans. Que mon exemple apprenne aujourd'huy à toutes les Dames à ne point manquer de prevoyance pour l'établissement de leurs plaisirs. Car si je n'en avois point d'autre que ceux que je pourois esperer de l'affection de Mirtil, ne serois-je pas bien pourveuë de divertisse-

ment ? qu'elles aprennent par moy le tort que ſe fait une femme, de ſe reduire volontairement à cette honteuſe indigence, de n'avoir qu'un ſeul Amant : Coriſque s'eſt bien garantie de tomber en ce fâcheux accident ; parce qu'elle n'a jamais ignoré que cette foy, & cette conſtance, à quoy l'on nous veut engager ſous des pretextes ſpecieux d'honneur & de vertu, ne ſont que des noms vains, & des diſcours fantaſtiques, inventez par des eſprits jaloux, pour abuſer de noſtre ſimplicité, & captiver les eſprits des pauvres innocentes. Et à dire la verité, cette foy dans le cœur d'une femme (ſi toutefois il s'y en rencontre, car je confeſſe qu'elle eſt auſſi éloignée de mon humeur que de ma connoiſſance) cette foy, dis-je, ne doit paſſer ny pour une vertu, ny pour une bonté, mais pour une dure & fâcheuſe neceſſité de l'Amour, pour une loy déplorable d'une beauté effacée, & qui ſe laiſſe poſſeder par un ſeul, pour ne pouvoir plus eſtre cherie de pluſieurs. Une jeune & aimable femme qui ſe voit ſervie par quantité d'honneſtes gens, ſi elle reçoit les ſoins de quelqu'un qui luy faſſe mépriſer les autres, elle dément l'humeur de ſon ſexe, & l'on peut croire qu'elle n'eſt pas femme, ou ſi elle l'eſt, qu'elle n'eſt pas du nombre des habiles ; car à quoy luy peut ſervir cette beauté ſi elle n'eſt connuë ? & quel avantage luy revient-il de cette connoiſſance, ſi elle n'eſt adorée ? & ſi elle eſt adorée, doit-elle eſtre ſatisfaite ſi elle ne l'eſt que d'un ſeul ? La plus glorieuſe marque du merite & de la beauté d'une Dame, eſt le grand nombre de ſes adorateurs, les plus habiles & les plus qualifiées pratiquent bien cette

leçon. Entr'elles, c'eſt un peché, ou une ſottiſe inexcuſable de rebuter un Amant ; parce que pluſieurs accompliſſent aiſément les choſes que le pouvoir d'un ſeul ne ſçauroit achever. L'un ſe rend conſiderable par ſes ſervices, un autre par ſes preſens ſe donne les agrémens que la nature luy a refuſez, enfin il ne s'en rencontre pas un dont noſtre adreſſe ne tire quelque uſage ; & il arrive ſouvent, que l'un chaſſe la jalouſie qu'un autre aura fait naiſtre, ou la réveille en celuy de qui l'amour commençoit à ſe refroidir. Voila le ſecret de la cabale des plus habiles femmes, où ſuivant mon inclination, & l'exemple d'une des plus adroites (auprés de laquelle j'ay paſſé mes premieres années) j'apris l'art de bien faire l'amour : Combien de fois m'a-t'elle dit, Coriſque, ſi tu veux goûter les plaiſirs de l'Amour ſans en reſſentir les amertumes, il faut uſer de tes Amans comme je fais de mes juppes, en avoir pluſieurs, ne s'en ſervir que d'une, & en changer ſouvent ; parce que la frequente converſation engendre le dégoût, & le dégoût degenerant en mépris, nous rend la proye du plus cruel de tous les malheurs ; aprends qu'une femme ne ſe peut rendre un plus mauvais office, que de ſatisfaire ſon Amant au point qu'il puiſſe éteindre dans l'excez de ſes careſſes la boüillante ardeur de ſes deſirs. Il faut neanmoins qu'il ſe ſepare toûjours de toy, raſſaſié de tes faveurs ; mais jamais dégoûté de ta perſonne. J'ay pratiqué cette leçon & fait un art de la galanterie, en même temps que mes yeux m'aſſurent de la poſſeſſion de quelqu'un, ma main en contente quelqu'autre, & celuy qui me paroiſt le plus

commode & le plus aymable, je le reçois volontiers en mon ſein, & jamais aucun dans mon cœur. Mais helas! Mirtil s'en eſt rendu maiſtre, & le poſſede ſi abſolument, que ſi je ſoûpire maintenant, ce n'eſt plus à deſſein de tromper la ſincerité d'un Amant, mais ſeulement pour plaindre mon propre malheur & ſoulager mon martyre. Et trop induſtrieuſe à nourrir ce cruel tourment, je dérobe le ſommeil à mes yeux & le repos à mon corps, abatu de laſſitude par l'impatience que j'ay du lever de l'Aurore, comme le temps le plus propre à ſoulager les paſſions mal ſatisfaites. Et auſſi-toſt que cette foible lumiere me preſte ſon ſecours, je vais cherchant par ces ſombres foreſts les traces de cét aymable Ennemy. Pauvre Coriſque, que produiront enfin toutes ces diverſes agitations de ton ame? ſeras tu reduite à le prier? Non, ſon mépris ne me le peut permettre, bien que ma paſſion me le voulût perſuader. Le fuyras-tu? non, c'eſt un remede à quoy ton amour ne conſentira jamais; que feray-je donc? Il faut que j'eſſaye de le fléchir par les ſoûmiſſions & les flareries; aprés je luy découvriray l'amour que ſon merite fait naiſtre, & luy celeray pourtant le nom de la miſerable qui l'adore. Si cela ne me reüſſit point, j'employeray les artifices, dont le ſecours m'a toûjours eſté favorable, & ſi tout cela m'eſt inutile, le juſte reſſentiment de ſon mépris me fera mediter une vengeance, qui laiſſera à la poſterité de funeſtes marques d'une paſſion outragée. Inſenſible Mirtil, ſi tu mépriſes les douceurs de mon amitié, tu ſentiras les violents effets de ma haine, & ton Amarille que tu

cheris ſi tendrement, ſe trouvant envelopée dans la vengeance que je medite, ſe repentira trop tard, de s'eſtre rencontrée ma rivale, & d'avoir paruë trop aimable à tes yeux ; enfin, vous ſentirez l'un & l'autre, ce que peut l'indignation en l'ame d'une femme, pouſſée au dernier deſeſpoir par le cruel outrage de ſa paſſion mépriſée.

SCENE QUATRIE'ME.

TITIRE, MONTAN, DAMETE.

TITIRE.

IE ſçay bien, Montan, que je parle avec une perſonne beaucoup plus intelligente que moy, & que je dois regler ma créance à ton opinion ; mais auſſi faut-il tomber d'accord que les Oracles ſont ordinairement pleins d'obſcuritez, & que leurs paroles ambiguës ont quelque rapport avec les coûteaux, ſi l'on s'adreſſe à l'endroit où la main les doit prendre pour s'en ſervir, l'on en peut recevoir de l'utilité, mais ſi on les prend par le trenchant, ils peuvent faire de grandes bleſſures, meſme cauſer la mort. Ce rapport me fait douter de l'explication que tu donne à leur réponce, lors que tu la veux tourner à l'avantage d'Amarille, aſſurant qu'elle eſt deſtinée au ſalut de toute l'Arcadie. Et qui ſeroit-ce, Montan, qui

ſe pourroit laiſſer plus facilement flater par une ſi favorable promeſſe, que moy qui ſuis ſon pere ? Mais lors que je medite ſur le ſens des paroles ſi douteuſement interpretées, & que je conſidere que rien ne répond à des deſirs ſi legitimes, j'avouë que je perds l'eſpoir que nos ſouhaits ont ſi vainement nourry. Car ſi l'Amour les devoit unir, ne feroit-il pas ceſſer en ton fils l'averſion qui l'en éloigne ? Et quelle raiſon y a-t'il aſſez forte pour me perſuader, que la haine & le mépris puiſſent ſervir de lien à une ſi eſtroite amitié ? Nos volontez comme toutes les choſes obeïſſent ſans repugnance aux arreſts du Deſtin, & noſtre ſecrete contradiction eſt un témoignage infaillible, que le Ciel n'eſt pas d'accord avec nos penſées, & que nous prenons à contre-ſens les paroles de ces Interpretes. Pour moy, je me perſuade, que s'il vouloit que Silvio épousât Amarille, il l'auroit fait naiſtre plûtoſt Amant que Chaſſeur, & luy auroit imprimé dans l'ame, les ſentimens qui portent les perſonnes de ſon âge, à preferer le merite des Dames aux divertiſſemens de la Chaſſe.

MONTAN.

Ne vois-tu pas que ce n'eſt qu'un enfant, & qu'il n'a pas encore atteint la dix-huitiéme année. Dans peu de temps il ne ſentira que trop le feu, dont à preſent il n'aperçoit pas les flâmes.

TITIRE.

Il eſt trop puiſſamment touché de l'amour de la Chaſſe, pour le croire ſuſceptible d'une plus belle paſſion.

MONTAN.

L'exercice qui le divertit eſt le plus convenable à ſon âge.

TITIRE.

Au contraire, je croy que l'Amour n'eſt jamais plus convenable qu'en cette premiere vigueur.

MONTAN.

Il eſt vray, mais d'y témoigner de l'attachement en une ſaiſon ſi peu avancée, c'eſt une marque aſſurée de la moleſſe des inclinations.

TITIRE.

La jeuneſſe des années rend l'Amour, & plus doux & plus floriſſant.

MONTAN.

Il peut bien alors donner quelques fleurs, mais on n'en peut pas attendre des fruits.

TITIRE.

Le temps, en matiere d'amour, ne met aucune difference entre la fleur & les fruits les plus ſavoureux: Aprés tout, Montan, le deſir de la converſation, ny le deſſein de conteſter avec toy, ne m'ont point amené icy, je ne le puis, ny ne le dois, j'y ſuis ſimplement conduit par la tendreſſe de l'affection paternelle pour une fille, chere & unique, & s'il m'eſt permis de le dire, dont le merite l'a fait rechercher de pluſieurs, & peut-eſtre deſirer de tous.

MONTAN.

Quand tu ne verrois pas clairement que le deſtin d'une neceſſité abſoluë auroit reſolu dans le Ciel l'accompliſſement de ce mariage, la foy qu'ils ſe ſont donnée nous oblige de l'effectuer en terre; & manquer à entretenir des ſermens ſi ſolemnellement jurez, ſeroit violer les Autels

de la grande Deeſſe, ſur leſquels ils ont eſté donnez & receus d'une volonté reciproque. Tu ſçais combien elle eſt ſevere, & quels malheurs attirent ſes indignations: ne l'irite donc pas davantage, & conforme, ſi tu me crois, tes volontez à celle de ſa providence; car ſelon ce que je puis conjecturer, & autant que l'eſprit d'un Sacrificateur élevé par la pureté de ſes meditations, peut comprendre des conſeils eternels; je t'oſerois aſſurer que cét ouvrage a eſté conduit par la main de la deſtinée, & que toutes les felicitez que tant de predictions nous promettent, ſeront en leur temps heureuſement accomplies. Je te veux dire là-deſſus un ſonge, qui cette nuit a réveillé en moy mes eſperances à demy éteintes.

TITIRE.

Ne t'arreſte pas à cela, les ſonges que nous faiſons ſe trouvent n'eſtre que des ſonges, je ſeray pourtant fort aiſe de ſçavoir celuy que tu as eu.

MONTAN.

Je penſe que tu te ſouviens bien encore; Et qui ſeroit-ce qui auroit perdu la memoire de ce déplorable accident, que le fleuve Ladon enflé des ruiſſeaux & des torrens des montagnes, ſe déborda avec un tel excés, que violant l'ordre de la nature, on vit nâger les poiſſons où les oiſeaux ont de coûtume de faire éclore leurs petits; de ſorte que ces flots impetueux deſolans les campagnes voiſines, mélerent dans un même cours les maiſons, les hommes & les animaux. O cruel ſouvenir! ce fut en ce deſaſtre public que je perdis toutes mes joyes en la perſonne d'un jeune enfant encore au berceau,

pour lors mon fils unique, & de moy toûjours & vif & mort uniquement aymé : Ce rapide & cruel torrent l'emporta, avant que toute ma famille, qui eſtoit enſevelie dans le ſommeil, & ſurpriſe de frayeur au milieu des tenebres, luy eût pû apporter du ſecours ; Et depuis n'ayant rien trouvé de luy au lieu où il avoit accoûtumé de repoſer, j'ay toûjours crû qu'un meſme gouffre avoit englouty l'enfant & le berceau tout enſemble.

TITIRE.

Il y a grande apparence à ce que tu dis, & il me ſemble t'avoir entendu parler du malheur qui t'arriva dans ce public accident. Malheur eſtrange veritablement, car tu peux dire, que de deux enfans que tu as mis au monde, l'un a eſté deſtiné pour les eaux, & l'autre pour les foreſts.

MONTAN.

Peut-eſtre que le Ciel prenant pitié de ma douleur, me fera rencontrer en la perſonne du vivant, le repos & la conſolation que j'attendois de celuy que la mort m'a ravy. Et je ne doute pas que l'eſperance que j'ay en la bonté des Dieux, ne me les rende favorables, mais écoute moy je te prie. Il eſtoit juſtement le temps où l'Aurore avec un rayon foible & languide, confond la nuit & le jour, les tenebres & la lumiere, quand, aprés avoir paſſé la plus grande partie du temps deſtiné au repos, à penſer au mariage de nos enfans, la laſſitude fit couler enfin dans mes yeux un ſommeil accompagné de beaucoup de tranquillité ; Commençant à repoſer, il ſe preſenta à mon imagination une ſi claire & ſi apparente viſion, que je pourois

preſque dire que je veillois, tant mes ſens joüiſſoient de leur ordinaire liberté. Il me ſembloit que j'eſtois aſſis ſur la rive du fleuve Alphée, à l'ombre d'un plane chargé de quantité de feüilles, où j'eſſayois de pécher quelques poiſſons à la ligne, quand je vis ſortir du milieu du canal un venerable Vieillard tout nud, le corps trempé de l'eau qui diſtilloit de ſes cheveux & de ſa longue barbe, & me preſenta un petit enfant tout baigné de larmes qu'il tenoit entre ſes mains, en me diſant : Montan, voila ton fils, prens garde d'en eſtre homicide : auſſi toſt il ſe plongea dans l'eau, & diſparut à mes yeux : A l'heure meſme je vis le Ciel ſe troubler & ſe couvrir de tous coſtez de nuages épais, qui cauſerent incontinent une effroyable tempeſte, dont les éclairs & les foudres ſembloient nous menacer l'enfant & moy d'une perte inévitable : de façon que la frayeur me faiſant ſerrer étroitement ce petit enfant dans mon ſein, je m'écriay avec un ſentiment paternel ; Quoy donc, ſeray-je ſi malheureux, qu'une meſme heure me le donne & me l'oſte ? Et incontinent aprés, comme ſi ma plainte euſt touché le Ciel de compaſſion, il s'éclaircit en auſſi peu de temps que l'orage en avoit eſté à ſe former ; & les foudres eſtant diſſipez, & n'en reſtant plus que les cendres, par un prodige nouveau elles tomberent dans le fleuve, mélées d'un nombre infini d'arcs & de traits briſez en mille pieces. Peu aprés le trone de l'arbre qui m'appuyoit vint à trembler, & en ſortit un petit vent, qui peu à peu, commençant à s'articuler, ſe forma en une eſpece de voix, qui profera aſſez intelligiblement cette heureuſe prediction : Ton Arcadie, Montan, recouvrera

couvrera bien-toſt ſa felicité perduë: de ſorte, Titire, que l'image de cét agreable ſonge m'eſt tellement demeuré imprimée dans l'eſprit, qu'elle eſt toûjours preſente à mes yeux, & ſur tout le viſage de ce bon Vieillard, dont je ne puis perdre l'idée; c'eſt pourquoy je m'en allois diligemment au Temple quand tu m'as rencontré, pour meriter par quelque devot ſacrifice, que ce ſonge me ſoit auſſi heureux que l'augure m'en paroiſt favorable.

TITIRE.

N'ajoûte point de foy à ces réveries, les ſonges ſont plûtoſt de vaines images de nos craintes ou de nos eſperances, que des predictions des choſes futures; auſſi ſont-ils engendrez par les eſpeces des differentes penſées que nous avons euës durant le jour, qui eſtant agitées par les vapeurs qui concilient le ſommeil, ſe confondent enſemble, & produiſent ſouvent des idées qui nous inquietent, ou nous contentent.

MONTAN.

Tu te trompes, l'eſprit n'eſt pas toûjours aſſoupy avec les ſens, au contraire, moins il a de communication avec eux, & plus eſt-il dépoüillé de toutes les formes trompeuſes qu'ils luy portent dans la fantaiſie: & eſtant plus épuré, & ayant plus de liberté d'agir ſelon ſa nature, ſes connoiſſances s'augmentent à proportion de ſes lumieres.

TITIRE.

Enfin, Montan, il faut avoüer que ce que le Ciel a reſolu de faire de nos enfans eſt une choſe bien douteuſe & de tres-difficile connoiſſance pour nous, mais il n'eſt que trop veritable, que l'extrême repugnance qu'a ton fils pour ce ma-

riage, le peut faire croire avec juſtice auſſi ennemy de la nature que de l'Amour ; Quant à ma fille, ce n'eſt pas le contentement qu'elle en eſpere qui l'oblige à demeurer au terme où elle eſt, le ſeul reſpect de la foy qu'elle a donnée eſt la regle de ſa volonté, je ne ſçaurois dire toutefois ſi elle connoiſt ou ſi elle ignore l'Amour ; il eſt bien vray qu'elle le fait ſentir à pluſieurs ; & je ne tiens pas impoſſible, qu'elle ne puiſſe eſtre touchée du merite de quelqu'un de ceux qui adorent le ſien ; auſſi ſemble-t'il qu'elle ayt perdu ſon innocente gayeté pour chercher dans les lieux ſolitaires le moyen d'entretenir ſes réveries; peut-eſtre procedent-elles du retardement de ſes nôces, car de promettre à une fille de la marier, & luy laiſſer mediter les amoureuſes circonſtances d'un heureux matiage, ſans puis aprés ſatisfaire des deſirs qui ont pris leur racine dans les plus tendres ſentimens de la nature, c'eſt ſans doute luy donner de grandes occaſions de s'affliger, & de perdre la beauté de ſon humeur avec celle de ſon teint. Il eſt de ces jeunes perſonnes-là comme d'un bouton de roſe, pendant qu'il demeure attaché à la tige qui luy donne la nourriture, & que l'obſcurité de la nuit, ou que l'ombre des branches qui l'environnent, le deffendent de la clarté du jour, il conſerve en cette agreable forme les charmes de ſa naiſſante beauté. Mais auſſi-toſt que les rayons de l'Orient commencent à poindre, & que la chaleur & la lumiere ſe communiquent égallement, devenant ſenſible à cette ardeur ; il épanoüit ſes beautez, & découvre au Soleil qui le contemple ſon ſein odorant & vermeil, d'où il ſemble offrir aux Abeilles le moyen d'apaiſer leur murmure;

abandonnant à leur avide desir, ces belles perles liquides dont l'Aurore a coutume de parer les fleurs ; que si vous ne le cueillez à propos, & qu'il demeure exposé aux chaleurs du midy, sa cheute accompagne celle du Soleil, & tombe au pied de sa tige si décoloré & si flétri, qu'à peine y peut-on remarquer aucun trait de sa premiere beauté. De mesme une jeune fille, que le soin curieux d'une bonne mere, deffend des desseins qu'on fait sur sa beauté, conserve aisément son ame exempte des sentimens amoureux, mais si une fois elle attire sur elle les yeux & les desirs d'un Amant passionné, (dont les soûpirs luy puissent découvrir les flâmes) ils s'ouvrent le chemin du cœur, & portent l'Amour dans un jeune sein, qui le reçoit, peut-estre ne le connoissant pas. Et soit que la crainte la retienne, ou qu'une honneste modestie l'empêche de découvrir l'inquietude qu'elle ne peut nommer, cette miserable, par son silence, se détruit & se consume elle-mesme dans le feu qu'elle s'efforce de couvrir ; de façon que perdant les avantages de sa beauté & de ses charmes, elle perd aussi les occasions de se pourvoir avantageusement.

MONTAN.

Mon cher Titire, ne laisse point abattre ton courage par les craintes que ta foible prevoyance te donne, le Ciel envoye toûjours de bonnes inspirations à ceux qui esperent en sa bonté, & plus la priere est pleine de confiance, plus aussi l'oblige-t'elle à faire part de ses faveurs ; or si chacun dans son adversité doit implorer le secours des Dieux, & l'esperer de leur bonté infinie, à qui cela peut-il mieux apartenir, qu'à ceux qui se peuvent vanter d'estre descendus

d'une ſi glorieuſe origine ? Nos enfans ont l'honneur de leur appartenir ; nous devons donc preſumer juſtement, que ceux qui donnent la naiſſance & la nourriture à toutes choſes, ne voudront pas éteindre ce qui reſte de leurs deſcendans. C'eſt pourquoy je ſuis d'avis que nous allions de compagnie au Temple, où nous ſacrifierons, toy un bouc au Dieu Pan, & moy un taureau à Hercules, & nous devons croire que celuy qui rend nos troupeaux feconds, comblera du meſme bon heur nos familles preſque deſolées. Toy, fidelle Damete, va choiſir un taureau le plus gras de tous les miens, & me l'ameine en diligence, afin que j'accompliſſe promptement cette ſainte ceremonie.

TITIRE.

Damete, mon cher amy, ameine-moy auſſi un bouc de mon troupeau.

DAMETE.

Je feray l'un & l'autre, & je ſouhaite qu'il plaiſe à la bonté des Dieux, que ton ſonge, Montan, te puiſſe eſtre auſſi heureux que tu l'eſpere ; Je ſçay mieux que perſonne du monde, ſi la viſion que tu as euë de ton fils te peut eſtre un augure favorable.

SCENE CINQUIE'ME.

SATIRE.

IE ne ſçay ſi la fortune, qui a toûjours eſté contraire à mes deſſeins, m'a fait mal juger d'une divinité que toute la terre adore, ou qu'en cela mes ſentimens ſe ſoient trouvez conformes à la raiſon : mais je ſuis perſuadé, que comme la gelée eſt contraire aux plantes, l'ardeur du Soleil à la beauté des fleurs, la grêle aux moiſſons, & les vers aux ſemences, ainſi l'Amour a toûjours eſté l'ennemy du repos & de la tranquilité des hommes. Celuy qui le premier l'apella un feu, avoit une parfaite connoiſſance de la perfidie de ſa nature : car ſi on regarde le feu, y a-t'il rien à la veuë de ſi brillant ny de ſi beau ? mais ſi on ſe hazarde à le toucher, quelle douleur peut eſtre comparable à celle qu'il fait reſſentir ? auſſi fait-il bien connoiſtre par les eſtranges effets qu'il produit, qu'il n'y a point en la nature un monſtre ſi redoutable que ce cruel element ? Il devore comme une beſte farouche tout ce qui s'offre à ſa rencontre, il penetre & ſepare tout, & porte la profondeur de ſes playes juſques aux plus ſenſibles parties de l'ame ; ſa viteſſe & ſa legereté ſurpaſſe celle des vents, & là où il établit une fois ſon Empire, toutes les autres puiſſances luy cedent, ou ſi elles s'efforcent de luy

reſiſter, elles irritent ſa violence, & augmentent ſa gloire par la grandeur de ſon embraſement. Il en eſt ainſi de l'Amour; ſi on le conſidere dans les charmes d'un beau viſage, il s'empare ſi doucement des cœurs, qu'on adore les chaînes d'une ſi douce captivité: En effet, dans ce trône brillant de tous les plaiſirs, il y paroiſt adorable, & ſemble n'y reſpirer que la joye, & n'y promettre que le repos & les delices. Mais ſi on l'approche inconſiderément, & que pour trop tenter ſon pouvoir il en acquierre ſur noſtre volonté, il ſe gliſſe alors imperceptiblement dedans l'ame, & s'en eſtant rendu la poſſeſſion aſſurée, il y exerce un empire ſi tyrannique, qu'on peut dire que l'Hircanie ne nourrit point de tygre, ny la Lybie de ſerpent venimeux qui ſurpaſſe ou égale ſa cruauté. Plus impitoyable que la mort, plus cruel que l'enfer, ennemy de la pitié, miniſtre de colere & de vengeance, & enfin un amour entierement privé d'amour, & qui abuſe inſolemment de ce beau nom. Mais pourquoy l'accuſé-je de tous les maux que nous ſouffrons? eſt-il coupable de celuy qui ſe commet par la perte du temps qu'on employe, non pas à aymer, mais à tromper les ames innocentes ſous le pretexte ſpecieux d'un nom ſi ſaint & ſi venerable? Non, non, il ne participe aucunement à toutes ces trompeuſes apparences: c'eſt à toy, ſexe infidelle, perfide femme, à qui l'on doit raporter les infames fourberies dont on accuſe l'Amour; cette douce & deſirable paſſion corrompt ſa pureté auſſi toſt que tu entre en commerce avec elle, ou du moins on luy attribuë les mauvaiſes qualitez qui viennent de ta malice. Si ce Dieu, par

le droit qu'il a ſur les cœurs, ſe veut emparer du tien, il le trouve prevenu de tant d'artifices, que la pureté de ſon feu n'y peut avoir aucun accez; Et parce que tu ne veux pas te declarer inſenſible à une puiſſance ſi legitime, tu en conſerve ſeulement une imparfaite image en toutes tes actions. Ces vaines marques d'amour, dont tu affectes ſi ſoigneuſement l'éclat, font bien ſentir que tu n'es pas capable de reconnoiſtre par une fidelité reciproque, l'affection de celuy qui t'ayme, ny de répondre à la ſincerité de ſon amour : Tous tes ſoins ne s'occupent qu'à te déguiſer ; Ne travaille-tu pas tous les jours à donner une couleur à tes cheveux, qui ſuplée par ſa beauté aux défauts de ta teſte évantée, & n'en fais-tu pas mille nœuds à deſſein d'y attacher les cœurs de quelques Amans peu experimentez ; t'imagine-tu que l'uſage de ton fard nous ſoit inconnu, & que nous ignorions que la blancheur de ce teint, & l'éclat de ce vermillon ne ſoient pas des beautez empruntées, & des effets de l'artifice pour cacher les défauts de la nature & du temps. Mais aprés avoir ainſi applany les rides, & donné quelque teinture de jeuneſſe à cette peau bazannée, tu n'as fait que corriger un défaut par un autre, ou pour mieux dire, tu en as acrû le nombre; ſouvent auſſi tu te donnes la peine d'arracher de ton viſage ce petit poil, que la nature ſemble pouſſer pour ta perſecution, mais avec tant de douleur, que tu en fais la penitence en meſme temps que le peché. Et tout cela ſeroit peu de choſe, ſi tes mœurs, tes penſées & tes actions, n'eſtoient encore pleines de fourbe & de tromperie. Si tu ouvre la bouche, ce n'eſt que pour mentir, ſi

tu ſoûpire, c'eſt pour decevoir une ame credule, ſi tes yeux ont du mouvement, c'eſt pour déguiſer celuy de ton cœur ; enfin tout ce qui ſe voit de toy, & ce qui en eſt caché, ne ſont que de continuels déguiſemens. Tes penſées, tes paroles, tes démarches, tes regards, tes plaintes, tes loüanges, tes pleurs & tes ris, n'ont pour but que la diſſimulation. Encore pourrois-tu excuſer ces artifices, ſi tu ne faiſois une ouverte profeſſion de tromper le plus celuy qui te témoigne le plus de confiance, & de diſpencer tes faveurs aux plus indignes de les recevoir. Tu raille de la conſtance, tu mépriſe la fidelité, & tu joins à ce prodigieux dénombrement de tes vices une malice ſi inconcevable, que nous ne ſçaurions trop éviter de tomber ſous ta tyrannie. Quelqu'un doutera-t'il maintenant, que tu n'aye en toy le principe & la cauſe de tous les défauts qu'on impute à l'Amour, ou pour parler avec plus de verité, celuy-là ſeul ſe les procure, qui te croit trop facilement. C'eſt donc ma faute toute pure, de m'eſtre laiſſé captiver par tes beautez artificielles, & d'avoir trop legerement pris créance à tes diſcours trompeurs, méchante & perfide Coriſque, que mon mauvais deſtin a ſans doute tité de la maudite contrée d'Argos, (où regne le vice & la volupté) pour infecter l'innocence de cette Province, & empoiſonner ma vie d'un nombre infiny de mal-heurs. Et quoy que tes laſcivetez te duſſent interdire le commerce des honneſtes femmes, tu ſçais ſi bien déguiſer tes ſentimens, & cacher la difformité de tes défauts, qu'elles te ſouffrent dans leur compagnie, uſurpant parmy elles ce glorieux titre d'honneur, auquel tu

as ſi ſolemnellement renoncé. O Dieux, à quels deſeſpoirs ne m'a point reduit cette peſte fatale à mon repos, combien ay-je ſouffert d'indignitez, dont le ſouvenir accable mon ame de honte & de confuſion. Amant trop credule & peu inſtruit de la malice des femmes, aprens par l'exemple de mes miſeres, à n'idolâtrer jamais la vaine beauté d'un viſage. Les adorations qu'il exige de ta foibleſſe, font naiſtre en l'eſprit de celle qui le poſſede, la cruauté & la tyrannie des divinités infernales ; elle preſume d'elle toutes choſes, ſa beauté regne imperieuſement ſur toy, malheureux, qui t'eſt voulu ſoûmettre à ſes loix; Et tirant vanité des vœux que tu luy adreſſe, elle ſe perſuade qu'elle n'eſt pas moins qu'une Divinité, qui te peut mépriſer comme mortel. Et toutes les graces que ta paſſion te fait trouver en elle, tous les titres glorieux dont tu la veux honorer, luy font croire qu'elle a droit par ſon merite, au rang où tu l'éleve par ta flaterie. Pourquoy donc tant de ſujetions & de devoirs, tant de ſoûpirs & de plaintes, puiſque nous n'ignorons pas que ce ſont les imbecilles armes, dont les femmes & les enfans ſecourent leur foibleſſe ; noſtre ame dans l'Amour même doit témoigner ſa vigueur, & faire paroître ſa force à ſurmonter, ou ſa paſſion, ou ſa maiſtreſſe. Il ne ſe faut pas perſuader que les plaintes, les pleurs & les prieres, puiſſent échauffer l'ame d'une Dame, ou réveiller en elle ce ſentiment d'Amour, que la nature a imprimé juſques dans les choſes inſenſibles ; au contraire, puiſqu'il eſt vray que ſon cœur n'a pas moins de dureté que le fer & le rocher, c'eſt en vain que tu t'efforces de l'amolir par tes larmes &

par tes ſoûpirs. Non, non, n'eſpere point qu'elle s'enflâme, ny meſme qu'elle étincelle, ſi tu n'y joints la force & la violence comme au fuſil pour en tirer du feu. Quite donc les larmes & les ſoûpirs, & ſi tu veux abſolument acquerir ta Maiſtreſſe, & adoucir en la poſſedant l'ardeur qui te conſume, enferme au plus profond de ton ame les ſentimens amoureux, & quand tu trouveras quelque occaſion favorable, fais ce que l'Amour & la nature te pourront inſpirer; parce que je ſuis aſſuré que la modeſtie des Dames n'eſt que dans l'apparence, & que c'eſt un défaut à un homme que de l'employer auprés d'elles. Car bien qu'elle feigne „ d'avoir de la retenuë pour accroître le deſir „ d'un Amant, elle mépriſe en ſon ame celuy „ qui la met en uſage: Elle veut bien que tu la „ ſuppoſe en ſon humeur, qu'elle paroiſſe en „ ſes actions, que tu l'admire en ſa perſonne: „ mais elle n'approuve nullement que tu regles „ tes deſſeins & tes entrepriſes ſur une fauſſe „ meſure. C'eſt ſur une maxime toute contraire que tu dois former tes projets, & oublier les loix de la bien-ſeance pour ſuivre celles d'une forte & vigoureuſe nature; voila le conſeil dont je me ſerviray pour Coriſque, en renonçant pour jamais au reſpect & à la qualité d'Amant. Déja cette infidelle eſt tombée deux fois entre mes mains, & une apprehenſion ridicule de luy déplaire a rendu vaines ces occaſions favorables: mais ſi la fortune m'en redonne une troiſiéme, elle ſe doit aſſurer que pour me vanger de ſa cruauté, je trempetay dans ſon ſang les premieres armes que la fureur amoureuſe me fera rencontrer ſous la main. Il me ſouvient

qu'elle a accoûtumé de venir entretenir ſes réveries à la fraîcheur des ombres de ce bois, il faut que la guettant comme un excellent limier, j'eſſaye de tomber ſur ſes voyes. C'eſt à elle de l'éviter, car ſi elle ſe trouve en mon pouvoir, elle éprouvera par la rigueur de ma vengeance, que celuy qui a eſté aveugle, peut recouvrer l'uſage de ſes yeux, & qu'une femme trompeuſe & infidelle, n'évite que pour un temps la punition de ſes perfidies.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ERGASTE. MIRTIL.

ERGASTE.

OU ne t'ay je point cherché, Mirtil, y a-t'il quelque lieu où je n'aye point esté avant que de venir icy, où graces aux Dieux je t'ay rencontré lors que je l'esperois le moins.

MIRTIL.

Quelle nouvelle as tu à me dire, Ergaste, qui merite une si grande diligence? Es tu le porteur de l'Arrest de ma mort, ou de celuy de ma vie?

ERGASTE.

L'affection que j'ay pour toy, Mirtil, te doit assurer que je ne me feray jamais porteur d'une nouvelle qui te puisse causer la mort; & pour

celle qui te peut faire aymer la vie, j'eſpere avoir aſſez de bon-heur pour y contribuer quelque choſe ; quoy que les moyens n'en ſoient pas abſolument en ma puiſſance. Mais en attendant les effets de mes ſoins, ne te laiſſe pas abatre lâchement par la melancolie, eſſaye à ſurmonter ta douleur ; & ſi tu veux eſtre victorieux de quelqu'un, ſois-le auparavant de toy-meſme. Crois-moy, apaiſe un peu tes inquietudes, & adoucis ton chagrin. Et afin de ne te pas laiſſer long-temps languir dans l'impatience d'aprendre le ſujet qui m'a obligé à te chercher avec tant de precipitation. Dis-moy ſi tu connois cette fameuſe ſœur d'Orminio, c'eſt une fille qui a le viſage aſſez gay, les cheveux blonds, & le teint un peu haut en couleur.

MIRTIL.

Comment eſt-ce qu'elle ſe nomme ?

ERGASTE.

Coriſque.

MIRTIL.

Je la connois fort bien, & il me ſouvient que j'ay ſouvent parlé avec elle.

ERGASTE.

Il faut que tu ſçache, que depuis quelque temps cette Coriſque s'eſt renduë (par une heureuſe rencontre pour toy) compagne de la belle Amarille, ce qui m'a donné l'aſſurance, (aprés avoir receu d'elle tous les ſermens qui la peuvent obliger au ſecret,) de luy découvrir le pitoyable eſtat où ta paſſion a reduit ta fortune, elle en a eſté ſi ſenſiblement touchée, qu'elle s'eſt offerte d'employer ſes ſoins, pour favoriſer le deſſein que tu peux avoir pour ta chere Amarille.

MIRTIL.

S'il arrive que le ſuccez ſoit auſſi favorable que les eſperances que tu me fais concevoir, ne dois-je pas eſtimer Mirtil le plus heureux de tous les Amans : Mais encore n'a-t'elle rien dit des moyens qu'elle veut tenir pour me procurer un changement ſi avantageux ?

ERGASTE.

Rien du tout, parce qu'elle ne ſçauroit deliberer d'aucune choſe, qu'elle ne ſoit informée premierement de la naiſſance & du progrez de ton amour ; afin que cette connoiſſance la guide dans les converſations qu'elle aura avec Amarille, pour s'y prevaloir des conjonctures qui luy paroiſtront favorables à ton deſſein, c'eſt pourquoy je t'ay cherché avec tant de diligence, eſtant neceſſaire que j'aprenne de ta propre bouche, ce qui s'eſt paſſé durant le cours de ta paſſion, pour luy en faire un fidele raport.

MIRTIL.

Je ſatisferay ta curioſité puis que tu le deſire ; mais ſçache, Ergaſte, que ce cruel ſouvenir en l'ame d'un Amant, qui n'a lieu d'eſperer aucune choſe, fait le meſme effet que le vent, qui en agitant la flâme d'un flambeau le conſume avec plus de precipitation, ou plûtoſt, fait comme une fléche profondement enfoncée en quelque ſenſible partie du corps, pour peu qu'on la remuë, on augmente la douleur & la playe, au moins te puis-je aſſurer, que tu pourras apprendre par le recit de mes malheurs, combien les eſperances dont les Amans flatent leur paſſion ſont trompeuſes, & qu'on a raiſon de dire, que l'Amour a beaucoup de douceur en ſa racine, & beaucoup d'amertume en ſon fruit.

Il y a environ un an qu'en cette belle saison où le jour commence à estre plus long que la nuit, cette belle Estrangere, ce nouveau Soleil de beauté, vint faire briller ses premiers rayons dans les contrées d'Elide & de Pise, où j'ay pris ma naissance, qui pour lors parurent plus belles par l'heureuse presence de cette admirable personne, qui portant avec elle les beautez d'un autre Printemps, redoubla en tout ce climat les douceurs & les charmes de cette aymable saison. Elle y fut amenée par sa mere en ces jours solemnels, où l'on a de coûtume de celebrer à Jupiter ces jeux & ces sacrifices renommez par tout le monde, pour rendre ses beaux yeux témoins de ces agreables ceremonies. Mais certes ils y furent considerez comme une vivante image de l'Amour, & un spectacle plus admirable que tous ceux qui s'y representoient. Ce fut en ce moment que voyant cette merveille incomparable, je me trouvay en estat d'estre bien-tost consumé par la douce violence d'une flâme qui m'estoit inconnuë : aussi eut-elle à peine tourné sur moy ses beaux yeux, que sans leur opposer aucune resistance, je sentis sa beauté imperieuse s'emparer de mon ame, qui sembla me dire, çà, Mirtil, donne-moy ton cœur.

ERGASTE.

O quelle puissance l'Amour a sur nos ames ! certes elle ne peut estre comprise que par ceux qui en ont fait l'experience.

MIRTIL.

Considere encore quelle lumiere & quelle industrie cette divine ardeur inspire aux ames les plus simples : mon cœur n'en fut pas plûtost échauffé, que je courus au remede, & que j'a-

pelay en ma confidence une chere & unique ſœur que j'ay, qui fut ſi ſenſiblement touchée de la violence de mon mal, qu'elle ſe reſolut d'en moderer l'excez, par le moyen qu'elle ſe figura le plus propre au ſoulagement de ma paſſion ; elle ſe donna le ſoin de gagner l'affection d'Amarille, & reüſſit ſi heureuſement en ce deſſein, qu'elle fut ſa compagne inſeparable pendant qu'elle honora de ſa preſence le ſejour d'Elide & de Piſe : mais comme cette ſimple familiarité m'eût eſté inutile ſi elle ne m'eût menagé quelque accez auprés d'Amarille, la fortune & l'affection de ma confidente m'en offrirent une occaſion, dont le ſuccez me fut aſſez favorable. Ma grande jeuneſſe ne donnant encore aucune connoiſſance de mon ſexe, la fit reſoudre à me déguiſer, & à m'habiller de ſes plus riches vêtemens, aprés elle m'ajuſta une treſſe de cheveux ſur la teſte, cordonnée avec les miens, qu'elle couvrit d'une guirlande des plus belles fleurs, & m'ayant apris à regler le mouvement de mes yeux, à adoucir l'air de mon viſage, & à déguiſer ma voix, elle me mit l'arc à la main, & une trouſſe pleine de traits en écharpe. Et quand elle jugea que l'heure s'approchoit de pouvoir executer ſon deſſein, elle me conduiſit en un lieu écarté, où la belle Amarille alloit ſouvent ſe promener : auſſi luy rencontrâmes-nous, & avec elle une trouppe de jeunes filles de Megare, qui, à ce que j'ay apris, eſtoient toutes parentes ou amies de ma belle Amarille; & je t'aſſure, Ergaſte, qu'elle paroiſſoit entre ſes compagnes, comme une belle roſe au milieu d'un bouquet de violettes. Aprés avoir demeuré quelque temps à s'entretenir enſemble,

il ſe leva d'entr'elles une fille de Megare, qui interrompit leur converſation ſerieuſe par la gayeté de cette propoſition. Quoy, dit-elle, mes compagnes, en un temps où l'on diſtribuë les palmes au merite & à l'adreſſe, aurons-nous moins de privileges que les hommes? faut il que nous demeurions dans une honteuſe oiſiveté, comme ſi nous n'avions pas des armes pour feindre des combats où nous puiſſions acquerir de la gloire? Certes ſi vous me voulez croire, nous ferons entre nous l'experience de celles dont la nature nous a pourveuës, afin de nous en ſervir avec adreſſe contre les hommes pour nous rendre en un moment victorieuſes de leur liberté. Baiſons-nous, & que celle qui ſçaura rendre ſes baiſers plus tendres & plus ſavoureux, obtienne pour le prix d'une ſi celebre victoire cette guirlande qui pare mes cheveux. La gentilleſſe de cette propoſition fit rire toute la compagnie, qui la receut pourtant comme le divertiſſement le plus agreable qu'on pouvoit offrir à ſon oiſiveté. Alors pluſieurs ſe deffierent, & pluſieurs encore commencerent entr'elles une confuſe guerre, avant meſme que le ſignal de cét amoureux combat leur eût eſté donné. Ce qui obligea celle qui avoit inventé ce divertiſſement, d'arreſter l'ardeur de ces premieres attaques, & de leur faire connoiſtre qu'il eſtoit à propos d'en élire quelqu'une, pour eſtre juge de leur conteſtation, & qu'il n'apartenoit qu'à la plus belle bouche, d'eſtre l'arbitre de ce different. Toutes en demeurerent d'accord, & le conſentement univerſel donna à mon Amarille, l'avantage que perſonne ne luy pouvoit diſputer; mais ſa modeſtie luy faiſant douca-

ment baiſſer les yeux, une vertueuſe émotion eſtendit ſur ces belles joues ce petit voile incarnat, qui découvre plus qu'il ne cache cette loüable pudeur, qui accompagne la pureté & l'innocence. Et par cette ſi ſubite rougeur, faiſant voir combien ſon eſprit eſtoit éloigné de cette vanité, elle accrut la connoiſſance de ſon merite, & força toute la compagnie d'avoüer, que la beauté de ſon corps n'aprochoit pas de celle de ſon ame. Peut-eſtre auſſi que ſon viſage jaloux des loüanges qu'on donnoit à ſa bouche, voulut ſe parer de ſon vermillon le plus éclatant, comme s'il euſt voulu dire, je ne ſuis pas moins beau qu'elle, puiſque rien ne me manque de ce qui la fait admirer.

ERGASTE.

O Mirtil, que ce changement d'habits te fut heureux! & avec combien de raiſon le dois-tu eſtimer un augure certain d'une fortune favorable.

MIRTIL.

La belle Amarille eſtoit déja aſſiſe pour exercer cét amoureux office, & chacune alloit ſelon le rang que luy donnoit le ſort, faire épreuve de ſa bouche & de ſes baiſers, avec cette bouche divine, cette bouche miraculeuſe, ce treſor incomparable, qui ſemble avoir eſté formé des parfums les plus exquis, du vermillon le plus vif, & des perles les plus parfaites qu'ait jamais produit l'Orient. Plût aux Dieux, Ergaſte, que je te puſſe exprimer auſſi amoureuſement que je receus, les douceurs que ce baiſer fit couler en mon ame: mais tu te le pourras mieux imaginer, puiſque la meſme bouche qui les a reſſenties, ne te les ſçauroit repreſenter: aſſemble

tout ce que les plaiſirs ont d'aimable & de charmant, porte ton imagination au de-là des choſes poſſibles, encore n'arrivera t'elle pas aux douceurs dont mon ame fut tranſportée en ce bien-heureux moment.

ERGASTE.

O heureuſe tromperie, ô baiſer delicieux!

MIRTIL.

Il eſtoit doux veritablement, mais non pas tant qu'il le pouvoit eſtre, la meilleure partie du plaiſir luy manquant. Car l'Amour le luy donnoit bien, mais il ne luy faiſoit pas rendre.

ERGASTE.

Dy moy, je te prie, quel fut ton ſentiment, quand le ſort t'appella à une ſi heureuſe épreuve.

MIRTIL.

Toute mon ame, Ergaſte, ſe vint rendre en cét inſtant ſur mes lévres, & ma vie encloſe en un ſi petit eſpace, n'eſtoit plus alors qu'un baiſer. De ſorte que le reſte du corps privé de tous ſes eſprits demeura ſans vigueur, foible & tremblant, & je t'avouë que quand je fus proche de ſes yeux ſi brillans, ma conſcience, qui me reprochoit le larcin que j'allois commettre, me fit craindre la majeſté de ſon beau viſage, & peut-eſtre ſerois-je demeuré au milieu de mon entrepriſe, ſi elle-meſme ne m'eût un peu aſſuré par un agreable ſouris, qui ſembla m'inſpirer la force & la hardieſſe que j'avois preſque perduë; Certes, Ergaſte, je croy que l'Amour eſtoit caché entre ſes belles lévres comme un abeille entre deux roſes, car pendant que cette admirable bouche demeura ſerrée & immobile aux premieres ateintes du baiſer, je goûtay une

douceur raviſſante, mais lors qu'elle entr'ouvrit les belles roſes qui compoſoient ſa bouche, & que les apuyant ſur mes lévres, elle donna moyen à nos haleines de faire ſentir la chaleur du cœur; (hé mon cher treſor, faut-il que je t'aye perdu & que je ne meure point.) Je ſenty le doux & piquant éguillon de cette amoureuſe abeille le traverſer impitoyablement, & peut-eſtre alors ne me fut-il laiſſé que pour ſentir eternellement ſa bleſſure, ou pour eſtre toûjours le miſerable objet de ſa rigueur. Cependant, me voyant frappé du coup de la mort, peu s'en falut, que deſeſperant de ma gueriſon, je ne mordiſſe ſes lévres homicides, pour leur laiſſer des marques de ma vangeance : mais un eſprit pur & divin ſortant de ſa belle bouche me retint, & reſſuſcitant ma modeſtie, éteignit cette fureur amoureuſe.

ERGASTE.

O fâcheuſe modeſtie! que tu fais de tort aux Amans paſſionnez.

MIRTIL.

Aprés que quelques filles qui reſtoient, eurent fait une pareille épreuve, chacune ſe flattant de l'eſperance d'un jugement favorable, attendoit avec beaucoup d'impatience la deciſion de ce differend, quand la belle Amarille prononça en faveur de mes baiſers, & de ſa main me couronna de la guirlande qui avoit eſté deſtinée, pour la recompence de celle qui ſeroit victorieuſe; mais helas! jamais une campagne découverte ne fut ſi ardemment brûlée de l'ar-

deur de la canicule, que le fut alors mon cœur par les flâmes qu'y allumerent l'Amour & le desir, & qui le forcerent d'avoüer, que jamais il n'avoit esté si captif qu'au milieu de son triomphe. J'eus neanmoins assez de resolution pour m'ôter la guirlande de la teste & la mettre sur la sienne, en la luy offrant à peu prés en ces termes: C'est à vous, aymable Amarille, à qui ce prix apartient plus justement qu'à moy, puis qu'il est certain que mon baiser n'a eu de douceur que celle qu'il a emprunté de vostre divine bouche. Elle la receut civilement, & aprés en avoir couronné ces beaux cheveux, elle me mit sur la teste celle dont la sienne avoit esté parée; c'est celle-là mesme que je porte, & qui ne se separera de moy, qu'alors que mon ame se separera de mon corps, je ne la conserve pas moins, seiche & fannée comme tu la vois, pour le souvenir d'une si heureuse journée, que pour le triste & funeste rapport qu'elle a presentement avec la perte de l'esperance dont l'Amour avoit flatté mes pretentions.

ERGASTE.

Certes, ta fortune est plus digne de pitié que d'envie, Mirtil, ou plûtost nouveau Tantale, qui as donné naissance à ton propre malheur, ayant ignoré qu'il arrive souvent que ne voulant simplement que se joüer avec l'Amour, il nous surprend & nous reduit puis aprés à souffrir effectivement. En verité tu as payé bien cherement un plaisir de peu de durée, & l'on peut dire qu'un mesme moment te donna la joüissance & le châtiment de ton larcin. Mais est-il possible qu'elle n'ait jamais aperceu que tu l'avois abusée.

MIRTIL.

Je ne t'en puis rien dire, mais ſi elle s'en eſt aperceuë, elle a bien ſçeu le diſſimuler, car pendant qu'elle honora mon païs de ſa belle preſence, elle me regarda d'un œil aſſez favorable, mais bien-toſt aprés le deſtin ennemy de mes plaiſirs l'enleva ſi promptement, que la dérobant à mes yeux, à peine me pus-je apercevoir de ma bonne ou mauvaiſe fortune. Deſeſperé par ce dernier coup du mal-heur, je me reſolus d'abandonner ce qui m'avoit toûjours eſté le plus cher, & me laiſſant conduire à la ſecrette puiſſance de ſes beaux yeux, j'obeïs au deſir qu'elle me fit naiſtre, de ſuivre ma Nimphe en cette Province, en laquelle, comme tu ſçais, mon pere conſerve encore pour marque de ſon origine, la petite cabane où je demeure; mais je n'y fus pas plûtoſt arrivé, que je connus (ô miſerable) que ce beau jour qui donna la naiſſance à mon amour, & dont l'aurore m'avoit paruë ſi heureuſe, avoit déja finy ſon cours, & ſe rencontroit pour moy dans un eternel couchant: car auſſi-toſt que je me montray devant elle, le dédain qui parut dans ſes yeux & le ſoin qu'elle ſe donna d'éviter ma rencontre, furent des témoignages certains de l'averſion qu'elle avoit pour ma preſence. Ah! mal-heureux, dis-je alors, voicy ſans doute les preſages certains de ma mort. Cependant mon pere, qui s'eſtoit ſenſiblement affligé d'un ſi prompt & ſi inopiné éloignement, tomba malade avec tant d'aparence de danger, que ſon affection & mon devoir me rappellerent incontinent auprés de luy; mais helas, Ergaſte, ce retour rendit la ſanté au pere, & en priva pour jamais le fils, car

brûlant & me consumant d'une ardeur amoureuse, je tombay en peu de jours dans une langueur plus aprochante de la mort que de la vie, & depuis que le Soleil quita le signe du Taureau, jusqu'à ce qu'il fut entré en celuy du Capricorne, je demeuray toûjours accablé de melancolie & de douleur. Et je serois encore en cét estat, si mon pere, touché de la crainte de me perdre, ne se fût avisé de chercher ma consolation en la bouche de l'Oracle, qui luy aprit que ma guerison estoit reservée au seul air d'Arcadie. Voila, Ergaste, de quelle sorte je revis celle qui redonna bien à mon corps la santé qu'il avoit perduë, mais, ô promesse trompeuse des Oracles, qui ne luy fit ce present, que pour plonger mon ame dans une eternelle langueur.

ERGASTE.

Certes, Mirtil, tu me raconte icy une histoire qui n'est pas moins extraordinaire par la violence de ton amour, que par la cruauté de ta destinée. Mais il faut que tu te souvienne que la seule voye de salut pour un desesperé est de n'en esperer aucun; cependant le jour s'avance insensiblement, & me presse d'aller trouver Corisque, pour l'informer de tout ce que tu me viens d'aprendre de ta fortune, va cependant m'attendre à la fontaine, où je te promets de me rendre le plûtost qu'il me sera possible.

MIRTIL.

Va donc heureusement, charitable Ergaste, & que le Ciel te comble d'autant de faveurs que ta bonté en merite; car il n'est pas au pouvoir d'un malheureux comme moy, de recompenser une affection si obligeante.

SCENE

SCENE DEUXIE'ME.

DORINDE. LVPIN. SILVIO.

DORINDE.

QUE ton ſort eſt malheureux, infortunée Dorinde, d'eſtre reduite à cette miſere inoüie, d'envier le bon-heur de ce chien, parce qu'il eſt aymé de ton aymable, mais trop impitoyable Silvio, heureux Melampe. Melampe, ſeul objet de ſon ſoin, auſſi bien que celuy de ſa joye, tandis que l'excez de ma paſſion me fait inutilement conſommer mon temps & mes peines auprés de cét inſenſible; il employe toutes les ſiennes à te nourrir & te careſſer, & de ſes meſmes mains dont il te flate ſi tendrement, il en déchire mon cœur qui l'adore. Chien tant aymé, & ſi cher à celuy pour qui je meurs; combien m'eſtimerois-je heureuſe, ſi je partageois avec toy ces baiſers delicieux qu'il te donne le jour & la nuit, ou ſi me faiſant comme toy compagne de ſon travail & de ſon repos, j'employois les belles années qu'il me dérobe, à luy faire avoüer, que la douceur de ſes careſſes devroit avoir plus de part en la mort de Dorinde, que l'amertume des larmes qui la conſomment. Mais puiſque ſa cruauté me défend de pretendre à la poſſeſſion d'un bien ſi precieux, permets, ô cher Melampe, que je

cueille ſur les empreintes de ſa bouche les baiſers qu'il me refuſe, & que je reçoive cét imaginaire plaiſir, puiſque ma paſſion n'en ſçauroit obtenir de plus veritable de l'inſenſibilité de ton cruel Maiſtre. Mais que ſçay-je ſi quelque étoile favorable à mes deſſeins, ne t'auroit point conduit auprés de moy, pour me guider ſur les traces de cét aymable ennemy qui me fuit. Allons, Melampe, allons, je me ſens inſpirée d'aller où la ſecrete puiſſance de mon amour & celle de ton ſentiment nous attirent : mais, je ſuis bien trompée, ſi je ne viens d'entendre un cor aſſez prés d'icy.

SILVIO.

Tay, Melampe, tay tay.

DORINDE.

Si mon ſouhait n'ayde point à me tromper, j'entends ſans doute la voix de mon cher Silvio, qui appelle ſon chien dans ces bois.

SILVIO.

Tay, Melampe, tay.

DORINDE.

C'eſt luy ſans doute, ô heureuſe Dorinde, tes ſoins ne t'auroient jamais fait rencontrer le bien que le Ciel te preſente. Mais il faut que je cache ſon chien, afin que la creance de l'avoir perdu luy en faſſe trouver la reſtitution plus agreable ; & peut-eſtre me ſera-t'il plus facile d'acquerir ſon affection par ce preſent, que par celuy que je luy ay fait de mon cœur : Lupin, où es-tu ? *LVPIN.*

Me voicy ma Maiſtreſſe.

DORINDE.

Prend ce chien, & te cache avec luy dans ce gros buiſſon, entends-tu?

LVPIN.

J'entends-bien.

DORINDE.

Et n'en ſors point que je ne t'appelle.

LVPIN.

Auſſi ne feray-je.

DORINDE.

Va viſte, de crainte que Silvio ne t'aperçoive.

LVPIN.

Mais vous, ne m'y laiſſez pas long-temps, de peur que ſi la faim venoit à preſſer cét animal, ll ne me devorât tout d'un coup.

DORINDE.

Que tu es timide, Lupin, n'aye point de peur, & dépéche-toy ſeulement de te retirer.

SILVIO.

Où dois-je, mal-heureux, où dois-je encore aller pour te rencontrer, mon cher & fidelle Melampe. Je me ſuis laſſé à courir inutilement les plaines & les montagnes pour te trouver; que maudite ſoit la beſte que tu as chaſſée. Mais il me ſemble que j'aperçois une Nimphe parmy ſes buiſſons, qui peut-eſtre m'en pourra donner des nouvelles. O infortuné Silvio! qu'attends-tu de favorable de cette malheureuſe, qui t'importune toûjours: La neceſſité veut neanmoins que je l'aborde avec quelque civilité. Belle Nimphe, dy moy je te prie, n'as-tu point vû mon fidelle Melampe, que j'ay decouplé n'agueres aprés une biche?

DORINDE.

Moy belle, Silvio, moy belle. Ah! ingrat, ta bouche dément bien ton cœur. Dy moy cruel, pourquoy me nomme-tu ainſi, ſi je ne

la fus jamais à tes yeux ?

SILVIO.

Belle ou laide, il ne m'importe, dis moy ſeulement ſi tu as veu mon chien, parle promptement, afin que je ne perde pas de temps icy.

DORINDE.

Que tu traite rudement, Silvio, une perſonne qui t'adore : Certes, une autre qui n'auroit pas fait comme moy une ſi longue experience de l'inhumanité de ton cœur, auroit peine à ſe perſuader, que le plus beau corps que la nature ait jamais formé, fût animé d'une ame inſenſible à la pitié, & ennemie des plaiſirs convenables à une ſi belle naiſſance. Tu ſuy jour & nuit le trait d'un limier par les bois & les plus âpres montagnes, avec des peines inſuportables, conſommant ta jeuneſſe à la ſuite d'un animal qui te fuit, & tu mépriſes une fille qui ne reſpire que ta preſence. Ah, Silvio, ſois moins amoureux de ton tourment ; ceſſe de pourſuivre des beſtes ſauvages, & ne rejetant pas les ſoins que j'apporte à te ſuivre ; reçois moy comme une proye amoureuſe, qui laſſée de ſa liberté, cherche ſon plaiſir & ſa gloire à uſer ſa vie dans tes chaînes.

SILVIO.

Dorinde, je me ſuis arreſté icy pour apprendre des nouvelles de Melampe, & non pas pour y employer le temps inutilement, Adieu.

DORINDE.

Ah, Silvio, ſi ton averſion te donne de l'impatience de te ſeparer de moy, du moins arrêtes un peu icy par la conſideration de ton Melampe, de qui je te puis donner des nouvelles.

SILVIO.

Tu te mocque de moy, Dorinde.

DORINDE.

Je te jure, mon Silvio, par cette violente paſſion qui m'a fait perdre la liberté & la pudeur, qu'il n'y a que moy ſeule qui te puiſſe dire où il eſt. Et afin que tu ajoûte plus de foy à mes paroles, n'eſt-il pas vray qu'il chaſſoit une biche?

SILVIO.

Il eſt vray, & auſſi-toſt qu'il l'a eu lancée, j'en ay perdu tout enſemble & la voix & la trace.

DORINDE.

La biche & le chien ſont tous deux en ma puiſſance.

SILVIO.

En ta puiſſance, Dorinde.

DORINDE.

Oüy, ils ſont en ma puiſſance, te fâche-t'il cruel, de pouvoir eſtre obligé à une perſonne qui fait gloire de t'adorer?

SILVIO.

Ma chere Dorinde, ne me laiſſe donc pas languir aprés un preſent qui me ſera ſi agreable.

DORINDE.

A quel mal-heur ſuis-je reduite, d'aymer un enfant, duquel je ne puis recevoir une parole obligeante, qu'en luy faiſant eſperer de luy faire recouvrer ſon Melampe & la proye qu'il a chaſſée: Et bien, Silvio, tu les auras, mais encore n'eſt-il pas juſte que je te rende une choſe ſi chere, ſans recevoir une recompenſe qui me la puiſſe eſtre auſſi.

SILVIO.

Il faut la faire eſperer pour échaper bien-toſt de ſes mains : ta propoſition eſt raiſonnable, Dorinde, le ſoin & la peine que tu as priſe meritent bien d'eſtre reconnus.

DORINDE.

Et bien que me donneras-tu?

SILVIO.

Deux belles pommes plus jaunes que de l'or, que ma mere me donna avant hier.

DORINDE.

Ah, Silvio, ſi mon mal-heur & ta cruauté ne te faiſoient mépriſer mes preſens, je pourrois t'en offrir de plus belles & de plus ſavoureuſes que les tiennes.

SILVIO.

Que voudrois-tu donc, un agneau, un chevreau? ſi cela eſtoit en ma puiſſance tu n'en ſerois pas refuſée, mais mon pere ne me permet pas d'uſer ſi librement de ſes troupeaux.

DORINDE.

Rien ne me tente que toy-meſme, & l'amour que tu ne m'offre point, eſt la ſeule choſe capable de me contenter.

SILVIO.

Quoy, Dorinde, ne veux-tu autre choſe que mon Amour?

DORINDE.

Non, Silvio, c'eſt le ſeul bien, dont la poſſeſſion me peut rendre heureuſe.

SILVIO.

S'il ne tient qu'à cela que tu ſois contente, en verité, chere Dorinde, je te le donne tout entier, à condition que tu ne differeras pas davantage à me rendre mon chien, & la biche qu'il a priſe.

DORINDE.

Ah, Silvio, ſi tu ſçavois de quel prix eſt la liberalité que tu viens de faire, ou que ton cœur fût d'accord avec tes paroles, de combien de bon-heur ſerois-je comblée?

SILVIO.

Belle Dorinde, tu vas toûjours me parlant de je ne ſçay quels noms d'amour & de cruauté qui me ſont inconnus, je t'aſſure que je t'ayme autant qu'il eſt en mon pouvoir; aprés cette proteſtation, que peux-tu deſirer de moy davantage?

DORINDE.

Miſerable Dorinde, où as-tu fondé tes eſperances? quel ſecours dois-tu attendre d'une beauté incapable de ſe laiſſer toucher à cette divine ardeur, qui embraſe tout le reſte du monde? aimable enfant, de quelle ſecrete puiſſance t'a favoriſé le Ciel, pour te rendre inſenſible au feu dont tu me vas conſumant, & pourquoy permet-il que ta beauté inſpire dans mon ame l'amour que la tienne ne peut reſſentir? Certes je crois que la Deeſſe que Cypre adore emprunta la forme d'une mortelle pour te donner la naiſſance. Comme ſon fils tu portes l'arc & les traits à la main, & le pouvoir de ſon flambeau dans l'éclat de tes yeux, mon cœur n'en éprouve que trop rigoureuſement & les coups & les flâmes, & la viteſſe dont tu fuis mes ardentes pourſuites, ne me laiſſe point en doute que tu n'ayes des aîles: enfin ſi tu n'avois le cœur de glace, tu ſerois un nouveau Cupidon, car il ne te manque que de l'amour, pour eſtre l'Amour meſme.

SILVIO.

Mais, qu'eſt-ce donc que cét Amour dont tu me parle inceſſamment?

DORINDE.

Si je ne le conſidere que dans tes beaux yeux, c'eſt un paradis de delices & de felicitez, mais ſi je te le dépeins comme il eſt en mon cœur, c'eſt un enfer de douleur & de deſeſpoir.

SILVIO.

Ne perdons plus de temps à parler, Dorinde, dépéche-toy de me donner le chien que je te demande.

DORINDE.

Satisfais auſſi à ta parole, & me donne l'amour que tu m'as promis.

SILVIO.

O Dieux, que tu és difficile à contenter! ne te l'ay-je pas déja donné? prens-le donc & en diſpoſe comme il te plaira. Je ne t'en refuſe pas la poſſeſſion, ny ne t'en deffens point la joüiſſance, que veux-tu de moy davantage?

DORINDE.

Tu ſemes ſur le ſable, miſerable Dorinde, & perds inutilement & ton temps & ta peine.

SILVIO.

Tu és bien longue à te reſoudre, à quoy réve-tu? as-tu deſſein de m'arreſter tout aujourd'huy icy à me faire perdre le temps?

DORINDE.

Te l'oſerois-je dire, Silvio? ah cruel! je penſe que le meſme moment qui ſatisfera ton deſir, t'éloignera auſſi de ma preſence.

SILVIO.

Non fera certes, Dorinde.

DORINDE.

Donne-moy quelque gage qui m'assure, & qui t'oblige à me tenir parole.

SILVIO.

Quel gage desire-tu de moy?

DORINDE.

Ah Silvio, je n'ose te le dire.

SILVIO.

Et pourquoy?

DORINDE.

Pource que la modestie ne me le peut permettre.

SILVIO.

Tu as pourtant assez de hardiesse pour me le demander.

DORINDE.

Je voudtois que tu fusse assez intelligent pour m'entendre, sans m'expliquer plus clairement.

SILVIO.

Quoy, tu as de la honte à nommer ce que tu desire, & tu n'en aurois pas à le recevoir?

DORINDE.

Si tu me veux assurer de n'estre pas refusée, je te le diray librement.

SILVIO.

Je te promets de t'accorder ce que tu souhaiteras de moy, mais je veux que tu me le demande.

DORINDE.

Ah, mon Silvio, ces termes ne sont pas si obscurs que tu ne les dusse bien comprendre; certes je n'aurois pas si peu d'intelligence que toy, si tu me parlois aussi clairement.

SILVIO.

Je te confesse, Dorinde, que tu es bien plus fine que moy.

DORINDE.

Je ſnis certes plus paſſionnée, & moins cruelle que toy, Silvio.

SILVIO.

Pour te dire la verité, je n'ay jamais appris à deviner; il faut que tu me parle plus clairement ſi tu veux eſtre entenduë.

DORINDE.

Puiſque mon malheur & ton inſenſibilité me forcent à le dire, je te demande, cruel, un de ceux que ta mere a coûtume de te donner.

SILVIO.

Quoy, un ſoufflet.

DORINDE.

Un ſoufflet, Silvio, à une perſonne qui t'adore.

SILVIO.

C'eſt toutefois de cette ſorte qu'elle a coûtume de me careſſer.

DORINDE.

Tu ſçais bien le contraire de ce que tu dis; Et quoy, ne te baiſe-t'elle pas quelquefois.

SILVIO.

Elle ne me baiſe jamais, ny ne veut que je baiſe perſonne; mais ne ſeroit-ce point un baiſer que tu me demande pour gage? tu es muette, Dorinde, la rougeur qui te monte au viſage accuſe ton deſir; ta contenance interdite confirme mon ſoupçon, & bien j'y conſens, pourveu qu'auparavant tu ſatisfaſſe à ce que tu m'as promis.

DORINDE.

Me promets-tu de ne t'en pas dédire aprés que tu auras eſté ſatisfait.

SILVIO.

Oüy certes, je te le tiendray.

DORINDE.

Me puis-je aſſurer en tes paroles?

SILVIO.

N'en fais nulle difficulté, & aprés cela ne me tourmente pas davantage.

DORINDE.

Lupin, viens viſtement, Lupin dors-tu, ou ſi tu ne m'entends pas.

LVPIN.

O que tu es importun, qui eſt-ce qui m'appelle? je m'en vas, je m'en vas, ma Maiſtreſſe, je ne dormois pas non, c'eſtoit le chien, & je n'oſois l'éveiller.

DORINDE.

Voila ton chien, Silvio, qui plus humain que toy, eſt venu me trouver de luy-meſme.

SILVIO.

Que je ſuis heureux de t'avoir retrouvé.

DORINDE.

Et qui eſt venu chercher ſon repos entre les bras de cette mal-heureuſe à qui tu l'as oſté.

SILVIO.

O mon fidele & bien-aymé Melampe.

DORINDE.

Et qui n'a pas comme toy mépriſé mes baiſers & mes careſſes.

SILVIO.

Ne t'es-tu point bleſſé en courant, je veux te baiſer mille fois pour la joye que j'ay de te revoir.

DORINDE.

Trop heureux animal, que ne puis-je changer la rigueur de mon ſort à l'heureuſe felicité

que tu poſſede. O Dieux ! à quelle déplorable condition m'a reduit mon aveuglement, qu'il faille que ma paſſion ne puiſſe voir ſans une inſuportable jalouſie, les careſſes qu'il fait à un chien : cependant j'oubliois ce que je dois faire, écoute Lupin, va t'en au lieu où l'on a fait l'aſſemblée & m'y attends, je te ſuivray incontinent.

LVPIN.

Je m'y en vais, ma Maiſtreſſe, & n'en partiray point que vous ne ſoyez arrivée.

SCENE TROISIE'ME.

SILVIO. DORINDE.

SILVIO.

IE ſuis ravy, Melampe, de ce que tu n'as point de mal, mais au reſte, Dorinde, où eſt la biche que tu m'as promiſe.

DORINDE.

La veux-tu morte ou vivante?

SILVIO.

Tu me parle toûjours ambiguëment ; comment peut-elle eſtre vivante, s'il eſt vray que mon chien l'a tuée.

DORINDE.

Mais ſi le chien ne l'a pas tuée.

SILVIO.

En ce cas elle peut eſtre encore en vie.

DORINDE.

DORINDE.

Oüy, Silvio, elle y eſt encore.

SILVIO.

Le preſent m'en ſera d'autant plus agreable : mais comment Melampe a-t'il pû eſtre aſſez adroit pour la prendre ſans la tuer ny la bleſſer?

DORINDE.

Elle n'a receu qu'une bleſſure qui luy a penetré le cœur.

SILVIO.

Tu veux railler, Dorinde, & comment peut-elle eſtre vivante ſi elle a eſté frappée au cœur ?

DORINDE.

Cela n'eſt pas impoſſible, Silvio, ſi tu viens à conſiderer que je ſuis cette biche dont je te parle, qui ſans que tu l'aye pourſuivie, ne laiſſe pas d'eſtre reduite à ta diſcretion. Et ainſi ta conduite decidera de mon ſort : car ſi tu me reçois favorablement, je n'aporteray pas moins de ſoin à la conſervation de ma vie, que de violence à la precipitation de ma mort, ſi tu mépriſe mon affection.

SILVIO.

C'eſt donc toy qui eſt cette biche que tu m'avois promiſe?

DORINDE.

Oüy celle-là meſme. Quelle raiſon as-tu de te fâcher, ne dois-tu pas avoir plus de joye & plus de gloire de poſſeder l'affection d'une Nimphe, que d'avoir pris quelque beſte ſauvage.

SILVIO.

Je ne veux point de toy ſous quelque condition que tu te veille donner, & afin que tu ne t'abuſe pas davantage, je te hay, trompeuſe, importune, & fâcheuſe que tu es.

DORINDE.

Où fuis-tu ſauvage garçon ? eſt-ce là le remerciment que tu me fais ? eſt-ce là ingrat la recompenſe que tu m'avois promiſe ? au moins cruel, ſi tu reçois Melampe comme un preſent qui t'ait plû, accepte mon cœur avec luy, qui te devroit eſtre plus agreable. Ne fuis pas, Silvio, je te dégage, cruel, de ce que tu m'as promis, & ſeray meſme redevable à ta pitié, ſi elle me permet de jouyr encore un moment de la preſence de tes beaux yeux. Et ſi tu veux de plus evidentes marques de mon amour, je te ſuivray par tout, compagne beaucoup plus fidelle, quoy que moins aymée que Melampe : Et lors que le travail de la chaſſe t'aura excité la ſueur, aprés avoir eſſuyé ton viſage, j'offriray à la douceur de ton repos, ce miſerable ſein dont tu l'as ſi cruellement arraché. Enfin, Silvio, mes ſervices n'auront point de bornes, & pourront ſoulager ta peine auſſi long-temps que ta preſence voudra ſoûtenir ma vie. Je porteray le fruit de tes fatigues & de ta chaſſe, & ſi jamais il arrive que tu manque à rencontrer dans les bois dequoy ſatisfaire ton plaiſir ou ton adreſſe, tu tireras ſur Dorinde, & pourras ſur cette miſerable paſſionnée de ton amour, exercer à tous momens ton bras, ton arc & tes coups ; J'en uſeray de la ſorte qu'il te plaira, car je porteray tes armes comme ton eſclave, ou j'en éprouveray la rigueur comme ta proye, & je ſeray de tes traits & le but & le prix. Helas, à qui parlé-je ! à un cruel qui ne m'écoute pas, & qui n'eſt pas moins leger à me fuïr, que mon deſir l'eſt à le ſuivre. Mais quelque precipitée que ſoit ta fuite, Dorinde te ſuivra par tout, meſme

juſques dans l'enfer le plus rigoureux, s'il s'en peut trouver quelqu'un de plus inſuportable pour moy, que ma douleur & ta cruauté.

SCENE QUATRIE'ME.

CORISQVE.

IL ſemble par les graces particulieres que je reçois de la fortune, qu'elle ait quité le ſoin de toutes les choſes, pour ne conſerver que celuy de favoriſer mes deſſeins. Leurs ſuccez ſurpaſſent mes eſperances, & mon bon-heur va meſme au delà de mes deſirs. C'eſt ainſi qu'elle traite les perſonnes qui ſe ſoûmettent à l'authorité qu'elle a ſur toutes les choſes, & qui toutefois ne laiſſent pas de joindre leur induſtrie à ſa faveur. Certes ce n'eſt pas ſans raiſon que ce pouvoir qu'elle a de faire le deſtin des mortels, luy ait acquis, par un conſentement univerſel, le titre de Souveraine Deeſſe. Mais il eſt vray, qu'elle n'a pas moins de caprice que de pouvoir, & qu'il n'eſt pas moins difficile de ſe mettre bien avec elle, que de s'y conſerver. Le zele avec lequel on la revere, ne ſuffit pas tout ſeul à nous la rendre favorable, il faut aller au devant d'elle, luy faire careſſe, & ſe prevaloir des faveurs qu'elle nous preſente; autrement ceux à qui la negligence fait perdre les occaſions qu'elle leur offre, ne doivent plus eſperer de les recouvrer. Si mon induſtrie ne

m'avoit acquis l'amitié d'Amarille, à quoy me ſerviroit maintenant l'ocaſion qui ſe rencontte ſi à propos pour accomplir ce que j'ay dans l'eſprit; quelque ſotte n'auroit point voulu avoir de commerce avec ſa rivale, & auroit fait voir ſur ſon viſage & dans ſes yeux les marques de ſa jalouſie; ce qui auroit ruiné ſon deſſein, car il eſt bien plus facile de ſe garantir d'un ennemy qui s'eſt declaré, que de celuy qui ſçait cacher ſon reſſentiment. L'écueil que la mer couvre aux yeux des Matelots, rend leur art & leur experience inutile, & celuy qui n'a point aſſez de diſſimulation pour feindre à propos une veritable amitié, n'eſt pas un ennemy qu'on doive craindre. L'on verra aujourd'huy que Coriſque ne manque pas d'induſtrie pour former des intrigues, & conduire des paſſions à leur ruine. Cette ſimplicité affectée d'Amarille ne m'empêchera pas de découvrir le mal que je ſçay, qui la preſſe: quelqu'autre moins experimentée que moy dans les ſecrets myſteres d'amour, ſe trouveroit peut-eſtre abuſée par ce voile froid & modeſte, ſous lequel Amarille couvre le feu qu'elle a dans l'ame. Ne faudroit-il pas eſtre entierement dépourveuë de ſens pour croire, qu'une jeune fille, innocente & ſans experience, ſur laquelle meſme l'on peut dire qu'au ſortir du berceau l'Amour verſa profuſément ſes plus agreables douceurs, adorée, ſervie, tres-ardemment ſollicitée par le plus parfait des Amans, & qui plus eſt, baiſée & careſſée à toute heure, auroit pû demeurer inébranlable à des ataques ſi preſſantes. Certes pour en juger ainſi, il faudroit eſtre d'une facile créance; pour Coriſque elle n'eſt pas ſi aiſée à decevoir. Conſiderez je vous prie

combien je ſuis aujourd'huy obligée à la fortune, la voila qui me livre Amarille auſſi à propos que je l'aurois pû ſouhaiter; il faut me retirer un peu à l'écart, afin de luy faire croire que je ne l'ay pas aperceuë.

SCENE CINQUIE'ME.

AMARILLE. CORISQVE.

AMARILLE.

CHERES & bien-heureuſes foreſts, & vous ſombres & ſolitaires vallons, veritables demeures du repos & de la paix, avec combien de joye viens-je revoir voſtre aymable ſolitude, & vous proteſter, que ſi la condition de mon ſexe ou celle de ma naiſſance m'avoient laiſſée la libre diſpoſition de moy-meſme, je ſerois inſeparable de vos agreablés ombres, & prefererois leurs demeures innocentes, à celles de ces champs delicieux, où les demy-dieux vont recueillir les celeſtes recompenſes de leurs glorieuſes actions. Quelle douceur leur eſt comparable, & quelle ſatisfaction plus grande peut-on eſperer dans la vie, que de l'employer à cét innocent divertiſſement? Car lors que d'un eſprit indifferent, & d'un ſentiment deſintereſſé, l'on conſidere tous ces faux biens où les mortels eſtabliſſent leur ſouveraine felicité, on eſt contraint d'avoüer, que c'eſt la veritable ſource

d'où derivent tous les malheurs. Les plus precieux font naiſtre les plus épineuſes inquietudes ; celuy qui en eſt le plus comblé, en a quelquefois le moins d'uſage ; l'avidité du deſir fait ſouvent rencontrer la neceſſité au milieu de l'abondance, & noſtre propre défaut nous reduit à en eſtre plûtoſt poſſedé que poſſeſſeur. Auſſi ne ſont-ce pas des richeſſes, ce ſont plûtoſt des chaînes qui nous captivent, & qui pour eſtre dorées n'en rendent pas la ſervitude moins peſante. A quoy ſert dans les années les plus floriſſantes, ce titre envié de beauté, cette déference d'honneur, la gloire d'eſtre deſcenduë de la race des Dieux, ces riches valons, ces larges & fertiles campagnes, & enfin toutes ces graces du Ciel & ces richeſſes de la terre, ſi parmy tant de biens le cœur n'eſt pas content? Qu'heureuſe eſt la Bergere qui a ſuffiſamment dequoy ſe vêtir d'un ſimple habillement de toile propre & net, qui eſt riche ſeulement d'elle-meſme, & ornée de ſes beautez naturelles, qui dans une douce & ſouhaitable pauvreté, ne connoiſt, ny les miſeres de l'indigence, ny les ſoins malheureux des richeſſes, mais qui poſſede, autant qu'il luy eſt neceſſaire, pour n'être point tourmentée du deſir importun d'acquerir ; elle eſt pauvre à la verité, & toutefois tres-contence. Dans cette innocente vie, elle entretient les doux charmes qu'elle a receus de la nature, par les preſens qu'elle reçoit tous les jours de ſa liberalité. Elle nourrit du lait de ſon troupeau la naïve blancheur de ſon teint, & la douceur du miel dont elle uſe, conſerve en ſa perſonne les douceurs naturelles dont les Dieux l'ont pourveuë. Elle baigne, & conſulte ſes

beautez dans le cryſtal liquide de la meſme fontaine qui la deſaltere. Lors qu'elle eſt contente, elle croit que tout le monde poſſede le meſme bon-heur. Le Ciel pour la faire pâlir forme inutilement ſes tempêtes, elle n'en redoute pour ſes moiſſons ny les grêles ny les foudres, pource que ſa pauvreté, qui n'a rien à perdre, la délivre de toutes ſortes de craintes. Elle a peu, à la verité, mais elle eſt contente. Exempte de l'inquietude des paſſions, un ſeul & unique ſoin occupe doucement ſa penſée, que le bon-heur de ſa condition luy permet de contenter aiſément. Car durant que le troupeau qu'on a commis à ſa garde, ſe nourrit de l'herbe des prairies où elle le conduit, elle de ſes beaux yeux ſatisfait & nourrit ſa paſſion de ſon Amant. Amant non deſtiné du Ciel, ny choiſi par les hommes pour le ſalut de toute une Province, mais tel que luy a donné l'Amour: Et retirez ſous un bois de mirthe, dont l'épaiſſeur des ombres ſemble favoriſer l'innocence de leur deſſein, pendant qu'il l'admire, elle le contemple, & ne brûle pour luy d'aucune flâme qu'elle ne luy découvre, & ne luy découvre aucune ardeur qu'il ne reſſente. Elle eſt pauvre veritablement, mais contente. O heureuſe & veritable vie, qui n'éprouve jamais ces fâcheuſes façons de mourir, plus cruelles mille fois que la mort méme. Que plût aux Dieux que je puſſe faire un échange ſi avantageux de ma condition avec la tienne: mais il me ſemble que je voy Coriſque qui vient à moy. Le Ciel te conſerve, ma Coriſque.

CORISQVE.

Qui eſt-ce qui m'apelle? O Amarille, qui

m'eſt plus chere que mes yeux & que ma vie ; où vas-tu ainſi toute penſive ?

AMARILLE.

Nulle part que là où tu me vois. Et où pouvois-je aller plus heureuſement, puis que je fais une ſi bonne rencontre.

CORISQVE.

Tu vois celle à qui tu es toûjours preſente à la penſée, & ſongeant à toy lors que je me ſuis entenduë nommer ; je diſois en moy-meſme, ſi je ſuis auſſi aymée de cette belle fille qu'elle me le veut perſuader, comment peut-elle demeurer ſi long-temps ſans me voir ? je t'aſſure que j'étois en cette réverie lors que ta voix m'a ſurpriſe, ma chere ame. Mais je me trompe de te nommer ainſi, puis que j'ay beaucoup de ſujet de douter de l'amitié que tu as pour Coriſque.

AMARILLE.

Quelle raiſon as-tu de te plaindre de mon affection ?

CORISQVE.

Pourquoy demande-tu la raiſon que j'en ay, aprés m'avoir celé qu'on te marie aujourd'huy ?

AMARILLE.

On me marie aujourd'huy ?

CORISQVE.

Oüy on te marie, & cependant tu ne m'en as rien dit.

AMARILLE.

Et comment t'aurois-je pû parler d'une choſe qui n'eſt pas venuë encore à ma connoiſſance ?

CORISQVE.

Que tu ſçais bien diſſimuler ; veritablement je ne l'aurois pas crû, me le deſavoüeras-tu encore long-temps ?

AMARILLE.

Je voy bien que tu te moeque de moy, Coriſque.

CORISQVE.

Au contraire, c'eſt toy, qui ne te contente pas d'en faire un ſecret, mais qui veux encore railler d'une perſonne qui t'ayme cherement.

AMARILLE.

Me parle-tu de cela ſerieuſement, & comme d'une choſe que tu ſçache?

CORISQVE.

Je proteſte que je te dy la verité. Et quoy, eſt-il croyable qu'on ait ainſi diſpoſé de toy, ſans avoir eu ton conſentement?

AMARILLE.

Je ſçay bien que je ſuis promiſe il y a long-temps, mais je n'ay pas oüy dire que l'effet de cette promeſſe ſe dût ſi-toſt accomplir. Et toy, de qui l'as-tu appris?

CORISQVE.

De mon frere Ormin, qui dit l'avoir ſceu de pluſieurs perſonnes, & que c'eſt un bruit commun. Pourquoy cela te ſurprend-il de la ſorte, c'eſt bien là une nouvelle dequoy l'on ſe doive troubler?

AMARILLE.

Ce n'eſt pas, Coriſque, une action de peu d'importance. Et il me ſouvient d'avoir entendu dire à ma mere, qu'on renaiſſoit ce jour-là pour entrer dans une pire ou meilleure vie.

CORISQVE.

Oüy certes, on renaiſt pour une vie plus heureuſe, & cette raiſon te devroit rendre plus contente que tu ne parois. Pourquoy ſoûpire-tu, laiſſe laiſſe l'uſage des ſoûpirs & des plain-

tes à ce pauvre miſerable.

AMARILLE.

A quel miſerable?

CORISQVE.

A Mirtil, qui ſe trouva preſent lors que mon frere m'en fit le diſcours, dont il fut ſi ſenſiblement touché, que peu s'en falut qu'il n'expirât devant moy. Certes auſſi crois-je qu'il fût mort, ſi mon adreſſe ne luy eût apporté beaucoup plus de ſecours que les remedes, en luy promettant de rompre aſſurément ce mariage, ou du moins de le faire differer pour quelque temps. Et bien que ce que je diſois lors, ne fût que pour eſſayer à ſauver la vie à ce mal-heureux amant; je n'ay pas laiſſé depuis d'y penſer, & je me ſuis perſuadée que la choſe ne me ſeroit peut-eſtre pas trop difficile.

AMARILLE.

Aurois-tu aſſez de courage pour l'entreprendre?

CORISQVE.

Pourquoy non?

AMARILLE.

Pour ce qu'il n'eſt pas facile d'y reüſſir heureuſement.

CORISQVE.

Il n'y auroit pourtant pas ſi grande difficulté que tu penſe, ſi tu y voulois contribuer.

AMARILLE.

Si j'eſperois que cela dût reüſſir ſelon mon ſouhait, & que tu vouluſſe m'eſtre fidelle, je te revelerois un ſecret que j'ay dans le cœur, que je ne puis confier qu'à ta ſeule diſcretion.

CORISQVE.

Moy infidelle à mon Amarille, que la terre

s'ouvre & m'engloutiſſe, lors que j'auray la penſée de trahir une ſi obligeante confidence.

AMARILLE.

Ma chere Coriſque, je ne ſuis pas ſi aveuglée par l'amour de moy-meſme, que je ne connoiſſe bien qu'une perſonne d'un merite ſi commun, ne doit pas aſpirer à la felicité qui ſe rencontre dans les heureux mariages. Mais quelque peu favorable que m'ait eſté la naiſſance, je puis dire, ſans beaucoup de preſomption, que ce n'eſt pas injuſtement que je permets à mes larmes de couler, accuſant la rigueur de mon ſort, de m'avoir condamnée à ſouffrir les mépris d'un mary capricieux, de qui le ſoin ne ſort jamais des foreſts, & que la brutalité a rendu plus ſenſible à l'amour d'une beſte, qu'à l'affection d'une Nimphe; & certes je t'avouë, que ſouvent le deſeſpoir balance mon eſprit affligé, lors que je conſidere que ce n'eſt pas un moindre crime de me plaindre, que de rechercher les moyens d'éviter mon malheur. Car non ſeulement je ſuis retenuë par la loy rigoureuſe de la bien-ſeance, qui impoſe à mes ſentimens un ſilence eternel, mais encore par l'obeyſſance que j'ay voulu rendre aux ſeveres volontez d'un pere, qui a exigé de moy la ſolemnité d'un ſerment conjugal ſur les Autels de la grande Deeſſe. De ſorte que me trouvant envelopée en des circonſtances qui me lient étroitement, & où ma conſcience n'eſt pas moins engagée que ma reputation; je ne puis croire qu'il s'offre jamais une conjoncture aſſez favorable pour me diſpenſer de ces étroites obligations. Si toutefois (ma Coriſque) tu ſçais quelque expedient, qui me puiſſe délivrer d'une ſi cruelle ſer-

vitude, ſans bleſſer ma conſcience, ny intereſſer mon honneur, ny laiſſer ma foy engagée, je te ſeray entierement redevable de mon ſalut & de ma vie.

CORISQVE.

Tu ne verſeras jamais des larmes pour une douleur plus raiſonnable, que pour celle qui te fait ſoûpirer. Combien de fois ay-je parlé dans les compagnies où je me ſuis rencontrée, contre l'injuſtice de tes parens, & l'outrage qu'ils font à la nature, proſtituant ce rare treſor de ta poſſeſſion en des mains qui n'en connoiſſent pas le merite? Et à te dire la verité, cette ſageſſe qui te défend de faire éclater ta douleur, eſt un peu trop ſcrupuleuſe, ou trop voiſine de la ſimplicité. Quelle conſideration te retient, qui te peut empêcher de te plaindre?

AMARILLE.

La honte.

CORISQVE.

Certes ma ſœur, tu as une dangereuſe maladie; & pour moy, je confeſſe franchement, que j'aymerois mille fois mieux avoir toutes les autres dont la nature nous peut affliger. Ce n'eſt pas toutefois un mal incurable, le remede en eſt facile & doux, tu n'as qu'à la ſurmonter une ſeule fois, tu en ſeras pour jamais exempte.

AMARILLE.

On ne peut, Coriſque, perdre cette paſſion, dont il ſemble que la nature ait voulu marquer les ames bien nées. Car ſi l'on s'efforce de la chaſſer du cœur, elle fuit & monte au viſage.

CORISQVE.

Croy moy, Amarille, la modeſtie qui nous oblige

oblige à dissimuler la verité de nos sentimens, accroist de telle sorte la violence de nos déplaisirs, qu'aprés qu'elle a surmonté nostre retenuë, elle publie par nostre desespoir la foiblesse de nostre resistance. Tu serois délivrée de toutes les inquietudes qui te font languir, si tu m'avois plûtost jugée digne de ta confidence. Je ne veux pas toutefois t'abandonner à la melancolie qui t'afflige, ny refuser au miserable estat où tu es, le secours que tu peux attendre de mon adresse. J'espere qu'elle aura assez de bon-heur, pour t'obliger à benir le jour auquel tu t'es commise en de si fidelles mains que les miennes. Mais quand je t'auray garantie d'épouser un fâcheux mary, ne suivras-tu pas mon conseil pour faire choix d'un serviteur qui te soit agreable?

AMARILLE.

Rien ne presse pour cela, Corisque, nous aurons assez de temps pour y penser à loisir.

CORISQVE.

La pitié que me fait ton fidelle Mirtil, m'oblige à te representer, que tu serois la plus ingrate fille du monde, si tu ne considerois toutes les rares qualitez qui le distinguent si avantageusement des autres Bergers d'Arcadie, aussi bien que cette passion respectueuse qui le rend digne de posseder ton affection. Cependant, cruelle, tu le laisse en proye aux douleurs, encore que tu n'ignore pas que l'excez de son malheur, ne procede que de celuy de sa discretion. Permets au moins, qu'expirant sous le faix des suplices à quoy tu l'as condamné, il te puisse assurer que sa mort luy est douce, satisfaisant à son amour & à ta cruauté.

AMARILLE.

Il feroit beaucoup mieux de ſe mettre l'eſprit en repos, & d'arracher de ſon ame les racines de ce deſir, qui ne luy cauſera jamais que du mécontentement.

CORISQVE.

Donne-luy au moins la ſatisfaction de l'écouter, avant que l'amour qu'il a pour toy acheve de le mettre au tombeau.

AMARILLE.

Ce luy ſera plûtoſt une occaſion d'augmenter ſes inquietudes.

CORISQVE.

Laiſſe-luy le ſoin de ménager ſon repos.

AMARILLE.

Je veux bien cela, Coriſque, mais que deviendrois-je, s'il falloit que cela fût découvert?

CORISQVE.

Que tu as peu de courage.

AMARILLE.

Encore moins ſi tu veux, pourveu qu'il ſuffiſe à me conſerver l'honneur.

CORISQVE.

S'il t'eſt permis de me refuſer une choſe dont je te ſerois obligée, je puis avec raiſon me diſpenſer de ce que tu deſire de moy, adieu Amarille.

AMARILLE.

Ne me laiſſe pas encore, écoute.

CORISQVE.

Je n'écouteray pas une ſeule parole, ſi tu ne t'oblige à la pareille en faveur de ce miſerable.

AMARILLE.

Et bien je te le promets, à condition que tu

ne m'engageras point à davantage.

CORISQVE.

Je ne desire que cette audience de toy.

AMARILLE.

Je voudrois bien encore, que tu luy fisse croire, que je n'ay rien contribué à l'ocasion qu'il aura de me parler.

CORISQVE.

Je disposeray si bien toutes choses, qu'il croira n'en estre obligé qu'à sa bonne fortune.

AMARILLE.

Je veux aussi me pouvoir retirer quand il me plaira, sans qu'il se puisse prevaloir de la parole que j'ay donnée de l'écouter.

CORISQVE.

Ta volonté limitera le temps de son audiance.

AMARILLE.

Je ne veux pas non plus qu'il me fasse un trop long discours.

CORISQVE.

Cela est juste, il ne doit point abuser de ton temps.

AMARILLE.

Ny qu'il m'approche de plus prés que de la longueur de son dard.

CORISQVE.

O Dieux! qu'il y a de peine à satisfaire ta simplicité; Et bien je te jure que je luy lieray si bien tous les membres, qu'excepté la langue, il n'y en aura pas-un qui te puisse empêcher d'y demeurer avec sureté, veux-tu plus que cela?

AMARILLE.

Non, ce sont là toutes les precautions que je desire, & qui m'obligeront aussi à faire ce que je t'ay promis.

CORISQVE.

Quand eſpere-tu en avoir la commodité?

AMARILLE.

A l'heure qu'il te plaira, pourveu que tu me permette de m'aller informer plus particulierement de ce mariage, dont la ſeule penſée eſt capable de me donner la mort.

CORISQVE.

Va viſte, & ne t'y conduis pas indiſcretement, mais écoute un peu auparavant un expedient qui m'eſt venu dans l'eſprit : je ſuis d'avis que ſur le midy tu te defface de tes Nimphes, & te rendant icy tu m'attende à la fraîcheur des ombres de ces bois, où je ne manqueray pas de me trouver avec Nerine, Aglaure, Eliſe, Philide & Licoris, qui ſont mes amies, & toutes fidelles & ſecretes, là tu jouëras au jeu de l'aveugle, comme tu as accoûtumé de faire. Mirtil y arrivera peu aprés, qui ſans doute ne pourra croire qu'autre choſe t'ait pû conduire en ce lieu, que ton pur divertiſſement.

AMARILLE.

Je trouve cela aſſez à propos, mais je ſerois bien aiſe que les diſcours extravagans de Mirtil, ne vinſſent pas à la connoiſſance de tes Nimphes.

CORISQVE.

C'eſt aſſez, repoſe-toy de cette affaire ſur mon ſoin & mon affection, cependant hâte-toy de faire ton voyage, & te ſouviens d'aymer autant que tu le dois ta fidelle Coriſque.

AMARILLE.

Puis que j'ay mis mon cœur entre ſes mains, il ne luy ſera pas difficile de le mouvoir au gré de ſes volontez.

CORISQVE.

Elle paroiſt bien reſoluë & comme inflexible à mes perſuaſions, mais celles qu'elle rencontrera en la perſonne de Mirtil adouciront ſon humeur, & l'inſenſibilité qu'elle fait paroiſtre ne luy ſera qu'un obſtacle honorable pour augmenter la gloire de l'avoir ſurmontée. Je ſçay ce que peuvent ſur l'eſprit d'une fille les larmes d'un Amant qui luy eſt agreable. Si je la puis une fois faire aller juſques au point qu'elle m'a promis, je luy feray bien connoiſtre, qu'il n'y a point de jeu où elle ait tant à perdre qu'à celuy dont elle ne ſe défie pas. Et lors qu'elle ſera en cét eſtat, non ſeulement ſes paroles me découvriront ſes penſées, mais il me ſera facile encore de penetrer juſques aux plus ſecrets mouvemens de ſon cœur; puis eſtant en une parfaite confidence, je la conduiray ſi adroitement à ſa perte, qu'elle meſme, non plus que le reſte du monde, ne ſe pourra imaginer, qu'autre choſe l'ait pouſſée dans l'abîme où je la precipiteray, que l'excez d'une paſſion amoureuſe.



SCENE SIXIE'ME.

CORISQVE. SATIRE.

CORISQVE.

HElas ! je ſuis morte.

SATIRE.

Et moy je ſuis vivant.

CORISQVE.

Retourne, ma chere Amarille, & viens à mon ſecours.

SATIRE.

Ton Amarille ne te peut entendre, & moins encore te ſecourir, tu ſeras contrainte cette fois icy de demeurer entre mes mains.

CORISQVE.

O Dieux ! tu m'arrache les cheveux.

SATIRE.

Enfin, je t'ay ſi long-temps attenduë au paſſage, que tu es tombée dans mes filets, & ce que je tiens ne me demeurera pas à la main, comme le manteau que tu me laiſſas quand je te voulus arreſter ; ce ſont icy tes cheveux.

CORISQVE.

Comment, Satire, me traiter ſi cruellement.

SATIRE.

Oüy certes, c'eſt pour toy que ces careſſes-là ſont reſervées. N'es tu donc pas cette excellente & fameuſe Maiſtreſſe en l'art de tromper, qui m'as trompé par mille flatteuſes eſperances,

que tu m'as venduës ſi cherement, qui ne parle qu'en déguiſant la verité, qui as toûjours accompagné tes regards affetez d'une feinte & pernicieuſe douceur, pour abuſer plus facilement ma credulité. Enfin cette méchante & perfide Coriſque.

CORISQVE.

Oüy, je ſuis bien Coriſque, mais certes, aymable Satire, un traitement ſi rude me fait bien connoiſtre, que je ne ſuis plus celle qui fut autrefois ſi chere à tes yeux.

SATIRE.

Je ſuis aymable parce que je te tiens, infame peſte de l'Univers, mais je ne l'eſtois pas quand tu me quitas pour Coridon.

CORISQVE.

Moy, Satire, que je t'aye quité pour un autre.

SATIRE.

Hé, veritablement qui pourroit croire cela d'une ame auſſi ſincere que la tienne, comment appelle-tu ce que tu fis aprés que tu m'eus fait dérober l'arc de Lilla, le voile de Cloris, la robe de Dafné, & les brodequins de Silvie? N'eſtois-tu pas tombée d'accord, que la recompenſe de mon larcin ſeroit cette amour que tu m'avois promiſe, & que tu donnas toutefois à un autre? Et quand tu fis un preſent à Niſus de la belle guirlande que je t'avois donnée, & que depuis aux aſſignations que j'avois receus de toy, je paſſay inutilement des jours entiers dans la caverne, & ſouffris le ſerain des plus froides nuits dans les bois, ou au bord des fontaines, pour te donner le plaiſir de railler aprés de ma paſſion avec un nouvel Amant, eſtois-je lors un

objet bien agreable à tes yeux ? Ah méchante ! il eſt temps que tu paye avec uſure toutes les fourbes que tu as miſes en uſage pour me tromper.

CORISQVE.

Ah Dieux ! tu me traînes comme une miſerable beſte.

SATIRE.

Il eſt vray, Coriſque, & ſecouë toy autant qu'il te plaira, je ne crains pas que tu m'échappe, cette priſe rend vains tous les artifices que tu pourrois employer. Une fois tu me laiſſas tes habits, mais pour aujourd'huy, ſi tu ne te reſous à me laiſſer ta teſte, tu t'efforce inutilement de ſortir de mes mains.

CORISQVE.

Et bien, je veux demeurer toute à toy, mais au moins ne me refuſe pas cette grace de m'accorder un peu de relâche, afin que je te puiſſe éclaircir des reproches que tu me fais.

SATIRE.

Il ne tient qu'à toy de parler.

CORISQVE.

Comment, puis-je parler eſtant ſi cruellement traitée ? ceſſe de me tourmenter un moment.

SATIRE.

Je n'ay garde de te donner loiſir de ſonger à quelque tromperie.

CORISQVE.

Je t'engage ma foy que je ne m'enfuiray pas.

SATIRE.

Quelle foy me peux-tu donner, effrontée ? en oſe-tu bien parler encore à celuy à qui tu en as ſi ſouvent manqué ? Je t'apprendray à la tenir

lors que je t'auray conduite dans la plus épouvantable caverne de cette affreuſe montagne, éloignée de la connoiſſance des hommes, & où meſme le Soleil ne porta jamais ſes rayons. Ce ſera là, où je m'expliqueray, & où je pourray à mon plaiſir & à ta confuſion, te faire ſouffrir un juſte chaſtiment de tes fourberies.

CORISQVE.

Ah barbare! comment peux tu eſtre ſi cruel à ces cheveux, qui tenoient autrefois ton cœur attaché. Ce viſage en qui tu trouvois tant de charmes, n'eſt-il plus capable d'adoucir ta ferocité? Cette Coriſque, pour qui tu as conſervé tant d'années une paſſion ſi reſpectueuſe, n'aura-t'elle point le pouvoir de toucher ta compaſſion, par le ſouvenir d'un million de ſerments, que tu luy as faits, l'aſſurant que la mort te ſeroit douce, ſi elle luy pouvoit témoigner la paſſion que tu avois pour elle? O Ciel! juſte vengeur des parjures, à qui me puis-je fier deſormais, puis que les meſmes mains dont j'eſperois mon unique protection, me plongent dans un abyſme de mal-heurs?

SATIRE.

Ah méchante! eſſaye-tu encore de me ſurprendre? penſe-tu que tes infidelitez ne m'ayent pas donné ſujet de me défier de tes flateries?

CORISQVE.

Mon cher Satire, ne traite pas ſi cruellement une perſonne qui te veut aymer toute ſa vie, je ſçay bien que tu n'as point l'ame barbare, & que ton cœur n'a pas la dureté des marbres, ſi mon indiſcretion plûtoſt que mon deſſein, m'a fait commettre quelque legere offenſe, me voila à tes pieds, cher objet de mon amour, pour

en obtenir le pardon. Je te conjure par cette force plus qu'humaine ; par ces genoux nerveux que j'embraſſe avec tant d'humilité ; par cét amour dont tu m'as honorée ; par cette douceur & ſes charmes que tu trouvois autrefois dans mes yeux, que tu nommois tes beaux aſtres, & que ta rigueur convertit maintenant en fontaines de larmes, & bref je te conjure par tous ces differents objets d'amour & de pitié, d'en avoir de ta pauvre Coriſque.

SATIRE.

Je t'avouë que l'artifice de tes paroles, & la force de tes charmes auroient encore quelque puiſſance ſur mes plus fermes reſolutions, n'étoit que me ſentant non moins perſuadé par ta malice que par la raiſon, je me ſuis rendu aux juſtes reſſentimens qu'exigent de moy les outrages que j'ay receus. Et afin que tu n'eſpere plus aux foibles mouvemens de l'amour qui me peut reſter, je te declare que je ſuis trop inſtruit de ta malice, & trop perſuadé, que celuy qui ſe confie le plus en toy, eſt celuy que tu trompe avec le plus d'impudence. Quelque induſtrie que tu apporte à te déguiſer, tu ne ſçaurois empécher que ſous le voile trompeur de cette apparente humilité, je n'apperçoive toûjours cette infame & perfide Coriſque. Enfin il ne t'eſt pas moins inutile d'eſſayer à m'adoucir, qu'à te deffendre contre moy. Ceſſe donc de te debatre & de conteſter vainement.

CORISQVE.

Ah cruel ! arreſte encore un peu, & ne me refuſe pas la ſeule grace que je ne t'ay jamais demandée.

SATIRE.

Quelle eſt cette faveur ?

CORISQVE.

Que tu m'écoute pour la derniere fois.

SATIRE.

Eſpere-tu me fléchir par tes belles paroles ; ou par ces larmes feintes que tu t'efforce d'aracher de tes yeux ?

CORISQVE.

Et quoy, aymable Satire, il ſemble que tu me veille déchirer.

SATIRE.

Tu ſçauras incontinent quelle eſt la reſolution que j'ay priſe, ſuy ſeulement.

CORISQVE.

Tu n'auras donc point pitié de moy ?

SATIRE.

Tu n'en dois pas eſperer.

CORISQVE.

Es-tu bien confirmé en cette reſolution ?

SATIRE.

Je ne ſuis pas en deſſein de la quitter ; mais ne conteſte-tu point pour donner lieu à quelque enchantement nouveau ?

CORISQVE.

O vilain, indiſcret, & infame animal ! qui moitié homme & moitié bouc, forme la plus hideuſe de toutes les beſtes. Charogne infecte, monſtre d'une nature abominable : Si tu crois que Coriſque ne t'ayme point, tu te peux vanter d'avoir fait en ta vie un jugement raiſonnable ; Que pourroit-elle aymer en ta vilaine creature ? cette face difforme, ce poil craſſeux & heriſſé qui te couvre le menton, ces oreilles de bouc, cette bouche baveuſe & édantée, ou pour

parler plus vray-ſemblablement, l'ouverture d'une affreuſe caverne, remplie des plus puantes infections de la nature.

SATIRE.

Ah méchante! as-tu bien aſſez de hardieſſe pour m'outrager avec tant d'inſolence?

CORISQVE.

A toy, monſtre effroyable, s'adreſſent toutes ces veritez.

SATIRE.

A moy traîtreſſe?

CORISQVE.

A toy-meſme bouquin.

SATIRE.

Et je ne t'arracherois pas de mes propres mains ta maudite & mal-heureuſe langue, je le feray.

CORISQVE.

Si tu avois ſeulement aſſez d'effronterie pour m'approcher.

SATIRE.

Quoy une foible creature ſans force, & ſans ſecours, a bien encore l'audace de menacer un puiſſant ennemy qui la tient à ſa diſcretion: n'apprehende-tu point la juſte colere d'une perſonne outragée? ah maudite engeance, je te feray.

CORISQVE.

Que me feras-tu, vilain que tu es?

SATIRE.

Je te mangeray toute vive.

CORISQVE.

Et avec quelles dents, puis qu'il ne t'en reſte aucune?

SATIRE.

SATIRE.

O juſte Ciel! comment ne punis-tu cette audace? mais ton châtiment n'eſt pas trop éloigné; il faut me ſuivre.

CORISQVE.

Nous verrons, vieil bouquin, ſi j'iray.

SATIRE.

Tu ne viendras-pas vilaine.

CORISQVE.

Non, je veux demeurer icy en dépit de toy.

SATIRE.

Si ſçay-je bien que tu me ſuivras, y duſſé-je laiſſer les bras en te tirant.

CORISQVE.

Et moy je ſuis bien aſſurée que je ne te ſuivray pas, y duſſay-je perdre la teſte.

SATIRE.

Or ſus, voyons à qui les bras ou la teſte tiennent le mieux. Et quoy tu y mets les mains? il n'importe leur effort ne profitera gueres à ta reſiſtance.

CORISQVE.

Nous le verrons bien-toſt.

SATIRE.

Voyons-le donc toute à l'heure.

CORISQVE.

Tire fort, Satire, tire fort, Adieu vilain, puiſſe-tu te rompre le cou.

SATIRE.

Miſerable que je ſuis! j'ay la teſte, les côtes, & les reins tout briſez, ô Dieux! quelle cruelle chute m'a fait faire cette ſorciere, à peine me puis-je mouvoir pour me relever. Comment, eſt-il poſſible qu'elle s'en ſoit allée, & que ſa teſte ſoit demeurée pour gage de noſtre diſpute?

O merveille inoüie ! Nimphes & Bergers accourez tous, pour admirer comme moy un effet épouvantable des enchantemens de Coriſque, qui ne laiſſe pas de marcher & de vivre ſans teſte. Certes la legereté de ſa cervelle eſt bien conforme à celle de ſon humeur. Mais qu'eſt-ce à dire que je n'en voy pas ſortir une ſeule goutte de ſang ; ſont-ce mes yeux qui me trompent ? O Dieux qu'eſt-ce que j'apperçois ! ô pauvre abuſé que tu es, d'avoir crû qu'elle pouvoit marcher ſans teſte, c'eſt bien toy qui n'en as point. Fut-il jamais un homme ſi finement trompé que toy ? alors que tu la penſois mieux tenir, c'eſt à l'heure qu'elle t'eſt plûtoſt échapée. Perfide ſorciere, ce n'eſtoit pas aſſez d'avoir l'ame diſſimulée, le viſage fardé, le rire & les yeux compoſez, la bouche pleine de menſonges, ſi la tromperie & la fauſſeté ne s'eſtendoit juſques à tes cheveux. Voila, Amants, ces rets ſi fameux, où l'Amour faiſoit ſes plus glorieuſes conqueſtes, & ces treſſes du plus bel or de la nature, à qui vous donniez de continuelles loüanges. Rougiſſez de honte, incenſez que vous eſtes, changez deſormais de ſtile, & employez vos plumes paſſionnées, à décrier cét art remply d'illuſion de cette deteſtable enchantereſſe, qui violant l'azile des tombeaux, a dérobé les cheveux des teſtes à demy pourries, pour en faire le plus riche ornement de la ſienne. Voila cét abominable artifice qui vous faiſoit ſi exceſſivement loüer, ce que vous deviez plus abhorrer que les ſerpens qui envelopent l'horrible teſte de Megere. Amans, ne ſont-ce pas icy ces beaux nœuds qui attachoient voſtre liberté ? Voyez-les, malheureux, & pleurez voſtre

infame ſervitude, & ſi, comme vous diſiez, vos cœurs y ſont attachez, ſans qu'il vous coûte des ſoûpirs ny des larmes pour les racheter, chacun y pourra recouvrer le ſien. Mais pourquoy tardé-je ſi long-temps à rendre ſa honte publique? Certes, cette belle perruque compoſée de tant d'étoilles, & qui ſert d'ornement au Ciel, ne fut jamais ſi fameuſe par ſa clarté, que celle-cy le ſera par ſon infamie, & plus encore la perfide qui la portoit.

Fin du ſecond Acte.





BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DE FRANCE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MIRTIL.

SOURCE feconde des belles fleurs, Printemps qui rajeunit l'année, & dont la fertile preſence ralume en toute la nature mille deſirs amoureux. Je vois bien que l'ordre eſtably des ſaiſons te vient redonner au monde. Mais quoy que tu ramene la beauté ſur la terre, je ne vois point le retour de ces bien-heureux jours qui éclairoient la joye qu'un autre Printemps me faiſoient goûter. Aymable ſaiſon, encore que tu nous vienne revoir, je ne remarque en toy qu'un triſte & funeſte ſouvenir du bon-heur que je poſſedois autrefois : tu es bien cette meſme ſaiſon que tu as accoûtumé d'eſtre, ni moins belle ny moins ſouhaitée, mais combien ſuis-je different de cét heureux Mirtil, qui parut autrefois agreable à ces beaux yeux qu'il

adore. O plaiſirs amoureux ! ô douceurs mélées de trop d'amertume, que vous me faites cruellement reſſentir, qu'il eſt bien plus inſuportable de vous perdre aprés vous avoir poſſedées, que de ne vous avoir jamais connuës. Ah ! que l'Amour nous rendroit heureux, ſi les biens qui s'y rencontrent eſtoient ſolides & durables, ou qu'en perdant leur poſſeſſion on perdiſt auſſi le ſouvenir de leur joüiſſance ; mais puiſqu'on ne peut goûter ce plaiſir accompagné de toutes ces agreables circonſtances, je dois moderer mon envie, & borner mes deſirs au bon-heur que la fortune m'accorde aujourd'huy ; car ſi mes eſperances ne me trompent comme elles ont accoûtumé, ou que ma paſſion ne les éleve au deſſus de la malignité de mon ſort, je verray tantoſt en ce lieu-cy celle qui porte dans ſes beaux yeux le Soleil qui donne la vie & la clarté aux miens ; Et ſi l'on n'abuſe point de ma credulité, je la verray devant moy arreſter ſes pas, & moderer ſon averſion au triſte ſon de mes ſoûpirs. Icy ma veuë qui ſouhaite ſi ardemment l'objet de ſes divines beautez, joüira de la douceur de leurs charmes, je verray cette cruelle tourner ſur moy ſes beaux yeux, rigoureux du moins s'ils ne ſont doux, & s'ils ne ſont comme les miens remplis de joye, ils le ſeront peut-eſtre aſſez de cruauté, pour terminer en ce moment ſa rigueur & ma vie. O jour bien-heureux, ſi long-temps attendu, quelle grace pouray-je te rendre, ſi aprés tant d'ennuis ſoufferts, & de larmes ſi abondamment répanduës, l'Amour m'eſt aſſez favorable pour me permettre aujourd'huy de voir luire dans ſes beaux yeux, ce brillant Soleil dont mon ame adore les flâmes. Mais

durant que la joye me tranſporte, & que mon imagination s'entretient en la penſée d'un bonheur que j'eſperois ſi peu, ne me ſerois-je point mépris pour le lieu où Ergaſte m'a dit que Coriſque me devoit attendre avec l'incomparable Amarille pour y joüer au jeu de l'aveugle? Non ſans doute c'eſt icy, & cependant je n'y trouve perſonne, & rien d'aveugle n'y paroiſt que la paſſion qui m'ameine, qui ſous la conduite d'autruy va cherchant ſa lumiere & ne l'y trouve pas. O quelle crainte vient ſaiſir mon ame, que le deſtin qui ſe plaiſt à me perſecuter, ne s'oppoſe encore à la joüiſſance d'un bien duquel il me connoiſt indigne. Que ce retardement me donne d'inquietudes, & qu'une cruelle experience me fait bien voir aujourd'huy, que l'impatience d'un Amant paſſionné, meſure comme un ſiecle de douleur, chaque moment qui retarde la poſſeſſion de ſes eſperances. Mais ne me ſerois je point rendu trop tard en ce lieu, où Coriſque moins intereſſée que moy, ſe ſeroit ennuyée de m'attendre? non ce me ſemble, car le deſir de me trouver icy m'a puiſſamment ſollicité de partir. Ah! Mirtil, ſi ta negligence t'a fait perdre une ſi favorable occaſion, tu ne peux expier ton crime qu'en te reſolvant à mourir.

SCENE DEUXIE'ME.

AMARILLE. MIRTIL. CORISQVE.

AMARILLE.

ET bien, c'eſt moy qui ſuis l'aveugle, puiſque le ſort l'a voulu.

MIRTIL.

La voila certainement. Ah bel objet, de quel éclat de lumiere as-tu frapé mes yeux!

AMARILLE.

A quoy vous amuſez-vous donc?

MIRTIL.

Ah belle voix, dont le coup porte avec ſoy la bleſſure & la gueriſon.

AMARILLE.

Que faites-vous donc toutes, & où eſt cette Lizette, qui deſiroit ſi fort de joüer, Coriſque qu'és-tu devenuë?

MIRTIL.

Certes c'eſt bien maintenant qu'on peut dire avec verité que l'Amour eſt aveugle, & qu'il a le bandeau ſur les yeux.

AMARILLE.

Vous autres qui me tenez par les mains, & qui avez pris la charge de me conduire, ayez ſoin quand nous ſerons proches de nos compagnes de m'éloigner des arbres, & aprés m'avoir laiſſée toute ſeule au lieu le plus découvert, allez joindre les autres; afin que vous m'entou-

riez pour commencer auſſi-toſt à joüer.

MIRTIL.

Mais que veut dire tout ce myſtere? juſques icy je ne conçois pas quel avantage me peut arriver de ce jeu pour ſatisfaire mon deſir, & pour comble de mal-heur je ne voy point Coriſque, qui en cette entrepriſe amoureuſe, eſt la ſeule eſtoile qui me guide; le Ciel me veüille favoriſer.

AMARILLE.

Enfin le bruit que vous faites m'aprend que vous n'eſtes pas trop éloignées, à quoy penſez-vous donc, n'aviez-vous autre deſſein que de me ſerrer tout de nouveau mon bandeau, & de vous precautionner contre mes yeux? Que ne commencez-vous à joüer, folettes que vous eſtes? vous vous reculez beaucoup, & vous apprehendez avec trop de crainte de m'aprocher; on peut bien eſſayer à ne ſe pas laiſſer prendre, mais avant que de s'éloigner de moy, il faut que vous me veniez fraper l'une aprés l'autre. Touchez-moy donc, ou vous approchez ſeulement, & je m'aſſure que vous ne demeurerez pas libres.

MIRTIL.

O Dieux Souverains que vois-je! ſuis-je au Ciel ou en la terre? O Cieux! eſt-il croyable que cette harmonie qu'on attribuë aux mouvemens de vos ſpheres ait une douceur qui aproche de celle de ſa voix, & pouvez-vous comparer l'éclat de vos plus brillantes eſtoiles à celuy de ce beau viſage?

AMARILLE.

Certes Licoris, je penſois t'avoir priſe, & je trouve que ce n'eſt qu'un arbre, j'entends bien

que tu te ris de ce que je me ſuis abuſée.

MIRTIL.

Que ne ſuis-je ce bien-heureux arbre. Mais n'eſt-ce pas Coriſque que je voy parmy ces buiſſons? c'eſt ſans doute elle-meſme, & qui me fait des ſignes, dont je ne puis comprendre l'intelligence.

AMARILLE.

Je voudrois que tu fuſſe arraché, fâcheux arbre, qui te rencontre toûjours ſous ma main, à l'ébranler pourtant je vois bien que ce n'eſt pas le meſme. Penſe-tu, Eliſe, que je ne croye pas te prendre en quelque lieu que tu te ſois cachée?

MIRTIL.

Coriſque ne ceſſe encore de me faire ſigne des mains, & fait paroiſtre un viſage émeu contre moy, ne voudroit-elle point que j'entraſſe en la place de ſes filles qui ſe ſont retirées?

AMARILLE.

Hé quoy! je joüeray donc tout aujourd'huy avec des arbres?

CORISQVE.

Il faut malgré moy que je ſorte de ce buiſſon, & que je donne de la hardieſſe à ce timide amoureux. Hé quoy! as-tu reſolu de perdre une ſi favorable occaſion? que ne vas-tu au devant d'elle? attends-tu qu'elle ſe vienne jetter entre tes bras? au moins ne t'éloigne pas d'elle ſi la fortune te la preſente, Amant ſans cœur, donne-moy ton dard, & perdant une ſi nuiſible crainte profite de ſon aveuglement.

MIRTIL.

O Dieux! que noſtre hardieſſe a peu de raport avec la violence de nos deſirs, & que le

cœur a de foibleſſe pour entreprendre les choſes qu'il ſouhaite trop ardemment.

AMARILLE.

Je feray encore une courſe, mais aprés cela vous vous raprocherez ſi vous voulez, ou je me repoſeray, car je ſuis déja ſi laſſe que je n'en puis plus. En verité vous eſtes bien fâcheuſes de me faire courir ſi long-temps.

SCENE TROISIE'ME.

AMARILLE, CORISQVE, MIRTIL.

AMARILLE.

ET bien Aglaure, je t'ay priſe, tu voudrois bien te ſauver; mais je t'embraſſeray ſi étroitement, que tu ne m'échaperas pas.

CORISQVE.

Certes, ſi je ne l'euſſe ſurpris pour le pouſſer contre elle, je travaillois inutilement à luy faire perdre ce ridicule reſpect qui le retenoit; enfin les voila où je les deſire.

AMARILLE.

Tu ne dis mot, Aglaure, eſt-ce toy, ou quelqu'une de tes compagnes?

CORISQVE.

Je m'en vais planter ſon dard auprés de luy; & me cacher dans ce buiſſon, pour obſerver ce qui ſe paſſera en leur converſation.

AMARILLE.

Je ſçay maintenant qui tu es, je reconnois à la taille & aux cheveux cours que c'eſt Coriſque, la fortune m'a ſervie à ſouhait, car j'avois fait deſſein ſur ta perſonne, afin d'avoir le plaiſir de te tourmenter à mon aiſe. Et quoy, tu ne dis rien à tous les coups que je te donne, je ceſſeray de te perſecuter, pourveu que tu ſois auſſi diligente à me défaire mon bandeau, que tu as eſté ſoigneuſe à me le bien noüer. Hâte-toy, mon cœur, pour recevoir en recompenſe de ta peine un baiſer qui te ſemblera le plus doux que tu ayes jamais receu. Pourquoy ne te dépêche-tu pas? il ſemble que les mains te tremblent; ſi tu es ſi hors d'haleine que tu en ayes perdu la force, joins à tes ongles le ſecours de tes dents, en verité tu es bien mal adroite, laiſſe laiſſe-moy faire, j'en viendray plus facilement à bout que toy; je ne vis jamais tant de nœuds l'un ſur l'autre, puis que tu dois eſtre l'aveugle, je me vengeray de la peine que j'ay priſe à me délier, enfin me voila débandée. Ah que vois-je! laiſſe-moy traître, aux Dieux je ſuis perduë.

MIRTIL.

Ne vous effrayez point ma vie.

AMARILLE.

Laiſſe-moy, te dis-je, laiſſe-moy; Eſt-ce ainſi qu'on traite les Nimphes? Aglaure, Eliſe, ah perfides où eſtes-vous! laiſſe-moy inſolent que tu es.

MIRTIL.

Et bien je vous obeïs.

AMARILLE.

C'eſt ſans doute icy une malice de Coriſque: mais

mais puis qu'elle t'a reüſſi, emporte ce que tu ne pouvois jamais recevoir que de mon aveuglement.

MIRTIL.

Où fuis-tu cruelle? Hé du moins regarde-moy mourir, & ne refuſe pas à ces beaux yeux cette douce ſatisfaction de voir, que pour expier mon offenſe & contenter ta rigueur, je perce de mon dard ce cœur qui malgré luy t'a irritée.

AMARILLE.

Ah que fais-tu!

MIRTIL.

Ce que peut-eſtre, cruelle Nimphe, il te fâche qu'un autre faſſe que toy.

AMARILLE.

Ah! je ſuis demie morte.

MIRTIL.

Et ſi ta belle main ſe reſerve l'accompliſſement de ce funeſte ouvrage, que n'employe-tu ce fer contte ce cœur qui t'a offenſée?

AMARILLE.

Certes tu le meriterois bien. Et qui t'a fait ſi hardy, que d'oſer entreprendre une ſi haute effronterie, inſolent que tu es?

MIRTIL.

L'Amour.

AMARILLE.

L'Amour ne conſeille jamais d'action qui faſſe perdre le reſpect.

MIRTIL.

Si cela eſt, tu ne dois pas douter que je ne ſois violemment amoureux ayant eſté ſi diſcret, car puis que tu t'es jettée ſur moy pour me prendre, je n'ay point merité le reproche que tu me

fais, puis que me pouvant prevaloir d'une ſi favorable occaſion, pour entreprendre ce que l'excez de ma paſſion me pouvoit conſeiller; j'ay neanmoins eſté ſi reſpectueux, que pour paroiſtre diſcret, j'ay preſque oublié que j'eſtois Amant.

AMARILLE.

Ne me reproche point ce que j'ay fait durant que j'eſtois aveugle.

MIRTIL.

Ah cruelle! mon aveuglement eſt d'autant plus grand que le tien, que je ſuis auſſi plus ſenſiblement touché des traits de l'Amour.

AMARILLE.

Les Amans qui ont une veritable paſſion, employent plûtoſt les ſoûmiſſions & les prieres, que les ſurpriſes & les violences.

MIRTIL.

L'action que tu deſaprouve ſi fort, doit plûtoſt faire condamner l'injuſtice de ta rigueur, que la temerité de mon entrepriſe; j'ay fait ainſi qu'une beſte farouche, qui preſſée par la violence de la faim, ſort du plus obſcur de la foreſt, & ſe jette indifferemment ſur ce qu'elle rencontre pour aſſouvir la fureur de ſon appetit; car ne vivant que par la ſeule preſence de tes beaux yeux, aprés que ta cruauté, ou celle de mon deſtin, m'a refuſé une ſi agreable nourriture, j'ay eſté forcé par le deſir violent de contenter un ſi juſte ſentiment, de paſſer les bornes de ma diſcretion accoûtumée, & de tenter le dernier remede que l'Amour m'a offert pour me garantir du cruel deſeſpoir où je me voyois reduit. Ne me reproche donc point cette faute, mais conſidere que dans le mal-heur où je ſuis

de t'avoir déplû, l'opiniâtreté que tu as toûjours euë à me faire cruellement ſouffrir, eſt beaucoup plus blâmable que la hardieſſe de mon entrepriſe : Car ſi les prieres & les larmes ſont comme tu dis les vrais témoins d'une diſcrete amour, comment te les aurois-je pû faire paroiſtre, puiſque tu n'as jamais approuvé les ſoins reſpectueux que je t'ay voulu rendre. Avouë, cruelle, avouë que l'inſenſibilité qui t'a conſeillé de me fuïr, n'a pas moins cauſé la perte de ma diſcretion, que celle de mes eſperances.

AMARILLE.

J'aurois eſté obligée à ton affection, ſi conſiderant les juſtes raiſons qui me font éviter ta preſence, tu avois ceſſé de me ſuivre ; car ne pouvant ignorer la difference que la naiſſance & la fortune ont mis en nos conditions, que peux-tu raiſonnablement eſperer de moy ?

MIRTIL.

Que tu me veüille écouter au moins dans ce dernier moment de ma vie.

AMARILLE.

Va t'en donc content de ta fortune, puis que tu as receu cette faveur avant meſme que de l'avoir demandée.

MIRTIL.

Ah mon ame! le peu que je t'ay dit, eſt à peine une goutte de cette mer infinie de mes douleurs. Belle inhumaine écoute-moy, & ſi tu n'y peux eſtre conviée par la compaſſion que tu devrois avoir de mes ſouffrances, que ce ſoit au moins, pour ne pas refuſer à ta rigueur, la ſatisfaction qu'elle pourra recevoir par les pitoyables accens des dernieres paroles, que l'Amour & la mort tireront de la bouche d'un Amant

auſſi fidelle que mal-heureux.

AMARILLE.

Pour faire ceſſer tout enſemble le ſujet de te plaindre & le deſſein de m'importuner, je conſens à t'écouter; mais avec des conditions, que tu t'exprime en peu de mots, & que me quittant à l'heure meſme, tu ne te retrouve jamais devant moy.

MIRTIL.

Cruelle! tu me commande une choſe impoſſible, voulant que je reduiſe en un eſpace de ſi petite eſtenduë, une paſſion qui ne ſe peut borner; Elle eſt telle que ſi elle pouvoit tomber en la connoiſſance de quelqu'autre puiſſance que celle de l'eſprit humain, on te diroit que ſon excez ſurpaſſe les forces de l'humaine capacité. Oüy, Amarille, je t'ayme, & t'ayme ſi cherement, que n'eſtant plus attaché à moy-meſme, je ne conſerve la vie que pour la ſacrifier à mon amour. Que ſi l'indifference que tu as pour toutes les perſonnes qui t'adorent, te fait ignorer la grandeur de mes ſouffrances, demande-le, cruelle, à ces foreſts, elles t'en aſſureront; & les beſtes farouches qui les habitent, joindront encore leur témoignage en faveur de ma paſſion. Demande-le à ces ſouches inanimées, & aux rochers de ces montagnes, ils t'aprendront par les triſtes caracteres qu'ils ont voulu conſerver de mes pleurs, que leur dureté s'eſt laiſſée amolir par la chûte des larmes que mes douleurs m'ont fait abondamment verſer deſſus elles: mais qu'eſt-il beſoin de proteſter de la violence de mon amour, puis que ton extréme beauté fait aſſez voir qu'on ne te peut aymer ſans excez. Conſidere ce que le Ciel & la terre ont de plus

rare & de plus excellent : raſſemble toutes ces merveilles, & juge par cét aſſemblage de ebautez & de perfections, (encore moindres que celles que tu poſſedes) quelle eſt la puiſſance qui me force de nourrir cette prodigieuſe paſſion qui me devore ? le feu n'eſt point plus naturellement leger, l'air fluide & vague, l'eau humide & coulante, la terre immobile, ny les Cieux plus neceſſitez à ſe mouvoir circulairement, que mon deſir eſt porté à t'aymer de toute ſa puiſſance. Mon ame attirée par une douce violence, court aprés toutes les beautez dont la nature t'a ornée avec tant de liberalité ; Et celuy qui la penſeroit divertir d'un mouvement ſi naturel, auroit plûtoſt perverty l'ordre des elemens, & arraché la terre de ſon centre. Ceſſe donc aprés cela, de vouloir que ma paſſion ſe modere au gré de tes deſirs, & d'impoſer à ma juſte douleur le ſilence qu'elle ne peut garder. Neanmoins pour paroiſtre comme j'ay toûjours eſté, aveugle obſervateur de tes commandemens, j'obeïray, cruelle, à celuy que tu m'as fait, d'expliquer en peu de paroles les peines inconcevables que tu me fais ſouffrir. Oüy, belle Amarille, puiſque tu me l'as ordonné ; je diray ſimplement, que pour te plaire je vais ceſſer de vivre ; toutefois c'eſt dire trop peu de choſe à l'égard de ton inhumanité, auſſi bien que de ma paſſion, puiſque celle-cy ne ſe peut exprimer, & que l'autre ne ſera pas ſatisfaite ; qu'une mort precipitée ne me faſſe ſouffrir, que la moindre partie des tourmens qu'elle prepare à ma perſeverance. Aimant donc avec tant de malheur, que puis-je faire moins, que de mettre promptement en uſage l'unique remede qui reſte à

ma douleur. Mais, cruelle, aprés que ma mort t'aura donné la derniere marque de mon amour, auras-tu alors quelque compaſſion de mes peines? Ah belle & chere cauſe de mon tourment, qui le fut autrefois du bon heur de ma vie, tourne, tourne encore ſur moy ces beaux yeux que j'adore, tourne ſur moy, avant que je meure, ces aſtres brillans de l'Amour, auſſi pleins de pitié pour mes maux, qu'ils le furent autrefois de complaiſance pour les premiers mouvemens de mon cœur, afin que mon trépas exempt de deſeſpoir, me faſſe goûter en mourant, la douceur dont pendant ma vie tu m'as jugé indigne. Et certes il eſt bien raiſonnable, que comme ils furent les Aſtres favorables qui preſagerent ma bonne fortune, ils ſoient auſſi les funeſtes Cometes qui annoncent ma prochaine mort. N'eſt-il pas juſte que ces aymables ennemis, qui ont ſi doucement emporté mon cœur dans l'amoureux excez qui t'a offenſée, le conduiſent aujourd'huy en la mortelle ſatisfaction que tu veux recevoir de ſa temerité. Et que m'ayant autrefois aparus comme l'Aurore, avant-couriere de ce beau jour, qui vit naiſtre le bon-heur de ma vie par la naiſſance de ma paſſion, je les voye changer en une fatale lumiere, qui ſoit l'étoile de l'eternel couchant de mon amour & de mes delices. Mais, miſerable que je ſuis, mes larmes te trouvent inexorable; & au lieu d'exciter en ton ame quelque ſentiment de pitié, elles attirent ton indignation, qui ſemble s'irriter par le recit de mes douleurs. Quoy donc, orgueilleuſe beauté, mes plaintes ſeront-elles écoutées ſans réponſe? des paroles toutes de feu ne diſſiperont-elles point cette froideur qui t'en-

vironne? Helas! à qui parle-je mal-heureux, eſt-ce à un marbre inſenſible & muet; ah, inhumaine! ſi tu fais gloire d'ignorer les paroles qui peuvent conſoler un miſerable Amant, du moins dis-luy qu'il meure & tu le verras expirer. O Dieux! ne ſuis-je pas au comble des plus extrémes miſeres: puis que l'impitoyable Nimphe qui ſouhaite ſi ardemment de voir finir ma vie, dédaigne de me l'ordonner, pour n'eſtre pas obligée d'en agréer le ſanglant ſacrifice, ou plûtoſt parce qu'elle ne peut mettre en doute la ſatisfaction que j'aurois, recevant de ſa belle bouche le cruel arreſt de ma mort.

AMARILLE.

Si je m'eſtois engagée à te répondre comme je me ſuis obligée à t'écouter, tu aurois ſans doute raiſon de te plaindre de mon ſilence: tu m'appelle cruelle, t'imaginant peut-eſtre que le reproche que tu m'en fais, m'attirera plus facilement à un ſentiment qui luy ſoit contraire, & tu ne juge pas que ces exceſſives loüanges, avec leſquelles tu t'efforce de m'adoucir, ayant auſſi peu de rapport à mon humeur qu'à mon peu de merite, ne flattent pas ſi agreablement mon eſprit que ces noms d'ingrate, d'inhumaine, & de cruelle. Ce n'eſt pas qu'en une autre occaſion je vouluſſe excuſer la cruauté; mais en matiere de ſe défendre des pourſuites continuellee d'un opiniâtre Amant, c'eſt une vertu auſſi eminente, que bien-ſeante à noſtre ſexe. Car ce que tu appelle rigueur, eſt un acheminement à la gloire où aſpirent les perſonnes qui ont de l'honneur; mais ſoit qu'eſtre cruelle paſſe pour un défaut en l'humeur d'une fille, ou pour une

offence dans l'esprit d'un Amant, Quand est-ce qu'Amarille te l'a esté ? Ne fut-ce point dans ce rencontre, où il y auroit eu beaucoup de justice de n'avoir nulle compassion de toy ? Cependant tu ne peux desavoüer que j'en fus touchée, puis que la vie qui te reste ne fut conservée, que par l'extréme bonté qui me fit dissimuler le ressentiment de l'outrage que j'avois receu de ton effronterie. Je veux dire, lors que sous les habits d'une fille, ta presence & la lasciveté de tes baisers, soüilla la pureté des nostres. Ton action fut si scandaleuse, que la seule pensée m'en fait rougir de honte : mais le Ciel m'est témoin que je ne te connus pas dans ce moment, & que je ne m'en apperceus qu'aprés t'avoir consideré avec un peu plus d'atention, & fait reflexion sur l'insolence de ton entrepriſe ; (qui certes ne me donna pas moins d'horreur pour ta personne, que de confusion de ma simplicité.) Je ne laissay pourtant pas de retenir les mouvemens de ma juste colere, & je me contentay d'avoir si soigneusement fermé toutes les avenuës de mon cœur ; que n'ayant violé que la superficie de mes lévres, il fut entierement preservé des contagieuses atteintes de ton amour impudique, aussi ne m'en est-il resté aucun scrupule dans l'ame ; car je n'ignore pas qu'une bouche baisée par violence ou par surprise, évite par le refus de son consentement, la honte que sa facilité luy auroit attirée. Mais dis-moy un peu, quel pense-tu qu'auroit esté le fruit d'une action si temeraire, si j'eusse découvert ta hardiesse à mes compagnes ? Jamais Orphée ne fut si cruellement déchiré par les femmes de Trace sur les rives de l'Ebre, que tu

l'aurois eſté par celles d'Elide, ſi tu n'euſſe trouvé ton ſalut dans la compaſſion de celle dont tu accuſe maintenant la rigueur ; mais certes elle en a moins qu'elle n'en devroit avoir pour un eſprit ſi audacieux que le tien, car ſi tu as eſté ſi entreprenant lors que je t'ay paru ſevere, à quel comble d'inſolence ſerois-tu monté ſi j'avois eſté plus facile ? La pitié que l'honneſteté m'a pû permettre d'avoir de ta folie, tu l'as éprouvée toute entiere ; en autre choſe il eſt ſi également inutile, ou que tu l'eſpere, ou que tu la demande, parce qu'il n'arrive que trop ſouvent, que celle qui donne ſa compaſſion à l'amour qu'on a pour elle, s'appauvrit ſi fort par cette dangereuſe liberalité, qu'il ne luy en reſte plus pour elle-meſme. Si tu m'aime comme tu me le veux perſuader, tu dois cherir mon honneur, aimer mon repos & ma vie plus que ta propre ſatisfaction ; auſſi-bien es-tu trop éloigné de toutes les pretentions que ton caprice t'a fait concevoir. Ne vois-tu pas que tout s'oppoſe à ton deſir ? le Ciel y reſiſte, les hommes l'empêchent, & une honteuſe mort le punit : mais plus que toute autre choſe, l'honneur me le défend. Et tu ne dois pas ignorer qu'une ame bien née, n'eſt jamais ſi puiſſamment perſuadée, que par la beauté d'une vertu neceſſaire. C'eſt pourquoy tu feras bien de bannir tes inquietudes, de rappeller ta raiſon égarée, & ceſſant de m'importuner de tes larmes, me redonner la paix que tes ardentes perſecutions m'ont oſtée. Le ſeul moyen d'acquerir cette commune felicité, eſt de t'éloigner d'une veuë qui t'eſt ſi dommageable, & d'avoir ſoin de conſerver ta vie : car de la vouloir abandonner pour s'exempter de com-

batre quelques desirs, c'est une action plus foible que genereuse. Et tu ne dois pas ignorer que l'épreuve la plus certaine d'une solide vertu, consiste à moderer ses sentimens, regler les mouvemens de son esprit, & s'abstenir des plaisirs que les loix & la raison nous deffendent.

MIRTIL.

Il n'est pas au pouvoir de celuy auquel on arrache l'ame, de se deffendre de la mort.

AMARILLE.

Il n'y a point de passion si forte, que la vertu ne surmonte avec le temps.

MIRTIL.

La vertu ne peut estre victorieuse où l'Amour est déja triomphant.

AMARILLE.

Du moins, faut il regler sa volonté selon sa puissance, quand l'on ne sçauroit parvenir à ce que l'on desire.

MIRTIL.

Une violente amour ne connoist point d'autre loy que celle qu'elle impose.

AMARILLE.

Le temps ferme les playes, & l'éloignement nous guerit de l'Amour.

MIRTIL.

L'on fuit inutilement le mal qu'on porte toûjours dans le cœur.

AMARILLE.

Essaye si une nouvelle amour n'effacera point de ton esprit le souvenir de ta premiere passion.

MIRTIL.

Cela pourroit arriver si j'avois un autre cœur, si j'avois une autre ame, mais tous les deux ne

reſpirent que toy, & ne ſont pas capables de recevoir un nouveau deſir.

AMARILLE.

Le temps qui détruit toutes choſes conſomme auſſi l'Amour.

MIRTIL.

Il aura bien plûtoſt conſommé ma miſerable vie.

AMARILLE.

Ainſi tu veux que je croye que ton mal eſt ſans remede.

MIRTIL.

Au moins n'en connois-je aucun que la mort.

AMARILLE.

Comment la mort? ah je n'approuve pas celuy-là, écoute-moy, & que ce que je te vais dire te ſoit deſormais une loy inviolable. Encore que je ſçache bien que ce terme de ſe vouloir donner la mort, dont les Amans ont accoûtumé de ſe ſervir quand leur paſſion n'eſt pas ſatisfaite, ſoit plûtoſt une façon de parler pour en exagerer la violence, qu'une volonté determinée d'executer un ſi funeſte deſſein: Neanmoins ſi une ſi tragique penſée agitoit jamais ton eſprit, & que tu euſſe aſſez de foibleſſe pour te laiſſer emporter à ſuivre les mouvemens d'un ſi frenetique deſir, je veux qu'il te ſouvienne que ce deſſein m'offenſeroit extrémement, parce que la perte de ta vie pourroit attirer avec elle celle de mon honneur; conſerve-la donc comme une marque de l'affection que tu me veux perſuader, & afin que ton obeïſſance acquiere ſur mon eſprit quelque obligation plus conforme à mon humeur, & plus utile au repos que je te ſouhaite, obſerve ce que je t'ordonne, d'éviter deſor-

mais la rencontre d'une perſonne dont la preſence t'eſt ſi dommageable, & le ſoin que tu apporteras à ne te pas trouver devant moy, me fera connoiſtre ſi les pourſuites que tu fais avec tant d'ardeur, ont pour objet le deſſein de me plaire, ou l'eſperance de ſurmonter ma reſolution par ton opiniâtreté.

MIRTIL.

De quelles plus cruelles circonſtances pouvois-tu accompagner l'arreſt que tu viens de prononcer pour ma perte? comment puis-je vivre privé de la vie que ta ſeule preſence m'inſpire? ou de quelle ſorte pourrois-je terminer mes tourmens, ſi tu ne me permets pas de recourir à la mort, qui ſeule peut finir l'excez de mes miſeres?

AMARILLE.

Or ſus, Mirtil, il faut que tu te retire, la longueur de tes diſcours a paſſé de beaucoup le temps que je m'eſtois propoſée de t'écouter; va t'en, & te ſouviens que ſi les diſgraces en ſe rendant communes perdent quelque choſe de leur aigreur, le nombre des Amans infortunez doit rendre tes peines bien legeres; il y en a beaucoup d'autres que toy qui aiment parmy les ſuplices, & qui les ſouffrent ſans murmurer. Chaque bleſſure porte avec ſoy ſa douleur, & l'Amour ſe baigne quelquefois dans des larmes plus ardentes & plus ameres que celles qu'il te fait répandre.

MIRTIL.

Je croy bien, que parmy une infinité d'Amans je ne ſuis pas le ſeul infortuné: mais on ne peut nier que je ne ſois l'unique en mes ſouffrances, & que l'Amour pour laiſſer à la poſterité

un

un prodigieux exemple de ſes diſgraces, ne m'ait rendu le miſerable rebut de la vie & de la mort, en ne voulant pas vivre, & ne pouvant mourir.

AMARILLE.

Adieu, Mirtil, conſole-toy, & ne fais point paroiſtre de foibleſſe.

MIRTIL.

Ah triſte & funeſte départ, qui finit tous les plaiſirs de ma vie! Beaux yeux, me puis je ſeparer de vous ſans mourir? non je ſens dans mon cœur une vivante mort, qui entretenant ma douleur, la fera vivre eternellement.

SCENE QUATRIE'ME.

AMARILLE.

MIRTIL, Mirtil, ma chere vie, ſi tu pouvois penetrer dans les ſecrets mouvemens de mon ame, & conſiderer les tourmens qui déchirent le cœur de cette miſerable Amarille, que tu nomme cruelle, je ne fais point de doute, que tu ne ſentiſſe ton ame atteinte de la meſme pitié que tu luy as ſi ſouvent demandée. Miſerables objets de douleur, Amans infortunez que nous ſommes, que te ſert-il, aymable Mirtil, d'eſtre ſi cher à mes yeux, & que me ſert d'avoir acquis un cœur ſi fidelle; ſi la poſſeſſion m'en eſt deffenduë, pourquoy, deſtin, nous ſepare-tu ſi cruellement? ſi

l'Amour nous eſtreint par des liens ſi puiſſans? Et toy, aveugle Amour, pourquoy nous unis-tu, ſi le Ciel n'en permet pas l'union? Ah! que les animaux ont d'heureux privileges, de n'avoir d'autre loy que celle que l'Amour leur inſpire. O loy des hommes trop inhumaine, de punir par une mort cruelle, le plus doux plaiſir de la vie; pourquoy donc la nature nous a-t'elle d'onné la foibleſſe en partage, puis qu'elle s'eſt reſervée le pouvoir de vaincre par de ſi doux moyens l'effort de nos reſiſtances? Que s'il eſt vray qu'il ſoit ſi naturel de ſuivre ce debt, & ſi neceſſaire de s'en abſtenir, la nature n'eſt-elle pas bien cruelle, de faire naître en nos cœurs des inclinations qui repugnent ſi fort à la loy; ou la loy trop ſevere qui deffend d'acquieſcer aux plus tendres ſentimens de la nature: mais quoy, n'eſt-ce pas aymer trop foiblement, que d'eſtre touchée des apprehenſions de la mort? Plût aux Dieux, Mirtil, qu'elle fût la ſeule ſuite de ce crime, mon Amour par une deſirable épreuve, te feroit connoiſtre, que l'horreur du dernier ſupplice ne ſeroit qu'un leger obſtacle à l'union de nos deſirs. O ſeverité cruelle! vertu qu'adorent les ames touchées de l'amour de l'honnêteté, reçois les violens tranſports d'une paſſion toute pure, que j'immole comme une victime innocente ſur le brazier de tes rigoureux Autels. Et toy, aymable Mirtil, pardonne à celle qui ne t'eſt cruelle, que parce qu'il ne luy eſt pas permis de t'eſtre pitoyable. Adoucis la violence de tes maux par l'excés de ceux qu'elle ſouffre, & tiens pour veritable, que cette rigueur affectée qui t'éloigne de moy, entretient en mon cœur un embraſement beaucoup plus violent

que celuy que je feins de vouloir eſteindre en ton ame. Si toutefois cette image de cruauté excite ton eſprit à la vengeance, ne croy pas que tu en puiſſe employer une plus rigoureuſe que celle de tes propres douleurs. Car ſi malgré les puiſſances du Ciel & de la terre tu es mon cœur, mon ame, & un autre moy meſme : lors que tu pleure tes diſgraces, mon ſang s'écoule par tes larmes, & les ſanglots que tu pouſſe avec tant de violence, achevent d'exhaler les eſprits dont ma vie languiſſante eſt foiblement ſoûtenuë.

SCENE CINQUIE'ME.

CORISQVE. AMARILLE.

CORISQVE.

IL n'eſt plus temps de diſſimuler, ma ſœur, tu ne me ſçaurois plus deſavoüer ta paſſion.

AMARILLE.

Ah, malheureuſe! mon indiſcretion m'a trahie.

CORISQVE.

Je n'ay pas perdu une ſeule parole de tout ton diſcours, qui n'a fait que me confirmer en l'opinion que j'ay il y a long-temps de ta paſſion. N'avois-je pas raiſon de dire, que l'Amour ne t'avoit pas trouvée inſenſible; & cependant tu me l'as toûjours deſavoüée avec autant d'opi-

niâtreté, que ſi je t'avois donné ſujet de concevoir quelque défiance de l'amitié que j'ay pour toy. Ne rougis point de cela, ma ſœur, c'eſt un mal commun à noſtre ſexe.

AMARILLE.

Je ne m'en puis deffendre, Coriſque, je le confeſſe.

CORISQVE.

Je ne ſuis gueres obligée à ta confidence, puiſque tu ne me la donne qu'aprés qu'il n'eſt plus en ta puiſſance de me la refuſer.

AMARILLE.

Je m'aperçois bien maintenant, que le cœur d'une fille eſt un vaiſſeau bien fragile, & peu capable de contenir une paſſion bien vehemente.

CORISQVE.

Ah! que tu es cruelle à ton pauvre Mirtil, & beaucoup plus encore à toy-meſme.

AMARILLE.

Tu ne me condamnerois pas ſi legerement, ſi tu avois conſideré que cette cruauté affectée eſt un effet de la compaſſion que j'ay de ſon mal & du mien.

CORISQVE.

On ne vit jamais une racine ſalutaire porter un fruit venimeux. Et quelle difference crois-tu qu'il y ait entre la cruauté qui fait ſouffrir un innocent, ou la compaſſion qui ne le ſecourt pas.

AMARILLE.

Ah Coriſque!

CORISQVE.

Ces ſoûpirs, ma ſœur, ne ſont que de honteuſes marques de la foibleſſe de ton affection,

& des témoins que tu produits contre toy-même, qui te convainquent de lâcheté.

AMARILLE.

Ne ſerois-je pas beaucoup plus cruelle, ſi je nourriſſois en luy une paſſion infructueuſe? Et puis-je avoir une plus ſalutaire compaſſion, que de détourner par ſon éloignement ſon malheur & le mien.

CORISQVE.

Pourquoy veux-tu que ſon amour n'ait aucun lieu d'eſperer?

AMARILLE.

Ne te ſouvient-il plus que je ſuis promiſe à Silvio, & que la rigueur des loix d'Arcadie condamne à mort toutes les filles qui violent la foy qu'elles ont donnée?

CORISQVE.

O pauvre innocente que tu es! n'y a-t'il que cela qui te retienne? Et quelle loy à ton avis eſt plus ancienne, de celle de Diane ou celle de l'Amour! Celle-cy, Amarille, naiſt avec nous, & fait progrez en nos ames à meſure que la jeuneſſe fleurit; il n'y a eſcole ny Maiſtre pour en enſeigner l'uſage: la nature de ſes propres mains la grave dans les cœurs; & lors qu'elle commence à ſe faire ſentir, il faut que tout cede à ſa puiſſance; & que non ſeulement la terre, mais le Ciel meſme obeyſſe à cette douce neceſſité.

AMARILLE.

Je ſuis d'accord de ce que tu dis: mais avec cela tu avoüeras, que ſi la rigueur des loix m'avoit fait ſouffrir une honteuſe mort, toutes les douceurs qui accompagnent celles de l'Amour ne ſeroient pas capables de me redonner la vie.

CORISQVE.

Tu es bien ſcrupuleuſe, ma fille, ſi toutes les autres avoient ces belles conſiderations, on pourroit bien dire adieu les plaiſirs. Croy moy, belle innocente, ces loix ne ſont faites que pour celles qui manquent d'eſprit & d'induſtrie. Aſſure-toy, mon cœur, que ſi l'on faiſoit mourir toutes celles qui ſe trouveroient coupables, l'Arcadie ſeroit bien-toſt dépeuplée de noſtre ſexe. Et ſi quelque malheureuſe a payé l'indiſcretion de ſa conduite, n'eſt-il pas juſte que les ſottes portent la peine du larcin qu'elles n'ont pas l'adreſſe de cacher? Car aprés tout, l'honneſteté dont l'apparence fait noſtre gloire, n'eſt autre choſe qu'un bel art de paroiſtre ſage; chacun en parle ſelon ſon opinion, pour moy je te declare franchement la mienne.

AMARILLE.

Tous ces diſcours, Coriſque, ne partent que de la gentilleſſe de ton eſprit; car tu ne peux mettre en doute, que ce ne ſoit tres-ſagement fait, d'abandonner promptement la recherche d'une choſe, dont la poſſeſſion nous eſt interdite.

CORISQVE.

Et qui t'en empêche, pauvre idiote: Ne ſçais-tu pas que la vie qui eſt ſi courte ſe doit ménager diſcretement, qu'on ne la doit pas occuper toute entiere à une ſeule paſſion amoureuſe? Et que les hommes par un défaut de la nature, ou par une humeur ennemie de nos contentemens, nous ſont trop avares de leurs faveurs. Ajoûte à cela, que nous ne ſommes cheries ny conſiderées qu'autant que nous ſommes agreables à leurs yeux. Car auſſi-toſt que la fraîcheur du

teint s'évanoüit, & que la jeuneſſe s'écoule, nous leur ſommes indifferentes, & nous devenons inſenſiblement l'objet de leur mépris. Laiſſe dire aux hommes ce qu'il leur plaira, & ne fais aucun eſtat de leurs loix, ny de la ſeverité qu'ils impoſent à noſtre façon de vivre. Ils ignorent les infirmitez de noſtre miſerable condition : & la leur eſt ſi differente de celle de noſtre ſexe, qu'à meſure qu'ils avancent dans l'âge, s'ils perdent la beauté qui leur eſt peu neceſſaire, ils acquierent par l'experience la ſolidité du jugement qui les rend plus conſiderables. Au contraire, à meſure que nous voyons diminuer en nous les agreables avantages d'une jeuneſſe floriſſante, nous voyons expirer le pouvoir, qui nous rendoit victorieuſes des ames les plus élevées. Et à te dire la verité, je ne croy pas que l'imagination ſe puiſſe figurer un fantôme plus ridicule, qu'une femme qui ſe rend venerable par le grand nombre des années. C'eſt pourquoy, avant que tu ſois accablée de cette miſere commune & inévitable à noſtre ſexe, fais reflexion ſur ton merite, & ne te refuſe pas les plaiſirs que tu en peux tirer, afin d'éviter le reproche d'avoir receu d'une main méconnoiſſante, les graces que la nature t'a preſentées d'une ſi favorable. Que ſerviroit au lion cette naturelle vigueur qui le rend redoutable, s'il ne la faiſoit paroiſtre quand le beſoin la luy rend neceſſaire ? l'homme meſme ne poſſederoit-il pas inutilement tous ces grands avantages de l'eſprit, s'il ne s'en ſervoit dans les occaſions qui luy en ſont offertes ? Pourquoy donc ne nous ſeroit-il pas permis d'en faire de meſme de noſtre beauté, qui nous eſt une qualité auſſi propre &

auſſi eſſentielle comme la force au lion, & l'entendement à l'homme? Joüiſſons, ma ſœur, de ces beaux preſens de la nature, & goûtons les plaiſirs dont le privilege de noſtre âge nous rend la poſſeſſion facile. Car le temps s'écoule d'une vîteſſe ſi precipitée, que nos plus beaux jours ſont éteints, avant que nous nous ſoyons aperceuës qu'ils ayent éclairé nos plaiſirs. Et ſi une fois la fleur de la beauté ſe paſſe, c'eſt une abſence ſans retour; & pour comble de noſtre miſere, la vieilleſſe qui ne nous exempte point des ſentimens amoureux, nous laiſſe bien aſſez de feu pour conſerver nos flâmes, mais elle ne nous laiſſe pas aſſez de charmes pour en allumer dans le cœur d'un Amant.

AMARILLE.

Je penſe, Coriſque, que tu as fait ce diſcours pour voir quels ſont les ſentimens de mon ame, plûtoſt que pour me découvrir les tiens. C'eſt pourquoy je t'aſſure, que ſi tu ne me donne un expedient facile & honneſte pour rompre ce malheureux mariage, j'ayme mieux gemir eternellement ſous le faix des miſeres qui me ſont preparées, que de ternir tant ſoit peu l'éclat de ma reputation.

CORISQVE.

Je ne vis jamais une obſtination pareille à la tienne: Et bien je le veux, il te faut ſervir à ta mode, mais avant que de propoſer les moyens de retarder tes nôces, dy-moy un peu, penſe-tu que ton Silvio ait autant de ſoin de garder ſa foy, que tu en as de conſerver ton honneur.

AMARILLE.

Toute affligée que je ſuis, tu ne laiſſerois pas de me faire rire; & comment Silvio garderoit-

il quelque fidelité, puis qu'il eſt ennemy de l'Amour ?

CORISQVE.

Tu es bien aiſée à tromper, ſi tu te perſuade qu'il ait de la repugnance pour l'Amour, tu ne le connois pas, il faut que tu ſçache qu'il n'eſt pas moins ſenſible que les autres hommes, & qu'il ne manque pas d'artifice pour tenir ſes flâmes ſecretes. Ne te fie jamais à ces humeurs particulieres, qui affectent le mépris des plaiſirs : Car il n'y a point de paſſion ſi peu ſoupçonnée, que celle qui ſe couvre du voile de l'honneſteté. Aprends donc que Silvio n'eſt pas exempt des ſentimens de l'Amour, il ayme, mais il en ayme une autre que la belle Amarille.

AMARILLE.

S'il eſt vray qu'il ſoit amoureux, il faut que ce ſoit de quelque Deeſſe, car une mortelle n'aura jamais le pouvoir de toucher ſon inſenſibilité.

CORISQVE.

Ce n'eſt pas une Deeſſe, ny une Nymphe auſſi.

AMARILLE.

Que dis-tu, Coriſque, ſans doute c'eſt une viſion.

CORISQVE.

Connois tu ma Lizette.

AMARILLE.

Laquelle ? celle qui garde tes troupeaux.

CORISQVE.

Elle-meſme.

AMARILLE.

Dis-tu vray, Coriſque.

CORISQVE.

C'eſt elle-meſme, & te puis aſſurer qu'elle eſt le ſeul objet de ſon amour.

AMARILLE.

Vrayment il eſt bien pourveu d'inclination; je ne m'eſtonne plus qu'il paroiſſe dédaigneux, puis que ſon choix témoigne évidemment, qu'il a l'humeur & les ſentimens fort bizares.

CORISQVE.

Cela n'empêche pas qu'il ne l'ayme de toute ſon ame, & tous les jours il feint d'aller à la chaſſe pour ſe donner tout entier à cette paſſion.

AMARILLE.

Je ne manque pas tous les matins à la pointe du jour d'entendre ſa maudite trompe.

CORISQVE.

Et lors qu'il a paſſé toute la matinée en ce brutal exercice, & que le midy approchant il voit tous ces compagnons occupez, il ſe dérobe d'eux, & ſans autre compagnie, que celle de ſa paſſion, il ſe rend par un chemin écarté auprés de mon jardin, où au travers d'une haye dont il eſt fermé, Lizette preſte l'oreille à ſes ſoûpirs, & recueille ſoigneuſement toutes ſes plaintes, pour m'en divertir lors que je ſuis retirée. Et parce que je compâtis à ta douleur, & que je ne puis ſouffrir qu'on te ſacrifie à la brutalité de ce farouche eſprit, je te veux dire ce que j'ay reſolu de faire pour t'empécher de tomber en des mains ſi peu dignes de te poſſeder. Je croy que tu n'ignore pas que la meſme loy qui punit l'infidelité des femmes, les diſpenſe auſſi de la foy qu'elles ont promiſe, quand on a violé celle qu'on leur a ſolemnellement jurée.

AMARILLE.

Je ſçay bien cela, & en ay veu quelques exemples, Ligure, Licotos & Turingis ayant fauſſé la foy qu'ils avoient donnée, délivrerent auſſi de l'obligation du ſerment Leucippe, Eglé, & Armille.

CORISQVE.

Eſcoute mon deſſein, j'ay commandé à Lizette de donner aſſignation à ſon Amant de ſe trouver aujourd'huy dans la grotte d'Ericine, ce qu'elle a ſi adroitement conduit, qu'il en eſt tranſporté de joye, & meurt d'impatience que l'heure d'y aller ne ſoit arrivée. Il faut que tu les ſurprenne enſemble, & parce que ta ſeule dépoſition ne ſuffiroit pas pour le convaincre de parjure, je t'y accompagneray pour ſervir de témoin de ſon infidelité; de cette façon il te ſera facile de ſortir de ce lien qui te tient ſi indignement aſſujetie, ſans bleſſer ta reputation, hazarder ta perſonne, ny deſobeïr à ta famille.

AMARILLE.

Dequoy ton eſprit n'eſt-il point capable? O Dieux! que je ſuis redevable à ton affection, mais que faut-il que je faſſe?

CORISQVE.

Ce que je te vais dire. Eſcoute, au milieu de la caverne, dont la forme eſt longue & étroite, il y a ſur la main-droite une petite grotte, qui ne reçoit de jour que ce que luy en donne un ſoûpirail qui eſt au haut de la voûte, naturellement tapiſſée d'un lierre qui la rend fort agreable, & ce lieu eſt ſi commode pour les aſſignations amoureuſes, que je me perſuade que l'induſtrie des hommes y a plus de part que la nature. C'eſt en ce lieu où eſt leur rendez-vous,

il faut que tu previenne leur arrivée, & que te cachant dans le lieu le plus obſcur de la caverne tu attende patiemment leur venuë, j'envoyeray auſſi-toſt ma Lizette, & ſuivant Silvio d'aſſez ptés, lors qu'il ſera deſcendu dans la grotte, je le ſaiſiray par le corps pour empêcher qu'il ne s'échappe, le bruit & le grand vacarme que nous ferons Lizette & moy, t'avertira de te venir joindre à nous, & tu pourras aprés employer contre luy la rigueur de la loy, & faire punir ce parjure; j'iray avec Lizette dépoſer en ta faveur devant le grand Sacrificateur ſon pere, qui aprés ces preuves ne te pourra refuſer la liberté de diſpoſer de toy-meſme, & faire choix d'un plus raiſonnable mary.

AMARILLE.

Mais oſerois-je prendre pour juge le pere du criminel?

CORISQVE.

Qu'importe cela : Penſe-tu qu'il euſt l'ame aſſez méchante pour preferer ſon intereſt particulier au bien de toute l'Arcadie, & avoir plus d'égard aux choſes profanes qu'aux ſacrées?

AMARILLE.

Le Ciel en ordonnera ce qu'il luy plaira, je me reſigne entierement entre tes mains, & me reſous de ſuivre aveuglément les conſeils d'une ſi parfaite amie.

CORISQVE.

Puiſqu'ainſi eſt, ne tarde point, ma chere amie, entre preſentement dans la caverne.

AMARILLE.

Je ne me puis reſoudre de m'engager dans une affaire ſi importante, qu'auparavant je n'aye eſté au Temple implorer l'aſſiſtance des Dieux, de

qui

qui ſeuls dépendent les bons & les mauvais evenemens.

CORISQVE.

L'Univers eſt un Temple pour les ames devotes, & un cœur qui invoque les Dieux ardemment, les trouve par tout également favorables. Ce n'eſt pas que je deſaprouve ton deſſein, mais je crains que tu ne perde trop de temps.

AMARILLE.

Je ne puis mieux employer celuy qui me reſte, qu'en offrant mes vœux & mes prieres, à ceux qui en ſont les diſpenſateurs.

CORISQVE.

Va donc, & reviens diligemment. Si je ne me trompe, mon affaire ſemble eſtre en aſſez bons termes, il n'y a que cette devotion qui retarde l'effet de mon deſir. Encore ne veux-je pas qu'elle me ſoit inutile, j'ay beſoin en cette intrigue de Coridon mon ancien Amant. Je m'en vay le chercher pour luy donner aſſignation au meſme lieu où doit aller cette innocente, il ne manquera pas de s'y trouver, eſperant que je m'y veuille trouver avec luy, & auſſitoſt que je les y auray veu entrer, j'en donneray avis aux Miniſtres de Diane, que j'y conduiray par une voye ſi ſecrete, qu'il ne ſera pas mal-aiſé de les ſurprendre tous deux dans la grotte, & faire punir Amarille comme ſi elle eſtoit coupable; ainſi lors que je ſeray défaite d'une ſi dangereuſe rivale, la poſſeſſion de Mirtil (qui juſques icy ne m'a eſté cruel, que parce qu'il eſt prevenu de l'amour qu'il a pour elle) ne me ſera plus conteſtée: mais il me ſemble que je l'aperçois, ſans doute, il vient icy

nourrir la melancolie qui le poſſede. Puiſque l'abſence d'Amarille me permet de l'entretenir, je me dois ſervir du temps, de mes charmes, & de mon induſtrie. O Amour ! que j'ay ſervy toute ma vie avec tant de perſeverance, ne m'en refuſe pas aujourd'huy la recompenſe, répans tes graces ſur mon viſage, enflame mes paroles, & m'inſpire une fureur amoureuſe, afin que j'allume dans ſon ame cette divine ardeur dont la mienne eſt ſi éperduëment épriſe.

SCENE SIXIE'ME.

MIRTIL. CORISQVE.

MIRTIL.

ESPRITS funeſtes, qui faites ſentir aux ames criminelles la juſte colere des Dieux, venez conſiderer en moy un nouveau genre de ſuplice, qui ſous une aparente pitié exerce ſur moy le plus cruel de tous les tourmens. Une ſeule mort n'eſtant pas capable de ſatisfaire l'eſprit irrité de la Nimphe que j'adore, plus cruelle que les demons, elle m'a commandé de vivre, afin que ſous le voile de cette feinte douceur je nourriſſe mon martyre, pour aſſouvir par des peines infinies le deſir qu'elle a de me voir ſouffrir; ſçachant bien que tous les momens de ma vie, ſont pour moy autant d'experiences diverſes de mille differentes façons de mourir.

CORISQVE.

Je veux luy faire croire que je ne l'ay pas apperceu ; il me ſemble que j'entends icy autour une voix triſte & douloureuſe de quelque perſonne affligée qui ſe plaint, je penſe la connoître. Helas! c'eſt toy, mon cher Mirtil.

MIRTIL.

Que ne ſuis-je une ombre vaine, ou un corps reduit en pouſſiere.

CORISQVE.

Hé bien, quel ſoulagement as-tu receu de l'entretien que tu as eu avec ton Amarille?

MIRTIL.

Celuy que peut recevoir un malade, qui aprés avoir long-temps deſiré le breuvage qu'on luy a deffendu, le trouve ſous ſa main dans l'ardeur de ſa ſoif, & l'ayant avallé inconſiderément, voit eſteindre ſa vie avant ſon alteration. Car ſentant conſumer mon ame par un embraſement qu'une ſoif amoureuſe y avoit allumé, j'ay cherché ces beaux yeux comme les ſeules fontaines capables de l'étancher. Mais mal-heureux que je ſuis, lors que j'ay rencontré ces deux vives ſources, qui diſtillent cette liqueur toute de glace, que produit ce cœur de roche qu'elle a pour moy, j'ay beu avidement ce delicieux poiſon que j'avois ſi ardemment ſouhaité, & me ſuis bien-toſt apperceu que l'effet de ſa froideur exceſſive, a plus éteint de ma vie, que de la violence du deſir qui la conſume miſerablement.

CORISQVE.

Eſt-il poſſible, Mirtil, que tu ne ſçache pas encore, que l'Amour ne nous ſurmonte pas ſi-toſt par la puiſſance de ſes armes, que par le peu

de deffence qu'il trouve en la foibleſſe de nôtre reſiſtance ? Peux-tu ignorer auſſi que nos paſſions en leur naiſſance, ne ſont que des mouvemens imparfaits, & que comme la langue de l'ourſe donne la forme à ſes petits, que la nature ſemble leur refuſer ; de meſme celuy qui a le cœur touché de quelque ſentiment amoureux, donne premierement l'être à un foible & vague deſir, & fait naître l'Amour qui eſt fort agreable pendant ſon enfance, mais qui devient cruel à meſure qu'il croît, & ſe rend inſuportable en vieilliſſant ? Que ſi noſtre ame s'attache opiniâtrement à un ſeul objet, & qu'elle ſe le perſuade neceſſaire à ſon contentement, nous trouvons que l'Amour, qui de ſa nature devroit toûjours eſtre enjoüé, devient ſombre & melancolique, & nous conduit à une funeſte mort, ou pour le moins à la folie. De ſorte que pour en uſer ſagement, il faut ſouvent changer de paſſion.

MIRTIL.

Je conſentiray bien plûtoſt à la perte de ma vie, qu'à celle de l'affection qui me fait adorer Amarille ; & afin que tu n'en ignore pas la raiſon, ſçache, Coriſque, que cette belle Nimphe toute inſenſible qu'elle eſt, ne laiſſe pas d'eſtre la ſeule cauſe qui me fait vivre ; & pour en aymer quelqu'autre, il faudroit que j'euſſe plus d'un cœur, & plus d'une ame.

CORISQVE.

O pauvre miſerable ! tu abuſes bien de l'Amour & de ſes graces : pour moy je n'en uſerois pas de la ſorte. Comment, que je me puſſe

reſoudre à aimer une perſonne qui n'auroit pour moy que de la haine, ou m'obſtiner par une ſtupide perſeverance à ſurmonter l'averſion, & à ſouffrir les mépris de quelque inſolente beauté? Certes j'aymerois mieux mourir que de me voir jamais reduite à une ſi honteuſe patience.

MIRTIL.

Si tu eſtois capable d'une belle paſſion, tu ſçaurois que les ſuplices & les tourmens ne ſont pas moins neceſſaires à la gloire d'une ame conſtante, que le feu l'eſt à la beauté de l'or qu'il épure; & que la fidelité ne merite d'eſtre reconnuë, qu'aprés l'épreuve des plus rigoureuſes ſouffrances. Que veus-tu, Coriſque, je ſuis prevenu de cette opinion, & je t'avouë que la ſeule penſée des admirables qualitez de la Belle qui me fait ſouffrir, m'eſt une aſſez puiſſante perſuaſion pour me faire courir au martyre, & ſoit que je brûle, que je languiſſe, que je ſoûpire & que je pleure, tout m'eſt doux pour une ſi belle cauſe. Oüy, Coriſque, je te proteſte que le nœud qui attache mon ame à la ſienne, durera autant que ma vie, & que je verray d'un œil ferme & conſtant, les exils, les gênes & les tortures que ſa cruauté deſtine à la fermeté de ma foy.

CORISQVE.

Certes voila un beau deſſein, & digne de ta generoſité; Tu ſeras beaucoup eſtimé, Mirtil, de t'opiniâtrer à ton malheur comme une beſte enragée, ou de te rendre (par une brutale ſtupidité) inſenſible aux injures & aux mépris; tu ne ſçais peut-eſtre pas encore qu'il n'y a point de peſte plus dangereuſe, ny de venin plus mortel à tous les contentemens de l'Amour, que

cette ridicule fidelité que tu profeſſe avec tant d'opiniâtreté. Malheureux eſt celuy qui s'y laiſſe tromper; & qui par un culte injurieux à la nature, adore ce vain fantôme de conſtance, ennemy declaré des plus doux plaiſirs, & qui trouble entierement les delices de la plus belle paſſion de la vie. Dy-moy un peu, pauvre Amant, (qui te picque de fermeté) qu'eſt-ce que tu peux aimer en une perſonne qui te mépriſe? eſt-ce la beauté, dont l'eſperance de la poſſeſſion t'eſt deffenduë? la joye dont elle te prive, la pitié aprés laquelle tu ſoûpire vainement, ou la recompenſe que tu n'oſe meſme deſirer? Enfin, ſi tu veux conſiderer la miſere de ta condition, tu avoüeras que tu es toy-meſme le mal-heureux ouvrier de ta mauvaiſe fortune, & que ces maux que tu cheris avec tant de perſeverance, te conduiront infailliblement à la mort. Veux-tu donc eſtre ſi jaloux de ta folie, & ſi amoureux des tourmens, que de vouloir conſerver conſtamment une paſſion pour qui l'on n'a que du mépris? rapelle tes eſprits égarez, fais reflexion ſur ton merite, & ſi tu joins ta raiſon à tant de charmes, tu feras naître aiſément dans l'ame de quelque perſonne reconnoiſſante, les meſmes ſentimens que tu as pour cette ingrate Amarille.

MIRTIL.

La gloire de ſouffrir pour elle m'eſt mille fois plus douce que ne ſeroit la joüiſſance de toutes les beautez de la terre; Et ſi la rigueur de ma deſtinée me ravit l'eſperance de la poſſeder, je perds auſſi en meſme temps celle de tous les plaiſirs de la vie: ce moment fera mourir mes deſirs & mes joyes, & comme je ſeray privé de

ce ſeul bien, je veux renoncer auſſi à tous les autres. Je ne puis m'eſtimer heureux par aucune poſſeſſion que par la ſienne : & s'il eſtoit en mon pouvoir de goûter tous les plaiſirs que la beauté promet à la joüiſſance, je ne le voudrois pas, & quand je le voudrois, je ne le pourrois pas. Et s'il arrivoit quelque jour que cela fût en ma puiſſance, ou que ma volonté s'y portât, je prie l'Amour & tous les Dieux, qu'ils détruiſent en mon ame toutes les facultez qui me pourroient porter à trahir ſi indignement ma fidelité.

CORISQVE.

O malheureux frenetique! d'où vient la haine que tu as pour ta perſonne? veux-tu eſtre l'eternel objet mépris de cette cruelle fille? ne te laſſe-tu point de ſouffrir ?

MIRTIL.

Ah, Coriſque! celuy pour qui la pitié n'eſt plus en uſage, mépriſe bien-aiſément l'appareil de tous les tourmens.

CORISQVE.

Tes diſcours ſont peut-eſtre bien differens de tes penſées, & le deſir que tu as d'eſtre aimé d'Amarille flatte ſi doucement ta folie, qu'il te perſuade de n'en eſtre pas hay, & que ſon cœur n'eſt pas toûjours d'accord avec ſes mépris. Mais ſi tu ſçavois de quelle façon elle me parle de toy, je ne doute pas que ce ne fût un ſouverain remede pour te guerir de ta freneſie.

MIRTIL.

Voila comme tu t'abuſe, Coriſque, les ſouffrances que tu me vois endurer ſi conſtamment, & qui pourroient faire naître de la compaſſion en tout autre qu'en celle que j'adore, ſont au-

tant de trophées & de monumens eternels que j'erige à ma fidelité, avec laquelle je triompheray du Ciel & de la terre conjurez à ma perte, du nombre de mes ſuplices, de la rigueur d'Amarille, de l'excez de mes peines, de l'obſtacle de toute l'humaine puiſſance, de la perſecution de la fortune, & meſme de la mort, qui ſeule a droit de triompher de toutes choſes.

CORISQVE.

Que pourrois-tu faire davantage ſi tu avois autant de ſujet de te loüer de ſon amour, que tu en as de te plaindre de ſes mépris? Certes, Mirtil, j'ay grande compaſſion d'une folie ſi extravagante. Mais dy-moy un peu, eſt-ce la ſeule inclination que tu as jamais reſſentie?

MIRTIL.

Mon ame ne fut jamais épriſe que des beautez d'Amarille, & comme elle a eſté la ſeule qui a pû embrazer mon cœur, je veux auſſi qu'elle ſeule en nourriſſe les flâmes, & que ma mort previenne le deſir que je pourrois avoir de les éteindre.

CORISQVE.

A ce que je voy, tu n'as jamais goûté que les diſgraces que l'Amour fait reſſentir aux plus miſerables Amans. Mais puiſqu'il t'eſt facile de poſſeder une plus heureuſe fortune, eſſaye les douceurs qu'elle te promet, ne refuſe pas les delices en échange de tant d'amertumes, éprouve mon conſeil une fois, & n'ajoûte jamais creance à mes paroles, ſi tu ne confeſſe qu'il n'y a point de ſatisfaction dans la vie, comparable à celle d'eſtre careſſé par une perſonne qui ne t'ayme pas moins que tu ayme ta rigoureuſe Amarille. Souviens-toy, qu'il n'y a point de con-

dition ſi heureuſe, que celle d'un Amant qui meſure ſon amour à ſa joüiſſance. Qui ſçait faire le choix d'une maîtreſſe dont les ſentimens pareils aux ſiens, luy font prevenir les plus ardens ſouhaits de ſa paſſion, de qui la chaleur des ſoûpirs, ralume la vigueur que l'excez du plaiſir avoit à demy éteinte, & te diſe encore aprés Mon ame, s'il y avoit de plus puiſſantes marques d'amour que celles que tu as receuës, ou qu'il te pût reſter quelqu'autre choſe à ſouhaiter de moy, mon affection previendroit tes deſirs: toutes les beautez dont la nature a voulu orner mon corps & mon eſprit, ne m'ont jamais eſté cheres, qu'alors qu'elles t'ont perſuadé que je meritois ton amour: tout mon ſoin eſt de te plaire; & ce cœur dont le mouvement agite ce ſein qui te preſſe ſi amoureuſement, ne ſe meut que pour s'unir à toy. Enfin, ton merite s'eſt ſi ſouverainement rendu maiſtre de mon ame, qu'elle ne peut deſormais avoir de penſées ny de mouvemens, que ceux que ton amour luy voudra inſpirer. Mais, Mirtil, c'eſt un deſſein trop temeraire, que de vouloir exprimer par des paroles, ce que l'imagination même ne peut concevoir. Toutes les choſes que je viens maintenant de te repreſenter, ont à la verité quelque image de plaiſir, capable d'exciter en un eſprit raiſonnable le deſir de les poſſeder; Et toutefois elles ne ſont qu'un petit ruiſſeau, de cette grande & vaſte mer de delices, où voguent heureuſement les Amoureux joüiſſans, qui certes ſont ſi grandes, qu'à peine peuvent-elles eſtre conceuës par ceux meſmes qui en ont éprouvé les douceurs.

MIRTIL.

Qu'heureux ſont ceux à qui le Ciel accorde la poſſeſſion d'une ſi grande felicité !

CORISQVE.

Ecoute, Mirtil, (j'ay penſé dire mon ame) il t'eſt facile d'augmenter le nombre de ces bienheureux, puiſqu'il y a une Nimphe de cette Province, dont la beauté eſt auſſi digne de ta paſſion, que ton merite le peut eſtre de la ſienne, qui eſt le plus bel ornement de nos foreſts, & qui vainement ſollicitée par tout ce que tu connois d'aimables Bergers, te conſerve (par la force de ſon inclination) la pureté de ſes flâmes : Si tu n'es privé de tous les ſentimens d'humanité, ne luy refuſe pas la reconnoiſſance que doit exiger de toy une ſi ardente affection. Elle te ſuivra par tout, compagne inſeparable de tes pas, & ſans diſtinction du jour ny de la nuit, par une amoureuſe obeïſſance, elle ſera toûjours ſoûmiſe à tes volontez. Laiſſe-toy toucher à un ſi aimable bon-heur : Y a-t'il au monde un plaiſir pareil à celuy-là ? y en a-t'il un plus commode, un plus exempt de larmes & de ſoûpirs ? Car ſi tu veux bien comprendre ce que je dis, la difficulté n'y ſeparera jamais le deſir d'avec la joüiſſance, & enfin il n'y a rien qui ſe puiſſe comparer à la poſſeſſion d'un ſi grand bon-heur : ouvre les yeux & le cœur à une fortune ſi heureuſe, & quittant la pourſuite de cette ingrate beauté qui te fuit, embraſſe celle qui t'adore. L'on n'entretiendra point ton amour par des eſperances vaines, les dernieres faveurs ſeront offertes aux premiers mouvemens de ton affection ; Et le deſir de celle qui te les peut accorder, ne t'eſt pas moins favorable, que l'occa-

ſion que ton aveuglement dérobe à ta connoiſſance.

MIRTIL.

Mon cœur n'a jamais eſté deſtiné qu'à la douleur ; & il eſt devenu ſi amoureux de ſon martyre, qu'il le preferera ſans regret aux plaiſirs que tu luy fais eſperer de cette facile joüiſſance.

CORISQVE.

L'épreuve à laquelle je te convie, ne te ſera pas un attachement. Si ce plaiſir n'a point aſſez de charmes pour t'arreſter, il te ſera facile de retourner à la ſouffrance de tes ſuplices ; donne-toy ce contentement une ſeule fois, afin que tu puiſſe connoiſtre de quelles douceurs la poſſeſſion eſt accompagnée.

MIRTIL.

Un goût corrompu comme le mien, a de l'horreur pour les choſes les plus agreables.

CORISQVE.

Fais ce que je te conſeille, quand ce ne ſeroit que pour conſerver la vie à une perſonne, à laquelle il n'eſt pas moins difficile de vivre éloignée de tes beaux yeux, que de n'eſtre pas cruë digne de poſſeder tes bonnes graces. Ne regarde pas d'un œil de mépris la neceſſité où tu reduis les autres, puiſque ta propre experience t'offre un exemple aſſez ſenſible, pour te laiſſer toucher au miſerable eſtat de ceux qui mandient eternellement le ſecours qui leur eſt refuſé. Et ſi tu deſire que l'on ſoit favorable à la pitié que tu recherche avec tant d'obſtination, ne la refuſe pas à celle qui te la demande encore avec plus d'amour.

MIRTIL.

De quelle pitié ſuis-je capable pour les autres, ne la pouvant obtenir pour moy meſme. Non, Coriſque, ma fidelité eſt auſſi inflexible que la rigueur de ma Nimphe, de quelque façon que me traite la belle Amarille, je luy conſerveray toute pure l'affection qui me la fait adorer.

CORISQVE.

O ſtupide & mal-heureux Berger! aveuglé de paſſion, à qui penſe-tu garder la fidelité? je te voulois celer autant qu'il m'eſtoit poſſible les lâchetez dont noſtre ſexe ne ſe trouve que trop ſouvent coupable, & ménager également noſtre reputation & ton repos, mais mon amour preferant ton intereſt à toutes choſes, ne peut ſouffrir que tu ſois trahy ſi lâchement. Tu te trompe, Mirtil, ſi tu te perſuade que la rigueur d'Amarille procede des ſentimens de l'honneur, ou de ceux de la conſcience: ſon ame eſt prevenuë d'une autre paſſion, & ton ſort, pauvre miſerable, eſt de pleurer inutilement, tandis que la fortune d'une autre luy donne l'entiere joüiſſance de ce bien que tu eſtime ſi precieux: Tu ne répons rien, Mirtil, as-tu perdu la parole?

MIRTIL.

Comment veux-tu que la voix demeure libre à un malheureux, que tes diſcours ont reduit entre la vie & la mort. Permets avant qu'il te réponde, que ſon cœur ſe dévelope de l'extréme confuſion où l'a mis l'obſcurité de tes paroles.

CORISQVE.

Hé quoy! il ſemble que tu ne puiſſe croire ce que je te dis.

MIRTIL.

MIRTIL.

La connoiſſance que j'ay de la vertu d'Amarille, ne permet pas à mon opinion de balancer en une choſe ſi peu croyable ; & ſi j'eſtois aſſez foible pour me laiſſer perſuader à tes diſcours, je ne le ſerois pas aſſez pour conſerver plus long-temps ma miſerable vie.

CORISQVE.

Il faudroit avoir perdu le ſens pour mourir pour une infidelle, il vaut bien mieux te reſerver à la vengeance.

MIRTIL.

Je ſuis bien éloigné de me venger, puiſque je ne crois pas ce que tu dis, & que je ſuis aſſuré que cela n'eſt pas veritable.

CORISQVE.

Je ſuis fâchée que ton incredulité me force à te découvrir des veritez qui te donneront de la douleur, mais qui pourront peut-eſtre cauſer ta gueriſon. Vois-tu cét antre au pied de la montagne, c'eſt le depoſitaire de l'honneur & de la fidelité de ta Maîtreſſe. C'eſt là, que ſe mocquant de tes ſoûpirs & de tes larmes, elle en aſſaiſonne les plaiſirs dont elle comble ton heureux rival. Et où ſe montrant auſſi paſſionnée qu'elle te paroiſt rigoureuſe, elle proſtituë toutes ſes beautez aux deſirs d'un Berger, qui n'a rien de conſiderable que ſon bon heur. Aprés cela, ſoûpire & pleure tant qu'il te plaira pour cette perfide ; voila quelle eſt la recompenſe dont elle reconnoiſt ton inviolable fidelité.

MIRTIL.

Ah, Coriſque ! me dis tu la verité ? & dois-je ajoûter foy à des paroles qui me privent entierement du peu de repos qui me reſte?

CORISQVE.

Je t'assure, que plus tu te voudras éclaircir, & plus tu aprendras de choses funestes à ton repos.

MIRTIL.

Ah, Corisque! en as-tu esté le témoin?

CORISQVE.

Non seulement je l'ay veu, mais il m'est encore tres-facile de rendre tes yeux témoins de la verité de mes paroles. Je sçay qu'elle se doit trouver environ l'heure qu'il est, au lieu que je viens de te montrer; si tu as assez de curiosité pour te vouloir éclaircir de ce doute, cache-toy derriere ces buissons, & dans peu de temps tu la verras descendre le long de la montagne, & peu aprés celuy, qui plus heureux que toy la possede.

MIRTIL.

Ah, Corisque, si ce que tu dis est veritable, je n'ay plus plus qu'un moment à vivre.

CORISQVE.

Et bien, Mirtil, t'ay-je menty? la voila qui descend par le chemin du Temple, & qui s'en va au rendez vous qu'elle a donné; vois-tu bien comme son pas lent & craintif, porte l'image du crime qu'elle va commettre; ne bouge d'icy, & je m'assure que la suite te fera voir des choses qui rendront à ton esprit le repos qu'elle luy a si injustement osté. Aprés cela je te reviendray voir, toûjours tres-disposée à contribuer tout ce qui dépendra de moy au soulagement de tes peines.

MIRTIL.

Puis que je suis forcé de m'éclaircir des discours de Corisque, je suspendray avec ma crean-

ce la conſervation de ma vie, ou la precipitation de ma mort.

SCENE SEPTIE'ME.

AMARILLE.

IL eſt bien vray qu'il ne faut pas s'embarquer en quelque entrepriſe importante, ſans avoir premierement imploré l'aſſiſtance des Dieux. Lors que je ſuis partie pour aller au Temple dépoſer aux pieds des Autels le ſuccez d'un deſſein qui me paroiſt ſi hazardeux; j'avois l'eſprit confus & la volonté chancelante, mais graces aux Immortels, j'en ſuis ſortie avec tant de confiance en leur bonté, que mes terreurs ſont évanoüies, & mon courage affermi. Il n'y a plus de frayeur qui me tienne en ſuſpens, car lors que j'ay eu l'eſprit élevé, & que la ferveur de mes prieres accompagnée de la pureté de mes intentions, a rendu le Ciel favorable à mes vœux, je me ſuis ſentie émeuë par quelque divine inſpiration, qui portant en mon ame une ſecrete joye, luy a interieurement annoncé que les Dieux ne refuſent jamais leur protection à l'innocence. Auſſi vay-je obeïr à ces mouvemens ſurnaturels, & executer avec aſſurance, ce que la timidité de mon humeur ne m'auroit jamais permis d'entreprendre. O divine Mere d'Amour! Deeſſe ſouveraine des bel-

les paſſions, aſſiſte une humble ſupliante qui n'eſpere qu'en ton ſecours. Et ſi tu as jamais éprouvé les flâmes de l'ardent flambeau de ton fils, ſois ſenſible à la pitié que tu dois à celles qui me conſomment. Excite par un deſir impatient le Berger à qui j'ay donné ma foy, afin que ſollicité de l'eſpoir de poſſeder ce qu'il aime, il ſe rende diligemment en ce lieu. Et toy ſacrée caverne, dont je revere l'obſcure ſolitude, reçois favorablement cette Eſclave infortunée de l'Amour, qui vient chercher parmy l'horreur de tes ombres, le beau jour de ſa felicité. Mais, Amarille, pourquoy differe-tu? y a-t'il encore quelque apprehenſion qui retarde ton deſſein? ne te ſemble-t'il pas que la fortune ait dépeuplé la terre pour ne laiſſer aucun témoin de ſon action. Entre donc, & eſpere. O Mirtil, Mirtil, ſi tu ſçavois ce qui me conduit en ce lieu, tu aurois, avec beaucoup de raiſon, une opinion bien éloignée de celle que ma rigueur t'a fait concevoir.

SCENE HUITIE'ME.

MIRTIL.

AH ! ce n'eſt pas icy un ſonge, qui par de vaines illuſions inquiete mon repos, je ne ſuis que trop eveillé, & je n'ay que trop le miſerable uſage de ma veuë. Que ne ſuis-je ſans yeux, ou plûtoſt que ma mort n'a-t'elle heureuſement prevenu une heure ſi funeſte. Cruelle deſtinée, ne m'as-tu conſervé la vie que pour en rendre la fin plus tragique, & par ce douloureux ſpectacle noyer dans mon ſang ma paſſion inſenſée ? O Mirtil ! que les tourmens qui s'exercent aux enfers ſont de legers ſuplices, à comparaiſon de ceux que ton ſort te fait ſouffrir. Il n'eſt plus temps de douter ; & ta creance ne ſe peut plus ſuſpendre en faveur de ta paſſion : tes yeux & tes oreilles, par un fidelle, mais trop injurieux rapport, convainquent ton obſtination. Cette Nimphe, que ton amour te perſuadoit adorable, eſt maintenant la recompenſe d'un Berger ſans merite, elle ne luy a point eſté donnée par la loy rigoureuſe d'une Province, qui la deſtinant à un ſeul, privoit le reſte des hommes de l'eſpoir de ſa joüiſſance, mais par celle de l'amour & de ſon choix, afin de te faire ſentir plus amerement l'ingratitude de ſon ame. Impitoyable Amarille, ne te ſuffi-

ſoit-il pas de donner la mort à ce miſerable ; ſans en accroître la douleur par les paroles de mépris que vient de prononcer cette belle bouche, d'où ſortit autrefois en faveur de la mienne, un innocent aveu des douceurs qu'elle y avoit rencontrées. En ce moment, où ton infame perfidie va ſacrifier ton honneur, l'horreur de ton crime, & le juſte remords de ta conſcience (qui ſans doute avoit appellé mon nom à ta memoire) t'a contrainte de le pouſſer dehors, pour ne pas laiſſer en ton cœur un redoutable témoin de tes joyes illicites. Ah ! Mirtil, qu'attends-tu ? à quoy bon de deliberer de mourir, puis que celle qui te pouvoit conſerver la vie te l'arrache inhumainement, pour accroître par ton deſeſpoir la gloire de celuy qui triomphe de ſa pudicité ? Meurs, Mirtil, meurs au tourment & à la douleur, comme cette aymable infidelle te fait aujourd'huy mourir à ton bien & à ſa joüiſſance. Meurs, miſerable Berger, puiſque cette perfide finiſſant le cours de ta vie, doit finir auſſi ton martyre. Amant infortuné, échappe aux coups du malheur, ſors promptement de ces douleurs mortelles, qui ne different ta mort que pour prolonger davantage la grandeur de tes peines. Mais quoy ! auray-je ſi peu de courage, que de ne pas faire preceder une vengeance legitime, à une mort ſi peu meritée ? N'eſt-il pas raiſonnable de laiſſer à la poſterité les funeſtes marques d'une amour outragée, & que le deſir de mourir ſuſpende en moy ſon effet, juſques à ce que mon juſte reſſentiment m'ait fait arracher la vie à celuy qui me vient injuſtement arracher le cœur. Oüy certes, il faut que la douleur qui me preſſe, cede

au deſir de repouſſer l'offenſe ; la pitié de moy-meſme, à ma juſte fureur. Et la volonté de mourir à celle de ſurvivre au juſte châtiment de celuy, qui me voulant ravir la vie, éprouvera dans le peu qui m'en reſte, que je ſçay bien vanger la mort de mes plaiſirs. Je ne veux pas que mon dard rougiſſe de mon ſang innocent, avant que d'avoir fumé de celuy du coupable, ny que ma main, pour me délivrer de cette miſerable vie, devienne le miniſtre fatal de ma pitié, avant que de l'avoir eſté de ma juſte colere. Qui que tu ſois, infame raviſſeur de mon unique bien, je te feray ſentir avant la precipitation de ma mort, que le poids de mon malheur & de ma chûte, nous rendra commune l'abyſme où me plonge la rigueur de ma deſtinée. Pour effectuer ce deſſein, je me cacheray dans ce buiſſon, & lors que je le verray approcher de cét antre, l'attaquant à l'impourveu, je luy perceray le cœur de ce dard. Mais, ce ſeroit une lâcheté de tuer un homme à mon avantage, il vaut donc mieux que je le défie au combat, où ma valeur rendra témoignage du juſte ſujet qui l'anime. Toutefois, j'aprehende qu'en ce lieu découvert & frequenté, quelques Bergers ne s'y rencontrent pour nous ſeparer, & qu'une charité importune ne leur inſpire la curioſité de s'informer du ſujet de noſtre querelle. Si je ne la découvre pas, on me croira méchant ; ſi j'en feins quelqu'autre, il ne ſera pas difficile de s'apercevoir que je diray un menſonge ; & ſi j'avouë la verité, je tacheray par une marque d'eternelle infamie, le nom de la Nimphe qui m'eſt ſi chere, en laquelle bien que je haïſſe ce qui m'y paroiſt maintenant, j'ayme ſans pouvoir

ceſſer d'aimer ce qui me la fit adorer autrefois ; & ce que j'y devois rencontrer, ſi ſon cœur & mon amour euſſent eſté allumez d'une égale pureté de flâmes. De quelque façon que ce ſoit, il faut que je faſſe mourir celuy, qui par un infame larcin, dérobe ſon honneur & ma vie. Mais, ſi je le tuë icy, ſon ſang s'élevera contre moy pour me convaincre de cette mauvaiſe action. Et que crains-tu, lâche Berger ? la peine du dernier ſuplice te doit-elle diſſuader de courir à la mort, puiſque ton malheureux deſtin t'oblige à la ſouhaiter ardemment ? Certes cette crainte n'eſt pas aſſez conſiderable pour arreſter ma colere : mais bien l'éclat de l'homicide, qui venant à eſtre découvert, rendra publique la honte & l'infamie de cette ingrate, à qui je veux ſauver l'honneur. Le plus ſeur eſt donc que je l'attaque à l'entrée de la grotte, cù je me cacheray facilement ſans eſtre aperceu d'Amarille, à qui l'enormité de ſon crime ne rend que trop éclairé le lieu le plus obſcur de la caverne. Il y a ſur la main gauche une certaine ouverture dans le rocher, qu'une quantité de feüillages qui la couvrent, rend tres-favorable à mon deſſein. J'attendray en ce lieu là que l'impatience de ce trop heureux Berger, offre à ma juſte fureur, l'occaſion d'accomplir en un ſeul coup une double vengeance. Car expoſant aux yeux de cette coupable le corps de mon ennemy, ſon extréme douleur fera le châtiment de ſon extréme offence, & puis du meſme dard fumant encore du meurtre de cét ennemy, j'en ouvriray mon cœur, pour donner au dernier moment de ma vie, cette funeſte ſatisfaction à mon amour, de noyer dans le ſang de deux

Amans indignement reconnus, le bon-heur d'un rival, la paſſion d'un fidele, & la joye & les delices d'une ingrate & perfide Nimphe. Ainſi tu mourras avec ce contentement, d'avoir oſté la vie à trois miſerables perſonnes, par le fer aux deux moins coupables, & à la troiſiéme par le remords de ſon crime & l'excez de ſa douleur. Voilà comme cette inhumaine verra repreſenter à ſes yeux une ſanglante tragedie, dont les actes ne ſeront pas moins funeſtes à l'Amant qu'elle cheriſſoit, qu'à celuy qu'elle a ſi lâchement trahy. Et cét antre qu'elle avoit choiſi pour le dépoſitaire de ſes plaiſirs illicites, ſervira de ſepulchre à l'un & l'autre de ſes deux Amans, auſſi bien que d'un eternel tombeau à ſa honte & à ſon infamie. Mais vous, ô cheres traces que j'ay ſi long-temps ſuivies ſans aucun fruit ; eſt-il poſſible que vous me faſſiez parvenir à une recompenſe ſi peu attenduë, & que j'aye autant de reſpect pour vous en me conduiſant au chemin du precipice, que ſi vous me guidiez eu celuy de la felicité? O Coriſque, je ne puis plus douter de la verité de tes paroles.

SCENE NEUFIE'ME.

SATIRE.

LE discours de ce Berger me fait comprendre qu'il suit les traces de Corisque, qui sans doute luy a donné assignation dans l'antre d'Eurixine ; il faut estre bien stupide pour ne se pas imaginer les affaires qui s'y vont deméler. Mais certes l'on doit avoir de grandes assurances de sa foy pour la croire, & la tenir par une estrainte plus ferme que celle de ses cheveux, avec lesquels je m'estois figuré me pouvoir assurer de sa personne. Il est vray qu'il peut avoir employé les presens, qui sont les plus puissans nœuds dont son ame puisse estre attachée. Sans doute cette ennemie de tous les procedez honnestes s'est renduë aux liberalitez de ce Berger, & doit conclure icy le marché de ces infamies. Peut-estre le Ciel m'en a-t'il donné la connoissance pour le châtiment de ses crimes, aussi bien que pour la vengeance des affronts que j'en ay receus ; car les dernieres paroles de ce Berger témoignent bien que l'assignation n'est pas douteuse, & que suivant ses pas il la croit rencontrer dans la caverne. Sers-toy de cette occasion, ferme l'entrée de la grotte avec cette grosse & pesante pierre que voila au dessus. Et aprés que le moyen de se sauver leur aura esté empêché, va t'en en donner avis au grand Prê-

ſtre, qui t'ayant donné de ſes Miniſtres pour prendre connoiſſance du crime, tu les conduiras par le chemin le moins frayé de la montagne, afin que la ſurprenant avec ſon Amant, elle ne puiſſe éviter d'eſtre auſſi-toſt condamnée à mourir, ſelon la loy. Je ſuis aſſez bien informé de ſes affaires pour ne pas ignorer qu'elle a promis mariage à Coridon, & que rien n'a retardé ſa pourſuite que les menaces dont je l'ay toûjours intimidé. Mais ſi j'ay differé ſes plaiſirs, je m'en vay hâter ſa vengeance, & donner lieu au châtiment de noſtre commun outrage. Sus donc, ne perdons plus de temps, arrachons de ce cheſne prochain une branche aſſez forte pour remuer ce rocher qui paroiſt une montagne, en voicy une propre pour cela, ô Dieux qu'elle eſt lourde, il ſemble qu'elle ſoit attachée à la terre, je n'y crois pas reüſſir, ſi je ne mets le bout du levier deſſous pour la déraciner tant ſoit peu. Ce n'eſt pas mal aviſé à moy, je la ſens ſe détacher, & je crois luy donner un grand branle ſi j'en fais autant de l'autre coſté. Certes l'entrepriſe ſurpaſſe ce que je m'en eſtois imaginé, & je ne la puis temüer, quelque effort que je faſſe, ny l'ébranler par toutes les ſecouſſes que je luy donne, la peſanteur de cette maſſe me feroit croire qu'elle contient un autre monde, ou que ma vigueur m'abandonne au beſoin; je n'en veux pas demeurer là, & quand le Ciel & les eſtoilles auroient conjuré contre moy, j'abatray ce rocher en dépit de Coriſque, & de toutes les femmes du monde. O Pan! de qui la connoiſſance eſt auſſi peu limitée que le pouvoir, exauce ma juſte priere, & puis qu'il eſt vray que tu as eu une paſ-

ſion recompenſée auſſi ingrattement que la mienne, venge-toy par mes mains en la perſonne de Coriſque, de la perfidie que tu as éprouvée en ſon ſexe. O que ta puiſſance eſt grande! car auſſi toſt que j'ay invoqué ton nom, cette lourde maſſe s'eſt émeuë, je ſens qu'elle va tomber. Enfin la voila roulée, & ſi heureuſement pour moy, que je puis dire que le Renard eſt pris en dépit de ſes ruſes, il ne reſte qu'à luy donner le feu, je voudrois de bon cœur que toutes les femmes infidelles fuſſent envelopées dans le rets où je tiens Coriſque, pour en exterminer la race par un ſeul embraſement.

Fin du troiſiéme Acte.





BU

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CORISQVE.

J'Ay eu l'esprit si fort occupé à conduire cette innocente Amarille au precipice que je luy ay preparé, que j'ay perdu le souvenir de ma perruque, que cét infame Satyre m'a si insolemment arrachée, & je ne scay même par quel moyen je la pourray retirer de ses mains. Certes j'eus beaucoup de regret de me voir obligée de racheter ma liberté par une chose qui m'est si necessaire, & dont je ne puis assez plaindre la perte. Mais je crus qu'il valoit mieux en user de la sorte, que de demeurer à la discretion de cette vilaine beste, que la bassesse de cœur & la rage pouvoient porter à me faire mille indignitez. Je confesse que sa haine a quelque fondement raisonnable, car ne m'estant pas contentée de me moquer de ses soins, je

l'ay trompé en cent diverſes rencontres, & je n'ay pas manqué d'induſtrie, pour tirer de luy comme une ſangſuë, tout ce qui m'en a pû eſtre utile ou agreable. Auſſi je ne trouve rien à redire à toutes ſes plaintes, que lors qu'il m'accuſe de luy avoir oſté une affection que je ne luy ay jamais donnée. Au contraire, j'ay fait profeſſion toute ma vie d'avoir du mépris pour ſa paſſion, & je croirois meriter celuy de toute la terre ſi j'y avois eſté ſenſible. J'eſtime auſſi qu'on ne me peut blâmer d'avoir uſé de cét animal, comme on fait des herbes ſalutaires, deſquelles on jette le mar aprés en avoir tiré le ſuc qui les avoit fait rechercher. Cependant la mauvaiſe humeur où m'a mis l'affront que m'a fait ce vieil bouquin, me fait perdre le ſouvenir d'aller voir ſi Coridon s'eſt rendu dans la caverne, à l'aſſignation que je luy ay donnée. Voyons un peu ſi ſon impatience ne luy auroit point conduit. O Dieux que vois-je! quelle nouveauté paroiſt à mes yeux? eſt ce un ſonge, ou ay-je le jugement troublé? Il n'y a que fort peu de temps que l'entrée de cette grotte eſtoit ouverte, & cependant la voila bouchée. Comment ſe peut-il faire que ſans tremblement de terre cette roche ſoit éclatée, & que la piece en ſoit roulée aſſez à propos pour en fermer entierement l'ouverture? quoy qu'il en ſoit, le ſort aura utilement travaillé pour moy, ſi Coridon eſt enfermé là dedans avec Amarille. Il devroit eſtre arrivé depuis le temps qu'il eſt party, au moins ſi j'ay bien compris ce que m'en a rapporté Lizette. Que ſçait-on ſi Mirtil ne luy a point veu entrer, & ſi la fureur ne luy auroit point donné aſſez de force pour les enfermer enſemble? L'Amour pro-

duit ſouvent des effets plus miraculeux que celuy-là, & lors qu'il eſt une fois outragé, non ſeulement il pourroit déraciner un rocher, mais écrouller les fondemens du monde. Si celà eſtoit, qu'auroit pû faire Mirtil de plus favorable à mes intentions, quand meſme j'aurois auſſi bien qu'Amarille, conduit les mouvemens de ſon cœur? Mais ſans perdre plus de temps à ces vaines penſées qui flatent mon deſir; je croy qu'il eſt à propos que je m'en aille dedans l'antre par le chemin de la montagne, afin que je me puiſſe éclaircir de cette verité, d'où dépend l'entier bon-heur de ma vie.

SCENE DEUXIE'ME.

DORINDE. LINCO.

DORINDE.

AVouë la verité, Linco, tu ne m'aurois pas reconnuë?

LINCO.

Et qui auroit pû connoiſtre la belle Dorinde ſous un ſi laid & ſi ſauvage habillement? ſi j'eſtois un chien comme je ne ſuis que Linco, il te reſteroit peut-eſtre des marques bien funeſtes de ma connoiſſance. Mais que veut dire un ſi eſtrange déguiſement?

DORINDE.

Il te fait voir, Linco, l'effet d'une paſſion la moins commune, & la plus digne de pitié que

l'Amour ait jamais fait ſentir à une ame deſeſperée.

LINCO.

Comment, Dorinde, toy qui à peine ſors du berceau, & à qui j'oſeray dire qu'il n'y a que trois jours qu'eſtant au ſervice de ton Pere, j'aprenois entre mes bras à prononcer ces premieres paroles, qui aſſaiſonnent d'une extréme douceur les ſoins paternels. Toy qui n'agueres eſtoit d'une humeur ſi timide, que le bruit d'un lezard qui couroit ſur des feüilles, ou celuy d'un oiſeau qui remuoit une branche, te donnoit d'extrémes frayeurs, es-tu devenuë ſi hardie en la compagnie de l'Amour, que tu ailles ainſi par les foreſts ſans craindre les beſtes farouches qui les habitent?

DORINDE.

Ah! Linco, depuis que le cœur eſt atteint d'un beau trait de l'Amour, la crainte de toute autre bleſſure ceſſe.

LINCO.

Certes tu as beaucoup de raiſon d'en vanter le pouvoir, puis qu'il a bien eu celuy, non ſeulement de changer ton courage en celuy d'un homme, mais de te transformer en la figure d'un loup.

DORINDE.

Si tu voyois, Linco, les tourmens que j'ay dedans l'ame, tu ſçaurois qu'une cruauté pire que celle des loups, la déchire avec une barbarie inoüie.

LINCO.

Ne ſeroit-ce point celle de Silvio ?

DORINDE.

Ce ne l'eſt que trop veritablement.

LINCO.

Je voy bien ce que c'eſt, ta beauté n'ayant pû toucher celuy de qui la cruauté le rend ſemblable à un animal impitoyable, tu as voulu eſſayer ſi empruntant une forme ſauvage, tu pourrois allumer en ta faveur l'Amour qu'il n'a que pour les beſtes farouches. Mais dy-moy un peu, où as-tu rencontré ſi à propos des habits ſi convenables à ton deſſein ?

DORINDE.

Je vais ſatisfaire ta curioſité. J'eſtois allée ce matin vers l'Erimante, où mon Silvio faiſoit l'aſſemblée pour chaſſer ce ſanglier qui a fait tant de ravages en cette Province, & comme j'approchois du ruiſſeau qui deſcend de la montagne, j'ay rencontré Melampe, qui, comme je croy venant de boire, ſe repoſoit dans le pré qui borde le courant du ruiſſeau, moy qui aime tout ce qui eſt à Silvio, qui cheris ſon ombre, & qui porte envie à la terre où il imprime ſes pas, voyant ce chien, que je ſçay eſtre ſa plus forte paſſion, je m'en ſuis approchée, & je l'ay rendu ſenſible aux careſſes qui n'ont pû toucher l'inſenſible Silvio. Mais cependant que je deliberois de le conduire à noſtre Maiſtre commun, & que je me flattois de l'eſperance d'acquerir quelque part en ſes bonnes graces par la reſtitution d'une choſe qui luy eſt ſi chere, je l'ay aperceu dans la foreſt, qui plein d'inquietude de la perte de ſon chien, l'appelloit à haute voix. Je ne veux pas, Linco, abuſer de ta patience en te

racontant avec quelle incivilité il a répondu aux obligeantes offres que je luy ay faites de mon affection lors que je luy ay rendu ſon Melampe. Il me ſuffira de te dire, que de ces deux preſens il n'a receu que celuy dont il ſe peut le moins aſſurer, & qu'aprés un long circuit de paroles, accompagnées de quelques promeſſes qu'il ne vouloit pas effectuer, un injuſte dépit l'a ſaiſy, & s'eſt évanoüy à mes yeux, emportant avec ſon Melampe, la ſeule recompenſe qu'il s'eſtoit engagé de me donner.

LINCO.

O farouche & dénaturé garçon ! Dis la verité, Dorinde, n'es-tu pas demeurée bien ſurpriſe d'un procedé ſi peu attendu ? & un juſte reſſentiment n'a-t'il point excité en toy quelque mépris pour une brutalité ſi eſtrange ?

DORINDE.

Au contraire, Linco, comme ſi le feu de ſa colere ſe fût joint à celuy de mon amour, mon embraſement en eſt devenu plus violent, & auſſi-toſt me reſolvant à le ſuivre, j'ay continué mon voyage vers le lieu de l'aſſemblée, où j'ay trouvé Lupin, que peu auparavant j'avois envoyé m'y attendre ; & comme cette paſſion occupe continuellement mon eſprit, elle m'a fait naître ſubitement la penſée de me ſervir de ſes habits ; m'imaginant qu'à la faveur de ce déguiſement, il me ſeroit facile de paſſer pour un Berger, parmy la foule de ceux qui devoient accompagner Silvio, & contenter mes yeux par le ſeul objet qui leur eſt agreable.

LINCO.

Et quoy, Dorinde, ne voyois-tu point le danger où tu te mettois, d'aller ainſi couverte de la peau d'un loup ? Les chiens t'ont veuë & ne t'ont pas devorée ? certes tu as couru une grande fortune.

DORINDE.

Nullement, Linco. Eſtoit-il pas raiſonnable que la fureur des chiens reſpectât celle que l'Amour a deſtinée pour eſtre la proye de leur maître. Cependant je me ſuis mélée parmy la foule des Bergers, qui eſtoient accourus au bruit de cette chaſſe celebre, & me tenant à l'entrée des toilles, j'y conſiderois bien plus attentivement mon cher Silvio, que la chaſſe qui l'occupoit. A chaque élancement de cette monſtrueuſe bête, mon ſang ſe glaçoit d'horreur, à tous momens mon deſir tranſportoit mon ame à tous les ſervices que le courage, & la promptitude de mon Silvio exigeoit de ſon bras, & certes je confeſſe, que voyant tant de vertu jointe à tant de beauté, j'euſſe eſté alors comblée de plaiſir, ſi la fureur de ce Sanglier épouvantable, n'eût troublé mon eſprit de mille craintes legitimes. Comme le tourbillon d'une tempeſte ſubite arrache les arbres, renverſe les maiſons, & tout ce qui fait reſiſtance à ſon impetuoſité, de même ce furieux animal, d'un ſeul coup de ſes prodigieuſes deffenſes, couvertes d'écume & de ſang, méloit confuſément autour de luy les chiens déchirez, les épieux briſez, & les hommes bleſſez & tout couverts de ſang. Combien de fois, voyant cét animal en fureur ay-je deſiré de compoſer avec luy au prix de mon ſang pour la vie de mon Silvio ? Combien de fois mon

affection augmentant le peril, m'a-t'elle inſpiré de la hardieſſe, & ſollicité d'expoſer mon corps aux outrages dont le ſien eſtoit menacé? Et combien de fois m'a-t'elle fait dire en moy-même, avec autant de ſoûpirs que de paroles? ô fier animal, ſi ta fureur ne ſe peut appaiſer que par le ſang, je t'offre celuy de Dorinde; Et ſi tu ne peux aſſouvir ta rage qu'en détruiſant cét aimable Berger, déchire le dans mon cœur, & pardonne au veritable Silvio. Tandis que mes ſoûpirs exprimoient de ſi juſtes craintes, ce beau Chaſſeur animant ſon Melampe, qu'il avoit fait armer d'une couverture d'écailles, l'a lancé contre le Sanglier, qui de temps en temps augmentoit orgueilleuſement ſa fureur, par le maſſacre de pluſieurs chiens & le ſang de quantité de Bergers. Certes, Linco, je ne puis mieux loüer le courage de ce chien, qu'en te diſant qu'il eſt digne de l'affection que ſon maiſtre a pour luy. Tout ainſi qu'un Lion genereux, qui a ſenty dangereuſement la corne du taureau, évite avec ſoupleſſe une ſi rude atteinte, & marchande à le ſaiſir juſques à ce que luy mettant les griffes ſur le dos, il le puiſſe abatre ſous luy, & rendre vaine ſa reſiſtance. De meſme, ce hardy chien, que le carnage des autres avoit rendu plus retenu, évitant adroitement les ſaillies de cette cruelle beſte, ne ſe preſſe point de la joindre qu'elle ne luy preſente l'oreille, & auſſi-toſt voyant ſa priſe, il s'y attache courageuſement, la ſecouë quelque temps, & aprés avoir ſauté par deſſus, il la mal-meine avec tant de vigueur, qu'il la contraint de s'arreſter, & d'offrir à Silvio l'occaſion de contenter ſon deſir, & de finir mes craintes. Luy qui n'attendoit que ce mo-

ment favorable, a pris une de ſes fléches, l'a tenduë ſur ſon arc, & accompagnant l'impetuoſité dont elle eſt partie, d'un vœu qu'il a fait à Diane de la Hure de cette effroyable beſte, il l'a ſi heureuſement atteinte à l'endroit où le col ſe joint à l'épaule, qu'elle eſt tombée à terre ſans aucune apparence de vie. Cette chute, Linco, a relevé mon ame abatuë, alors commençant à reſpirer, j'ay permis aux premiers mouvemens de la joye, de diſſiper la crainte qui avoit preſque ſuſpendu en moy toutes les fonctions de mon ame, & je t'avouë que conſiderant la mort de cét animal, je n'ay pû m'empêcher d'eſtre jalouſe de la gloire de ſon deſtin, qui a voulu que la vie luy ait eſté oſtée, par des mains qui dérobent ſi agreablement tous les cœurs.

LINCO.

Et que penſe-tu qu'on faſſe de cét animal ?

DORINDE.

Je n'en ay rien appris, parce que ne voulant pas eſtre reconnuë, je m'en ſuis venuë avant qu'on ait rien reſolu. Mais je croy qu'ils en porteront la Hure au Temple, pour accomplir le vœu qu'en a fait Silvio.

LINCO.

Et toy, ne veux-tu point quitter ce ſauvage habillement ?

DORINDE.

Je l'aurois déja fait, mais je n'ay pas rencontré Lupin à la fontaine, où il avoit ordre de m'attendre avec toutes mes hardes ; c'eſt pourquoy, Linco, tu me ſoulageras de beaucoup de peines, ſi tu te veux donner celle de le chercher

dans ces taillis, dont il ne peut estre fort éloigné : cependant je m'en vais reposer dans ce buisson que tu vois icy proche, car outre que je suis abatuë de lassitude & de sommeil, je ne desire pas qu'on me voye chez moy travestie si bizarrement.

LINCO.

Je m'en vais t'obeïr, mais ne t'éloigne pas d'icy, de crainte que je ne te manque à mon retour.

SCENE TROISIE'ME.

CHOEVR DES BERGERS.

ERGASTE.

CHOEVR.

BERGERS, la nouvelle est-elle venuë jusques à vous, de la glorieuse victoire que Silvio, nostre demy-Dieu, fils du grand Montan, & digne descendant d'Alcide, a remporté sur ce furieux Sanglier qui desoloit l'Arcadie, & comme il se prepare déja pour aller au Temple, accomplir le vœu qu'il a fait à Diane en cette perilleuse occasion? Certes, comme nous luy sommes infiniment redevables, je croy que nous ne luy pouvons mieux témoigner le ressentiment que nous en avons, que d'aller au devant de luy pour l'accompagner en cette ceremonie, où celebrant ses

ſes loüanges, nous rendrons graces aux Dieux, d'avoir ſi heureuſement conſervé noſtre liberateur. Et bien que ſa vertu ſoit au deſſus de tous les honneurs que noſtre reconnoiſſance luy ſçauroit offrir, il eſt neanmoins veritable que c'eſt le prix le plus digne dont les hommes la puiſſent recompenſer.

ERGASTE.

O deſaſtre cruel ! ô pitoyable accident ! ô pauvre Province, qui reçois aujourd'huy une playe incurable ! ô jour infortuné, qui vas noyer l'Arcadie dans un deluge de larmes.

CHOEVR.

Quelle voix entens-je, qui ne parle que de pleurs & de plaintes ?

ERGASTE.

Aſtres ennemis de noſtre repos, eſt-ce ainſi que vous rendez vaine la foy que nous avons pour vos Oracles, & que vous prenez plaiſir à élever nos eſperances, pour nous en faire ſentir la chute avec plus de douleur?

CHOEVR.

Il me ſemble que c'eſt Ergaſte, certes mon jugement ne ſe trompe pas, c'eſt luy-meſme.

ERGASTE.

Mais pourquoy accuſé je le Ciel ? accuſe ta propre faute, Ergaſte, toy ſeul as cauſé ce malheur ; n'as-tu pas approché le feu trop prés de l'amorce ? & ton imprudente compaſſion n'a-t'elle pas excité l'étincelle, qui a donné la naiſſance à ce fatal embraſement ? mais le Ciel eſt témoin de mon intention, & il ſçait bien que la pitié a eſté le ſeul motif qui m'a fait offrir le ſecours qui eſtoit en ma puiſſance. O miſerables Amans ! ô infortunée Amarille, que ta ver-

tu eſt calomniée, ou que la vieilleſſe de Titire & de Montan eſt mal-heureuſe, de voir par un meſme coup de malheur, ruiner l'eſpoir de leur famille affligée. O pauvre Arcadie! avec quelle douleur te verray-je deſolée par le ſubit changement des choſes qui prometoient ta felicité.

CHOEVR.

O Dieux! quel peut eſtre l'accident qui enveloppe avec ſoy la perte de toute l'Arcadie? Approchons-nous de ce Berger, pour apprendre de luy le ſujet qui l'oblige à ſe plaindre, & qui nous menace de tant de mal-heurs. Puiſſances eternelles, l'excez de nos infortunes n'a-t'il pû encore ſatisfaire voſtre juſte indignation? Dy-nous un peu, courtois Ergaſte, quelle eſt la cauſe qui te fait répandre tant de larmes?

ERGASTE.

Je pleure voſtre mal-heur & le mien, qui ſe trouve enveloppé dans celuy de toute cette Province.

CHOEVR.

O Dieux! qu'eſt-ce que tu dis?

ERGASTE.

Qu'un mal-heur incroyable a renverſé le fondement de toutes nos eſperances.

CHOEVR.

Explique-nous plus clairement ce deſaſtre.

ERGASTE.

La fille de Titire, l'unique ſoûtien de ſa vieilleſſe, le ſeul appuy de ſa famille mourante, cét eſpoir qui conſoloit nos diſgraces par un mariage, où le deſtin & la volonté des hommes a-

voient conſpiré. Cette Nimphe, en qui la beauté n'eſt pas moins divine que la naiſſance, cette ſage Amarille, cét exemple d'honneur, ce modelle de pudeur & de chaſteté. O Dieux! me puis-je reſoudre à le dire.

CHOEVR.

Quoy! elle eſt morte?

ERGASTE.

Non, mais elle doit bien-toſt mourir.

CHOEVR.

O Dieux, quelle nouvelle!

ERGASTE.

La mort en eſt le moindre mal; car le miſerable accident qui la cauſe deshonore toute ſa vie.

CHOEVR.

Amarille a perdu l'honneur; & comment?

ERGASTE.

Elle a eſté ſurpriſe en la compagnie d'un adultere; & ſi vous demeurez encore icy quelque temps, vous la verrez emmener priſonniere au Temple.

CHOEVR.

O belle, mais trop épineuſe vertu pour un ſexe ſi foible! ô chaſteté, que tu es rare en nôſtre ſiecle! Certes cét accident fait bien voir, qu'il ne la faut plus attendre qu'en celles qui n'auront jamais eſté ſollicitées par les ſoins d'un Amant perſeverant.

ERGASTE.

Certes, on pourra deſormais ſoupçonner ju-

ſtement toutes les femmes, s'il eſt vray que l'honneſteté meſme qui ſembloit eſtre attachée à la perſonne d'Amarille, ait eſté violée.

CHOEVR.

Ergaſte, ne ſeroit-ce point abuſer de ta civilité; que de te prier de nous raconter les particularitez du malheur de cette belle Nimphe?

ERGASTE.

Je ſatisferay volontiers voſtre curioſité. Vous ſçaurez donc, que le ſouverain Sacrificateur, & le pere infortuné de cette miſerable Nimphe, ſont venus ce matin au Temple, pouſſez d'un meſme deſir, d'avancer par leurs ſacrifices, la felicité promiſe à l'Arcadie en faveur de l'alliance qui ſe devoit faire en leur famille. Leurs offrandes ayant eſté preſentées, leurs ſacrifices ſe ſont achevez avec des preſages ſi heureux, que tout le peuple a rendu graces au Ciel de ce qu'il ne s'eſtoit jamais veu des entrailles plus belles, ny l'Autel allumé d'une flâme plus pure & moins agitée. Sur quoy, noſtre Prophete aveugle, tranſporté d'une ſainte allegreſſe, s'eſtant tourné vers ces deux miſerables peres, a dit à Montan, le jour ne s'achevera point, que l'inſenſible Silvio n'ait changé la paſſion de la chaſſe, en celle de l'Amour: Et que ta fille, bon homme Titire, ne ſoit en la poſſeſſion d'un mary qui adorera ſon merite. Va t'en diligemment chez toy travailler aux preparatifs de ſes nôces. O trompeuſes & vaines imaginations des devins! Et toy, pauvre Tirenio, non moins privé des lumieres de l'eſprit, que de celles du corps. Si au lieu de donner à Titire l'eſpoir des pompes nuptiales, tu l'avois diſpoſé aux triſtes funerailles de ſa fille infortunée, tu aurois acquis à juſte

titre la reputation d'eſtre un Prophete veritable. Des promeſſes ſi avantageuſes à l'Arcadie, avoient apporté une ſatisfaction incroyable à toute l'aſſemblée, & déja Titire, s'en eſtant ſeparé avec des larmes de joye, alloit annoncer à ſa famille le bon-heur qui luy eſtoit promis, quand en un moment cette heureuſe Scene changeant de face, le peuple a eſté ſaiſi d'horreur & de crainte, par les ſignes funeſtes & de mauvais augure qui ont paru dans le Temple, annonçant les marques certaines de la colere des Dieux. Si cette eſtrange nouveauté nous a frappez d'étonnement, je vous le laiſſe à juger. Durant cette conſternation publique, les Preſtres s'eſtoient retirez dans le Sanctuaire pour redoubler leurs prieres, & convier par cét exemple toute l'aſſemblée à invoquer ardemment l'aſſiſtance des Dieux; tout le peuple les a imitez. Et durant que chacun avoit le cœur & les yeux élevez vers le Ciel, l'infame Satire eſt arrivé à la porte du Temple, demandant avec empreſſement que le Grand Sacrificateur luy donnaſt audiance. Et parce que cela eſt du devoir de ma charge, j'ay eſté obligé de l'introduire en la preſence des Miniſtres, à qui il a parlé à peu prés en ces termes. Mes Peres, ne vous eſtonnez plus ſi cette journée eſt celle des prodiges, & ſi l'impureté paroiſt en la flâme de vos ſacrifices, puis que dans le meſme temps que vous les offrez, il ſe commet un crime au mépris de la ſainteté de vos Loix, & de celle du ſerment. Une Nimphe pariure eſt entrée dans la grotte d'Ericine, où ſans aucun reſpect de ce lieu, elle proſtituë ſon honneur & ſa foy aux careſſes de ſon adultere: voila le ſujet qui m'amene. Et afin que vous ne

doutiez pas de la verité de mes paroles, ordonnez à quelques-uns de vos Miniſtres de me ſuivre, je leur faciliteray le moyen de ſurprendre ces deux coupables dans leur crime. Conſiderez, je vous prie, comme l'aveugle prudence humaine contribuë à nous faire arriver où nous conduit la neceſſité du deſtin. Au recit de cette nouvelle, ces pauvres peres affligez ont commencé à reſpirer ; s'imaginant qu'on leur avoit découvert l'infaillible cauſe des prodiges qui ſuccedoient ſi hors d'apparence à la devotion de leurs ſacrifices. Pour punir cette commune offence, le grand Preſtre a auſſi toſt ordonné à Nicandre de ſuivre le Satire, & de mener avec luy des officiers du Temple, afin d'amener avec plus de ſureté ce couple d'Amans infortunez. Nicandre a incontinent obey au commandement qu'il a receu, & ſuivy de la pluſpart des Miniſtres inferieurs, il s'eſt rendu dans l'Antre par un chemin détourné, qui luy a eſté enſeigné par ce malicieux Satire. D'abord cette miſerable Nimphe jugeant bien que la clarté de nos flambeaux devoit éclairer ſon crime, eſt ſortie du lieu le plus obſcur de la grotte, pour eſſayer, comme je croy, de ſe ſauver par l'entrée de la caverne, qui auparavant avoit eſté fermée par le Satire, & où elle a eſté arreſtée.

CHOEVR.

Et que faiſoit cependant l'infame Satire?

ERGASTE.

Il s'eſt retiré auſſi-toſt qu'il a eu enſeigné le chemin à Nicandre, qui certes n'a pas eſté moins confus que le reſte de ſa ſuite, lors qu'il a vû que celle qu'il venoit de ſurprendre, eſtoit l'in-

fortunée fille de Titire; qu'il n'a pas plûtoſt arreſtée, que le courageux Mirtil, ſortant d'un lieu obſcur, y eſt accouru le javelot à la main, pour venger l'outrage qu'il voyoit faire à ſa Nimphe, & tout tranſporté de fureur le luy a vigoureuſement lancé. Et certes, il eſt croyable, que ſi le coup eût atteint l'endroit où le cœur & la main l'avoient deſtiné, Nicandre ſeroit tombé mort aux pieds de ſa priſonniere; mais par bon-heur, dans l'inſtant que le dard luy a eſté pouſſé, Nicandre s'arreſtant, ou par hazard, ou par deſſein, en a évité le coup; qui n'ayant donné que dans ſes habillemens, le fer s'y eſt embaraſſé de telle ſorte, qu'il a eſté impoſſible à Mirtil de le retirer, ny de le quiter aſſez promptement pour ſe ſauver de la foule qui l'eſt venu accabler, où enfin il eſt demeuré priſonnier avec la miſerable Amarille.

CHOEVR.

Et de luy qu'en avez-vous fait?

ERGASTE.

On l'a conduit auſſi au Temple par un autre chemin que nous tenions.

CHOEVR.

Que penſe-tu qu'on veüille faire de ce Berger?

ERGASTE.

Je croy qu'on veut eſſayer de tirer de luy la confeſſion du crime, avec toutes les circonſtances qui l'accompagnent. Et que ſçait-on encore ſi l'audace qu'il a eu d'attenter contre la majeſté

Sacerdotale, ne merite point un châtiment exemplaire? Que je ſuis mal-heureux de n'oſer conſoler ce miſerable en ſon déplaiſir.

CHOEVR.

Et qui t'empêche de recevoir cette ſatisfaction?

ERGASTE.

La loy, qui deffend aux Miniſtres inferieurs de communiquer avec les criminels. De ſorte que ne le pouvant aborder en l'eſtat où il eſt, je me ſuis ſeparé des autres, afin de me rendre au Temple par un autre chemin, pour eſſayer par mes ardentes prieres d'obtenir de la bonté des Dieux, que cette tempête qui nous menace ſoit ſuivie de quelque calme qui adouciſſe un peu nos mal-heurs. Adieu, Bergers, ſi vous eſtes ſenſibles à la compaſſion, je croy que vous ne differerez par long-temps à venir joindre vos prieres aux noſtres.

CHOEVR.

Nous ny manquerons pas, Ergaſte, auſſitoſt que nous nous ſerons acquitez de la reconnoiſſance que nous devons à noſtre liberateur Silvio. O Dieux, dont la providence regit toutes choſes! faites ceſſer nos infortunes, & vous montrez deſormais auſſi prodigues des graces qui nous ſont neceſſaires, que vous avez eſté rigoureux en la colere qui a determiné le juſte châtiment de nos crimes.

SCENE QUATRIE'ME.

CORISQVE.

BEAux lauriers, qui avez accoûtumé de couronner les teſtes victorieuſes, environnez maintenant la mienne : J'ay aujourd'huy combattu en faveur de ma paſſion, où j'ay employé ſi heureuſement mon adreſſe, que j'ay rendu le Ciel, la terre, l'art, la nature, le deſtin, la fortune, mes amis & mes ennemis, complices de la victoire que j'ay remportée. La haine meſme que le Satire a pour moy, a contribué à ma joye, comme ſi elle eût eſté obligée d'employer ſes offices à la gloire de mon triomphe ; à dire la verité, je ſuis moins redevable à mon induſtrie qu'à la fortune, qui pour accroître le crime d'Amarille, & le rendre plus vray-ſemlable, a fait arriver Mirtil où mes artifices vouloient conduire Coridon : Et bien qu'on l'emmeine priſonnier avec elle, je n'ay rien à craindre pour luy, puis que la loy n'ayant eſtably des châtimens que pour noſtre ſexe, il ſera bien-toſt remis en liberté. O victoire digne d'une memoire eternelle ! menſonges amoureux, que mon eſprit a rendu tous puiſſans, ne meritez-vous pas que je vous éleve un trophée ? Mais, Coriſque, ne te laiſſe pas ſi fort emporter à la joye d'une ſi heureuſe intrigue,

que tu ne penſe aux moyens d'en recueillir le fruit, il n'eſt pas encore temps de te repoſer, éloigne-toy promptement de ces lieux, juſques à ce que ta rivalle ait ſouffert la punition du crime qu'elle n'a pas commis, parce qu'il eſt croyable qu'elle ſe déchargera ſur toy, d'avoir trop ingenuëment ſuivy le conſeil que tu luy as donné; de ſorte que pouvant par ce moyen découvrir quelque lumiere de l'intrigue que tu as conduite, il ſeroit à craindre que Montan ne t'obligeât de répondre aux accuſations de cette miſerable. Fuy donc, Coriſque, fuy ces lieux ſuſpects à ta conſcience, ne pouvant ignorer que la langue n'eſt pas toûjours ſi aſſurée dans le menſonge, qu'elle ne puiſſe par quelque parole indiſcrete, te faire payer l'imprudence du ſejour que tu aurois fait icy. Je me reſous de me cacher dans le fonds de cette foreſt, où j'attendray que la mort de ma rivalle me laiſſe une libre poſſeſſion des careſſes de mon aymable Mirtil. O heureuſe Coriſque! a-t'on jamais veu un plus favorable ſuccez, pour une entrepriſe accompagnée de tant de difficultez?

SCENE CINQUIE'ME.

NICANDRE. AMARILLE.

NICANDRE.

CErtes, malheureuſe Nimphe, il faudroit avoir une eſtrange dureté de cœur, ou plûtoſt n'avoir ny cœur, ny ſentiment humain, pour n'eſtre pas ſenſiblement touché de l'excez de ton infortune; qui ſurprend d'autant plus ceux qui en connoiſſent la cauſe, qu'ils ne t'auroient jamais ſoupçonnée du crime où ta mauvaiſe conduite t'a precipité, car bien qu'on ne conſiderât autre choſe que ton aymable perſonne, à qui les adorations ſeroient apparemment mieux deuës, que les liens qui la tiennent captive, & qui va eſtre conduite au Temple pour y eſtre immolée ſur les Autels de Diane; ne trouveroit-on pas en ce deſaſtre un ſujet de compaſſion aſſez grand pour verſer un ruiſſeau de larmes? mais ſi l'on ajoûte à cette qualité les avantages qui l'accompagnent, ton illuſtre naiſſance, le bon-heur où te deſtinoit le Ciel, la veneration en laquelle eſt le nom de ton pere par toute l'Arcadie, la glorieuſe alliance que tu allois prendre en la maiſon de Montan, l'éclat de ta reputation, & enfin cette belle & floriſſante jeuneſſe, qui raiſonnablement te devoit éloigner de la crainte d'une

prochaine mort, & qui toutefois te conduit aujourd'huy à une ſi honteuſe ; qui pourra, dis-je, retenir ſes ſoûpirs, & refuſer des larmes à la perte d'une ſi rare merveille, ſans faire croire qu'on porte une ame ſauvage, ſous le voile de l'humanité ?

AMARILLE.

Si quelque deſſein criminel m'avoit porté en la miſere où je me voy reduite, ou que je fuſſe auſſi coupable en effet, comme je la ſuis peut-eſtre en apparence, la mort à laquelle on me deſtine ſeroit une recompenſe bien deuë à l'enormité de mon crime. Car certes il ſeroit raiſonnable, ſi j'avois failly, que mon ſang expiaſt mon offenſe, & que la perte de ma vie appaiſant la colere du Ciel, ſatisfiſt la juſtice des hommes : de cette ſorte, je pourrois en quelque façon adoucir la douleur de mon ame affligée, & par la connoiſſance de ma faute, en concevoir aſſez d'horreur, pour me ſoûmettre ſans murmurer à ſouffrir une mort, qui ſans doute me pourroit conduire à une vie plus tranquille que celle dont je vais eſtre privée. Mais certes, Nicandre, ce n'eſt pas une legere douleur, de voir finir mes jours, avant qu'une jeuneſſe comme la mienne, accompagnée de biens illuſtres par la gloire de mes anceſtres, m'ait permis de joüir du bonheur que j'en devois apparamment eſperer. Enfin, Nicandre, de mourir, & de mourir innocente.

NICANDRE.

Plût aux Dieux, Amarille, que le zele indiſcret des hommes eût ſeulement noircy ta reputation, & que ta conſcience n'eût point de part au crime dont les apparences te convainquent, parce

parce qu'il ſeroit bien plus facile de reparer le tort qu'on auroit fait à ton honneur, que d'appaiſer la colere de la divinité que tu as offenſée. Mais de quelque ſorte que je conſidere l'accident où tu es tombée, il ne me paroiſt point d'autre complice de ta faute que ta ſeule fragilité. N'eſt-il pas vray que tu viens d'eſtre trouvée ſeule avec ton adultere, en un lieu aſſez retiré pour te convaincre d'une impudicité manifeſte, & que ta foy eſt ſolemnellement engagée avec le fils de Montan? aprés cela, juge toy-meſme ſi l'on te peut eſtimer innocente.

AMARILLE.

Quoy que l'aparence me puiſſe faire croire coupable, je n'ay pourtant point peché contre la loy, & je ſuis innocente.

NICANDRE.

Peut-eſtre n'as-tu point peché contre la loy de la nature, qui nous porte à aymer les choſes qui nous ſont agreables: mais contre celles des Dieux & des hommes, qui nous deffendent d'ouvrir noſtre cœur aux affections illicites.

AMARILLE.

En verité, Nicandre, je te puis aſſurer que les hommes ont peché contre moy, & que le Ciel meſme eſt coupable de mon malheur, s'il eſt vray que tout ce qui nous arrive icy bas ſoit un effet de ſes volontez. Car il n'y a que la malice de mon ſort qui puiſſe vouloir que je porte la peine de l'offenſe que les autres ont commiſe.

NICANDRE.

Qu'eſt-ce que tu dis, pauvre fille? retiens, retiens ta langue, qui tranſportée de l'excez de ta douleur, te fait commettre une impieté par-

lant avec irreverence de l'infinie bonté des Dieux. N'accuſe point les Aſtres de l'eſtat infortuné où tu te tencontre, & tiens pour choſe certaine, que les diſgraces qui nous arrivent, ſont des ouvrages infaillibles de nos mauvaiſes inclinations.

AMARILLE.

Je n'accuſe dans le Ciel que la rigueur de ma deſtinée, & plus qu'elle encore la perfide qui a ſi lâchement abuſé de ma credulité.

NICANDRE.

N'accuſe donc que toy meſme, qui as eſté trompée dans le ſuccez de ton deſſein.

AMARILLE.

Il eſt vray que je me ſuis trompée, mais ç'a eſté en la fidelité d'autruy.

NICANDRE.

L'on ayde ſouvent à ſe tromper aux choſes qui ſont agreables.

AMARILLE.

Ah! Nicandre? quelque action de ma vie te donne-t'elle ſujet de me ſoupçonner d'un tel crime?

NICANDRE.

Conſulte ton action, & aprés determine toy-meſme quel jugement on en peut faire.

AMARILLE.

Les actions bien ſouvent, ſont de trompeuſes apparences des ſentimens du cœur.

NICANDRE.

Le cœur ne ſe voyant point, noſtre eſprit ne peut aſſeoir de fondement que ſur les choſes apparentes.

AMARILLE.

L'eſprit penetre aiſément les plus ſecrets mouvemens de l'ame.

NICANDRE.

Il demeure ſans connoiſſance, s'il n'eſt ſecouru par celle des ſens.

AMARILLE.

Le ſens eſt luy-meſme aveuglé, ſi la raiſon ne l'éclaire.

NICANDRE.

Quelle lumiere peut-elle apporter, ou la vray-ſemblance rend les choſes douteuſes?

AMARILLE.

Tes ſubtilitez, non plus que les apparences, ne feront pas que je ſois criminelle.

NICANDRE,

Hé quelle autre choſe t'a conduite en cette caverne, que ta propre volonté?

AMARILLE.

Mon innocence, & l'excez de confiance en une perſonne qui m'a trahie.

NICANDRE.

Tu as donc bien oſé confier ton honneur à la diſcretion d'un Amant paſſionné?

AMARILLE.

Je me ſuis confiée à une infidelle amie, d'une choſe où pas un Amant n'eſtoit intereſſé.

NICANDRE.

A quelle amie, à cette paſſion qui t'a ſi doucement conduite à ta perte?

AMARILLE.

Point du tout, mais bien à Coriſque, qui m'a trahie malicieuſement.

NICANDRE.

Ah, ma fille! la trahiſon eſt bien douce, quand elle nous livre entre les mains de ce que nous aymons.

AMARILLE.

Je proteſte que Mirtil eſt entré où j'eſtois, ſans que j'en euſſe aucune connoiſſance.

NICANDRE.

Comment donc t'y es-tu rencontrée ? & quel autre deſſein t'auroit pû conduire dans l'obſcurité de cette caverne ?

AMARILLE.

Il ſuffit de t'aſſurer que Mirtil n'y a point de part.

NICANDRE.

Si tu n'allegues de meilleures deffenſes, tu ne ſçaurois éviter d'eſtre convaincuë.

AMARILLE.

Je me rapporte de mon crime, ou de mon innocence, à la ſeule dépoſition de Mirtil.

NICANDRE.

On ne le croira pas là-deſſus, puis qu'il eſt complice de ta faute.

AMARILLE.

Je ne refuſe pas meſme le témoignage de Coriſque, toute infidelle qu'elle eſt.

NICANDRE.

Quelle foy pourroit-on ajoûter à la dépoſition d'une perſonne, que tu recuſe en l'appellant infidelle ?

AMARILLE.

Je jureray ſi tu veux le ſacré nom de Diane.

NICANDRE.

Ah, pauvre fille ! ton action ne te convaine que trop de parjure. Je ne veux point te flatter, Amarille, employe de meilleures raiſons lors que la neceſſité t'obligera de répondre devant tes Juges, ou autrement tiens ta perte aſſurée, car tout ce que tu allegues ne te peut juſtifier. Ne

ſçais-tu pas qu'une eau noircie de bouë tache plus qu'elle ne nettoye, & qu'on ne doute pas que les paroles d'une perſonne coupable n'ajoûtent le menſonge à la premiere offence, auſſi ſont-elles tout à fait inutiles, lors que l'action découvre la verité du crime, & par là tu n'és que trop convaincuë, pauvre Amarille, à qui l'honneur devoit eſtre plus cher que la lumiere de tes yeux ; mais puiſque tu l'as ſi peu eſtimé, ſuporte conſtamment la punition du mépris que tu en as fait, & ceſſe de nous impoſer, & de flatter ton eſprit par des eſperances trompeuſes.

AMARILLE.

Et quoy, Nicandre, faut-il donc que je meure, & que les Juges inexorables ferment l'oreille à ma juſtification? Le déplorable eſtat où je ſuis, me doit-il rendre deſtituée de toute ſorte d'aſſiſtance, ma naiſſance, mon âge & mon innocence oprimée, ne produiront-elles autre choſe qu'une pitié ſans ſecours, & l'infamie du ſuplice que je vais injuſtement ſouffrir, n'obtiendra-t'elle de tous ceux qui me plaignent, que des larmes inutiles?

NICANDRE.

Ceſſe tes plaintes, pauvre Nimphe, & ſi la foibleſſe de ton ſexe ou de ton âge t'a fait trahir ton devoir, témoigne au moins de la force en la reſolution de ſouffrir conſtamment la peine que tu as meritée. Eleve ton cœur, & tes yeux au Ciel, & conſidere que ce lieu, duquel tu as tiré ton origine, eſt la ſource incomprehenſible d'où s'écoule tout ce qui nous arrive durant le cours de noſtre vie. Et bien que les proſperitez y ſoient rares, & les miſeres frequentes, il eſt

certain toutefois que cét ordre ſe determine par les decrets d'une bonté infinie, & que les maſques meſme les plus affreux dont ces afflictions ſe puiſſent couvrir, ne ſont que des aparences trompeuſes, ſous leſquelles ſont cachez des effets ſalutaires, que la ſeule corruption de nos mœurs convertit en mauvais uſage. Le Ciel, à qui rien n'eſt caché, & la Divinité que je ſers, voyent dedans mon cœur combien ſenſiblement je ſuis touché de ta mauvaiſe fortune. Et ſi peut-eſtre la liberté de mes paroles a bleſſé ton eſprit, excuſe-les par l'intention que j'ay euë de faire comme le bon Medecin, de qui la main ſemble cruelle, lors que la pitié & le deſir de guerir le mal, la luy fait porter hardiment au lieu le plus ſenſible, pource que c'eſt de cette ſorte qu'il peut connoiſtre la profondeur de la playe, & juger du remede qui luy eſt neceſſaire. R'aſſure donc un peu ton eſprit, & ne conteſte pas davantage contre ce que le Ciel a ordonné de tout temps de ta deſtinée.

AMARILLE.

Soit que le deſtin, ou les hommes m'ayent condamnée à la mort, cela n'empêche pas que ce ne ſoit par un arreſt injuſte & cruel; Et je ſuis tres-aſſurée, que ce n'eſt point par un decret des Dieux, à qui mon innocence eſt connuë. Mais à quoy me profite cela, puis que la malice des hommes veut que je meure? Helas! qu'il eſt difficile de ſubir ſans murmurer une ſi dure loy. Ah, Nicandre! je te conjure par la compaſſion que tu fais paroiſtre de mon infortune, de retarder un peu ma mort, differe quelque temps à me conduire au Temple.

NICANDRE.

Tu ne ſçais ce que tu deſire, pauvre affligée, car celuy qui apprehende la mort, la reſſent à tous les momens que la crainte la luy repreſente, pourquoy donc differe-tu ne la pouvant éviter? ſi c'eſt la douleur que tu crains, ceſſe d'affliger ton eſprit, puiſque l'horreur que te fait la peine du ſuplice, eſt le plus grand des maux que tu as à ſouffrir; aprends, ma fille, que le mourir n'a rien en ſoy de ſi affreux, que l'image ſous laquelle nous le fait voir noſtre imagination effrayée. Et depuis qu'on eſt condamné, ſi l'on ſe hâte de mourir, on dérobe à la rigueur de la mort, le plus dur effet de ſa tyrannie.

AMARILLE.

Tout cela eſt veritable, Nicandre; mais le temps apportera peut-eſtre quelque remede ineſperé pour me ſecourir. Ah, mon pere! abandonnerez-vous ainſi cette fille unique que vous aymez ſi tendrement? & la pourrez-vous voir mourir ſans recevoir de vous aucune conſolation? au moins ne me refuſez-pas celle de vous dire le dernier adieu, auſſi-bien ne ſuis-je pas en doute que nous ne ſoyons l'un & l'autre frapez d'un meſme coup, & que le pur ſang de vos veines ne s'écoule par la meſme playe, qui ouvrira à mon ame le chemin du Ciel. Ah, pere infortuné! de qui jamais je n'invoquay le nom vainement; eſt-ce ainſi que vous mariez voſtre fille? Et tous ces ſoins que vous donniez ce matin aux preparatifs de ſes nôces, ne ſe termineront-ils qu'à la conduire ce ſoir au tombeau?

NICANDRE.

Pauvre Nimphe, ne continuë pas davantage

le pitoyable discours de tes plaintes, qui ne sert qu'à troubler ton esprit, & celuy de ceux qui t'écoutent. Croy-moy, Amarille, appaise ta douleur, & donnant plus de tranquillité à ton ame, fais voir ta resolution à tout le peuple qui t'atend au Temple, où l'heure, & mon devoir m'obligent de te conduire sans pouvoir plus differer.

AMARILLE.

Adieu donc, belles forests, qui m'avez toûjours esté si cheres, recevez les soûpirs d'une miserable, en attendant que l'injuste coup qui luy donnera la mort, ait mis son ame en liberté de faire joindre son ombre froide, aux vostres qu'elle a toûjours si cherement aymées. Aussi-bien n'y a-t'il point d'autre lieu en tout l'Univers où elle puisse estre receuë, car l'Enfer n'est point destiné pour les ames innocentes, & celles que le malheur comble de desespoir, ne sçauroient estre receuës en la troupe des bien-heureuses. O Mirtil, Mirtil, que ce jour fut malheureux pour moy qui me donna ta connoissance, & me fit paroistre trop aymable à tes yeux, puisque ma vie, qui t'animoit peut-estre plus que la tienne propre, ne devoit estre ta vie, qu'afin qu'elle fût une plus prompte occasion de ma mort, & qui auroit jamais pû croire, qu'on eût pû condamner pour l'amour de toy, celle qui ne t'a esté cruelle que pour conserver sa pureté & son innocence? O Amant trop passionné pour mon repos, ou trop respectueux pour ton contentement. Le malheur où je suis reduite ne laisse-t'il pas en doute quel eût esté le plus expedient pour ma seureté, ou de recompenser ton amour, ou d'éviter en te fuyant d'avoir une pe-

rilleuſe compaſſion de tes peines? Enfin la mort eſtoit une neceſſité que mon deſtin rendoit infaillible, & qu'il me permettoit auſſi peu d'éviter innocente que criminelle. Mirtil, mon cœur, je vais mourir, avec ce déplaiſir d'eſtre privée de te voir, comme tu l'as eſté de la juſte ſatisfaction que je devois à ta perſeverance. Ah, Mirtil!

NICANDRE.

O Dieux elle ſe meurt, venez à mon ſecours, & m'aydez à la ſoûtenir. La pauvre mal-heureuſe expire ayant le nom de Mirtil en la bouche, & je crains bien que l'amour & la douleur n'avent prevenu par ſa mort, le châtiment que la Juſtice reſervoit à ſon crime, elle n'eſt toutefois pas morte, & je ſens à la palpitation de ſon cœur encore quelque reſte de vie. Portons-là ſur le bord de cette fontaine qui eſt icy proche, peut-eſtre pourra-t'on en luy jettant de l'eau au viſage, rapeler les eſprits que la crainte de la mort a trop ſubitement fait retirer au cœur. Mais que ſçait-on, ſi la pitié n'eſt point une eſpece de cruauté, lors qu'elle s'efforce de conſervet la vie à une pauvre infortunée, à qui l'exceſſive douleur alloit épargner l'ignominie d'un ſuplice? En tout cas, il vaut toûjours mieux la ſecourir, & faire ce que la charité preſente deſire de nous, car ce quien doit arriver, n'eſt connu que des Dieux ſeulement.

SCENE SIXIE'ME.

CORIDON.

IE ſuis encore en doute ſi j'ajoûteray quelque creance à ce que le Satire me vient de dire de Coriſque, ou ſi me défiant de ſa malice, je le dois conſiderer comme un piege qu'il peut tendre pour me ſurprendre plus facilement. Car quelle apparence y a-t'il qu'elle ait eſté trouvée avec ſon Amant, au meſme lieu & à la meſme heure, où je me devois rencontrer avec elle, ſelon l'aſſignation que Lizette m'avoit donnée de ſa part? D'un autre coſté auſſi, je voy des apparences qui rendent ſes paroles ſi vray-ſemblables, que je n'en puis preſque douter; & ce qui me perſuade le plus, eſt de voir l'entrée de cette caverne bouchée de la meſme ſorte qu'il m'en a fait le rapport. O Coriſque, Coriſque, il y a long-remps que je t'ay predit, que les mal-heurs qui ont ſi ſouvent menacé tes fourberies, t'accableroient enfin ſous des ruines, dont tu ne te pourrois jamais relever. Les tromperies, les perfidies, & les menſonges, dont tu as payé la fidelité de ceux qui t'ont adorée, te devoient eſtre des preſages certains de tes diſgraces, ou plûtoſt des remedes infaillibles à un eſprit moins prevenu d'amour que le mien. Dieux, que la ſeverité de mon pere a contraint utilement mon humeur, me retenant auprés de

luy à l'heure que Lizette m'avoit donnée. Car ce petit eſpace de temps, a fait heureuſement écouler pour moy l'orage qui m'eſtoit preparé. Mais quels ſentimens dois-je avoir pour cette nouvelle infidelité, ſuivray-je celuy de la vengeance, combleray-je de honte une miſerable qui a ſi ſolemnellement renoncé à la pudeur? non. Et quand meſme l'affection qui me reſte ne me le deffendroit pas, le reſpect que je dois à ſon ſexe ne me le pourroit pas permettre: ſa faute eſt un effet de ſa foibleſſe, & qui me donne plus de compaſſion que de volonté de me venger. Mais quoy, auray-je plus de conſideration pour une infidelle que pour ma propre ſatisfaction? Oüy, je le dois à la generoſité, car auſſi-bien ay-je moins de ſujet de me plaindre du deffaut de ſa foy qu'elle meſme, puis que mépriſant cette fidelité qui luy a conſervé ſi reſpectueuſement mes ſervices toute ma vie, elle s'abandonne à l'affection d'un Berger vagabond, qui ne luy gardera peut-eſtre le ſecret des careſſes dont elle l'aura comblé, qu'autant de temps qu'il luy en faudra pour en trouver une autre qui la luy faſſe mépriſer. Ce déplaiſir (qu'elle ne peut non plus éviter que la perte de ſa reputation) me vengera malgré ma diſcretion de l'outrage qu'elle me fait ſouffrir. Pourquoy donc m'inquieter pour venger une offenſe, qui par une juſte neceſſité porte avec elle un châtiment aſſez rigoureux, pour éteindre les reſſentimens les plus vifs que l'indignation puiſſe jamais produire? Cependant cette punition eſt éloignée, & la honte d'avoir eſté indignement traité eſt preſente. Coridon, tu te trompe, conſulte la raiſon, & tu avoüeras que tu as plus de ſujet de

te loüer, que de te plaindre de ſon changement. N'y a-t'il pas quelque gloire, de ceſſer d'eſtre aymé d'une femme incapable de faire un choix raiſonnable, qui laiſſant au mouvement de ſa paſſion la conduite de ſon honneur, auſſi-bien que celle de ſes plaiſirs, ne connoiſt point d'autres loix de l'Amour, que celles qui peuvent plaire à la legereté de ſon inclination? Mais ſi tu n'as point de reſſentiment pour ſon mépris, au moins n'en devrois-tu pas manquer pour l'outrage qu'on te fait, en te raviſſant un bien que tu avois acquis. Tu t'abuſe, pauvre incenſé. Pourquoy t'imagine-tu que tu as perdu une choſe qui n'eſtoit point à toy? & que ne te réjouys-tu plûtoſt de ce que ſon infidelité t'a ſi heureuſement rendu à toy-meſme. Ce ſeroit manquer de jugement, de mettre au nombre des pertes, celle que l'on fait d'une femme inconſtante. Enfin, qu'ay-je perdu? une beauté ſans pudeur, un viſage couvert de fard, une tête éventée, une ame ſans foy, une ombre, une chimere, un fantôme, ou plûtoſt un corps, qui privé de la vie que luy donnoit l'Amour, ne ſera demain qu'un ſujet de corruption & d'horreur. Eſt-ce donc là une perte qui merite mes larmes? au contraire, le retour de ma liberté eſt le plus riche preſent que je pouvois recevoir des mains de la fortune. Coriſque n'emportera point avec elle tous les bons ſentimens de ſon ſexe, & Coridon n'eſt point ſi dépourveu de merite, qu'il ne puiſſe raiſonnablement eſperer la poſſeſſion de quelqu'autre beaucoup plus aymable que celle qui luy eſt ravie. Et pour Coriſque, quand ſes charmes pourroient égaler ſa legereté, elle ne pourra jamais gagner un cœur auſſi fidelle

que

que celuy dont elle ſe rend indigne aujourd'huy. Cependant, ſi je voulois ſuivre le conſeil du Satyre, ou celuy de ma paſſion outragée, je pourrois venger par ſa mort la foy qu'elle a ſi injuſtement trahie. Mais je n'ay pas le cœur aſſez lâche pour imiter le dereglement de l'eſprit d'une femme infidelle, & il n'eſt pas juſte de donner l'avantage à la perfidie de ſon ſexe, d'avoir fait oublier à un homme d'honneur les ſentimens de la vertu, pour ſe laiſſer conduire à un boüillant deſir de venger une offence, qui eſtant bien conſiderée, ne merite pour toute punition que le mépris qu'elle doit faire naître. Faiſons donc connoiſtre aux yeux de tout le monde, que ſi elle a eu aſſez d'ingratitude pour ruïner mes plaiſirs, j'ay eu aſſez de reconnoiſſance des faveurs qu'elle m'a faites, pour luy laiſſer toute ſa vie la jouyſſance des fruits infames de ſon changement. Mais j'avouë que j'ay l'ame aſſez tendre, pour ne pas voir ſans douleur, que le honteux abandonnement de ſa perſonne, & l'enormité de ſon crime, ne me vangeront que trop cruellement de ſon inconſtance. Qu'elle vive donc pour la confuſion de ſon ſexe, auſſi-bien que pour le malheur de celuy à qui elle ſe proſtituë, & qu'elle ne craigne point que les mouvemens de mon amour ou de ma haine, troublent jamais le cours de ſes plaiſirs. Car je proteſte avec verité, que l'heureuſe indifference que m'a donné pour elle l'infidelité dont elle a payé mon affection, me fait avoir beaucoup de compaſſion de ſa miſere, & ne me laiſſe aucun ſentiment de jalouſie pour ſon changement.

SCENE SEPTIE'ME.

SILVIO.

DEESSE, de qui la puiſſance n'eſt reverée que par les ames molles & effeminées, dont la folle & profane ſuperſtition te conſacre des Autels & des Temples, ou plûtoſt ſe bâtit des aziles pour oſter à la connoiſſance des autres l'infamie de leurs actions, & pour autoriſer leurs crimes du nom fameux de ta Divinité. Laſcive Deeſſe, qui pour cacher ta honte, tâche de la couvrir par le grand nombre des perſonnes à qui tu la fais perdre. Fauſſe Divinité, qui forme ta gloire du déreglement de l'eſprit & du trouble du jugement, & dont l'Empire ne s'exerce & ne s'autoriſe que par l'entiere revolte des ſens contre la raiſon. Qui pour comble de toute infamie, permets à tes lâches adorateurs d'abuſer les ames credules, de violer la pudeur, de ſurmonter la reſiſtance du ſexe le plus fragile, & enfin de convertir en un droit legitime, ce que la foibleſſe & l'occaſion donnent lieu de luy dérober. O digne fille de la mer, monſtre perfide, ennemie de la tranquillité, qui porte en l'ame des hommes des paſſions violentes, que tu nourris de deſirs indiſcrets & d'eſperances mal fondées, pour precipiter puis aprés ces pauvres mal-heureux en des abyſmes de jalouſies, de plaintes & de deſeſpoir.

Seroit-il pas plus juſte de te donner le nom de mere de trouble & de douleur, que celuy de mere d'Amour, que tu as ſi injuſtement uſurpé ? Si tu as cette puiſſance que ces miſerables reclament pendant leurs diſgraces, fais-en voir aujourd'huy des effets, par un ſecours auſſi utile que prompt, à cette Nimphe infortunée, dont le mal-heur ſervira bien-toſt d'un miſerable exemple à la poſterité, pour faire voir le precipice où nous conduit le vain eſpoir de tes felicitez. O qu'heureux fut pour moy le jour auquel je te conſacray la pureté de mon cœur, adorable Divinité, belle & chaſte Diane, qui échauffe les ames genereuſes d'une flâme auſſi vive & auſſi pure, que celle qui te faiſant ſurmonter l'obſcurité de la nuit, te fait ſi avantageuſement remarquer parmy les eſtoiles. Combien les occupations de ceux qui ſe ſont attachez à ton ſervice, ſont-elles plus ſeures & plus glorieuſes, que ne ſont celles de ces miſerables, qui ſe ſoûmettent lâchement au joug impudique de Venus ? Ils triomphent de la fierté des plus horribles ſangliers, au lieu que l'exemple d'Adonis nous aprend, que ceux qui ont eſté les plus beaux objets de ſa paſſion, l'ont auſſi eſté de la fureur, & de la cruauté de ces feroces animaux. O bel Arc, & vous puiſſantes flêches, qui avez le pouvoir de joindre enſemble la gloire & mes plaiſirs ; que je vous éprouverois de bon cœur contre les armes effeminées de ce vain fantôme d'Amour, pour faire connoiſtre à l'Univers, que la victoire eſt à la ſuite de vos coups invincibles. Mais que dis-je, je te fais trop d'honneur, enfant ſans force & ſans courage, je n'ay que faire de mes armes ; contre un ſi foible ennemy, il ne me faut que des verges, & ce ſera aſſez. *aſſez.*

Qui eſt-ce qui me répond ? eſt-ce Echo, ou

l'Amour, qui peut-eſtre la voulant imiter, a emprunté la voix que j'ay oüy ? *oüy.*

Voila ce que je ſouhaite, mais je crains bien, petit enfant, que tu ne t'oze montrer, ou que l'extréme envie que j'ay de m'éprouver avec toy, ne me déçoive moy-meſme. *moy-meſme.*

Quoy ſerois-tu bien le fils de cette belle, qui a eu pour Adonis une paſſion indecente à une Deeſſe, & qui luy a eſté ſi peu fidelle ? *d'elle.*

De cette Deeſſe qui s'eſt abandonnée à Mars, qui a infecté le Ciel & la terre de ſes paſſions déreglées, & que tout cœur genereux mépriſe infiniment. *ment.*

Parce que tu es caché, tu m'offenſe avec hardieſſe, montre-toy, ſi tu as du cœur. *du cœur.*

Sans doute tu en devrois avoir, ſi tu eſtois fils d'une Deeſſe immortelle. *telle.*

Deeſſe tant qu'il te plaira, ſi tu as du cœur comme tu te vante, viens éprouver quels coups ſont les plus dangereux, ou les tiens, ou les miens. *les miens.*

Ils ne le ſont pourtant pas pour moy, puiſque ton arc eſt trop foible pour me bleſſer, & ton flambeau trop peu ardent pour me pouvoir enflâmer. *enflâmer.*

Je ſuis aſſuré qu'il ne le ſçauroit faire, fût-il même allumé de la main propre d'ũ Dieu. *d'un Dieu.*

Et qui eſt ce Dieu dont tu parle, eſt-il connu du monde ? *du monde.*

Je ne ſuis donc pas de ce monde-là, où tu ne dis pas la verité. *verité.*

Mais ſi tu es un Dieu, de quels moyens te ſers-tu pour te faire craindre, ou pour te faire aymer. *aymer.*

J'ay donc raiſon de ne te pas aprehender; car quel mal me pourras-tu faire, puiſque je t'oposeray toute ma vie un cœur plus dur qu'un diamant? *Amant.*

Moy, Amant, tu ne ſonge pas à ce que tu dis; car évitant comme je fais la rencontre de toutes les femmes, quand cette paſſion pourroit-elle entrer en mon ame, & y faire quelque ſejour? *ce jour.*

Il faudroit donc que je devinſſe amoureux tout-à-l'heure. *à l'heure.*

Et qui eſt celle que tu pretends que j'adore. *dore.*

Pauvre enfant, tu ne fais encore que begayer, ne veux-tu point dire Dorinde; mais ſi tu eſtois un Dieu, pourrois-tu ignorer combien je ſuis inſenſible à cette importune affection, dont elle me parle tous les jours, & qu'elle proteſte me conſerver, & conſtante & fidelle. *d'elle.*

Quoy cette Dorinde pour qui j'ay une ſi forte averſion; hé, qui pourroit produire un ſi grand changement en moy? *moy.*

Comment le pourrois-tu faire? & de quelles armes te pourrois-tu ſervir pour me vaincre, puis que mon arc ſera toûjours victorieux du tien? *du tien.*

Du mien, il faudroit auparavant qu'il ne fût plus en eſtat de me ſervir, & que quelque ennemy me l'euſt rompu. *rompu.*

Et ſi mes armes eſtoient rompuës, ſerois-tu aſſez lâche pour me combatre avec tant d'avantage? Mais dy-moy, qui eſt-ce qui pourroit rompre mon arc? ſeroit-ce moy, ou toy? *toy.*

Vrayment tu n'es pas en ton bon ſens, va, retire-toy: Mais dy-moy auparavant, en quel lieu eſpere-tu de me faire voir les merveilles dont tu te vante icy? *icy.*

O pauvre enfant! tu n'en a pas le pouvoir, & tout-à-l'heure je m'en vais publier par tout que tu n'es qu'un fantôme, ou un faux prophete, qui en quelque débauche s'eſt remply de vin. *devin.*

que tu me tiens veritablement lieu d'un second pere.

SILVIO.

Il n'y a plus à douter, c'eſt Dorinde, ah miſerable autheur d'un ſi horrible ſpectacle !

DORINDE.

Je voy bien, Linco, que par une heureuſe fatalité pour moy, tu me dois tes ſoins charitables dans les plus importantes occaſions de ma vie. Ce fut toy, qui lors que je vins au monde, me receus entre tes bras, & ce fut en ton ſein que je verſay mes premieres larmes ; ce ſera toy auſſi qui recevras les derniers ſoûpirs, qui feront bien toſt finir ma douleur & ma vie. Et je vois bien que ces meſmes mains, qui me mirent au berceau, s'occuperont aujourd'huy à un plus charitable office, en me mettant au cercueil.

LINCO.

Ah, ma fille, qui m'eſt plus chere mille fois que ſi tu eſtois ma fille ! il m'eſt impoſſible de te répondre, car l'excez de la douleur qui me tranſporte, ſuffoque mes penſées & mes paroles dans l'abondance de mes larmes.

SILVIO.

Que la terre ne s'ouvre-t'elle pour m'engloutir, comme le plus coupable de tous les hommes.

DORINDE.

Hé de grace, Linco, modere tes pas & tes plaintes, car l'un augmente ma douleur, & l'autre accroiſt mon ennuy.

SILVIO.

O pauvre Nimphe ! quelle dure recompenſe reçois-tu de cette paſſion exceſſive, que tu m'as ſi obligeamment conſervée?

LINCO.

Prends courage, ma chere fille, j'eſpere que ta bleſſure ne ſera pas mortelle.

DORINDE.

Jē n'ignore pas à quelle condition la vie nous eſt donnée, & que le pemier pas qui nous y fait entrer nous conduit à la mort. Auſſi la recevrois je ſans regret, ſi je connoiſſois la main charitable qui me délivre ainſi du mal-heur de ma deſtinée.

LINCO.

Penſons à te guerir, & laiſſons aux Dieux la punition du coupable: car il eſt certain, que le deſir de ſe venger n'adoucit ny n'avance la gueriſon des bleſſures.

SILVIO.

Mais que fais-tu ſi long-temps en ce lieu? la dureté de ton cœur, & l'excés de ta cruauté te rendront-elles aſſez inhumain, pour ſuporter ſans mourir, les juſtes reproches que tu dois attendre de cette bouche adorable? Fuy, fuy plûtoſt encore la veuë de ſes beaux yeux, dont les flâmes mourantes te doivent conſumer par un repentir eternel. Mais helas! je m'aperçois bien que je ne ſçaurois éviter le châtiment de mon crime, & qu'une fatale deſtinée ne m'oſtant pas ſeulement la volonté & le pouvoir de m'éloigner d'icy, me pouſſe encore violemment vers le lieu, d'où mille juſtes raiſons me devroient éloigner.

DORINDE.

Quoy, Linco, mourray-je donc ſans cette conſolation de ſçavoir qui m'a donné la mort?

LINCO.

Quelle ſatisfaction recevras-tu de cette curio-

sité ? Hé bien, c'eſt un ouvrage de l'inhumanité de Silvio.

DORINDE.

Que dis-tu, Linco, ſeroit-il bien vray que ce fût Silvio ?

LINCO.

C'eſt luy, ſans doute, la flêche que je connois, rend contre luy un témoignage irreprochable de la cruauté de ſon cœur.

DORINDE.

O Linco, que l'iſſuë de la vie m'eſt agreable, m'eſtant offerte de la main de mon Silvio.

LINCO.

Le voila qui s'approche, avec un viſage & une contenance qui ne l'accuſent que trop du crime qu'il vient de commettre. Je louë les Dieux, Silvio, de ce que tu as ſi long-temps couru les foreſts avec ton Arc & tes flêches, à qui rien n'eſtoit impoſſible, & qu'enfin tu ayes fait un coup ſi digne d'un bon maiſtre. Dy moy un peu, mal-heureux Chaſſeur, toy qui as toûjours condamné les conſeils de Linco, pour ſuivre les inclinations de Silvio ; de qui eſt le beau coup que tu viens de faire ? eſt ce un ouvrage de Linco ou de Silvio ? Pauvre garçon, qui faiſois vanité d'une ſageſſe ridicule, n'eût-il pas mieux valu que tu euſſe ſuivi les ſentimens de ce vieillard, que tu croyois inſenſé, que ceux de ta preſomption ? Parle un peu, mal-heureux, penſe-tu pouvoir conſerver ta vie, ſi ta brutalité la fait perdre à cette jeune fille ? Je ſçay bien que ne pouvant deſavoüer d'en eſtre l'homicide, tu croiras t'en pouvoir excuſer, en diſant, que c'eſt plûtoſt un coup du deſtin, que de ta volonté, & que tu l'avois pris pour un loup. Deſabuſe-

toy, Silvio, cela ne te pourra pas absoudre de ton crime; Et quand mesme ces mauvaises raisons te pourroient garentir de la rigueur de la Justice, il y en a beaucoup à ne te point pardonner d'aller ainsi qu'un vagabond, abandonné à ta brutale passion, passer toute ta vie dans les bois, tirant indiscretement sur tout ce que tu rencontre, sans considerer si c'est un homme, ou si c'est une beste. Es tu le seul qui ignore l'usage du pays? Quel Berger, & quel Laboureur as-tu veu en Arcadie, qui n'ait point esté couvert de la peau de quelque animal? Ah, Silvio! celuy qui presume trop de la jeunesse de son esprit, en recueille bien souvent des fruits, dont l'amertume ne s'adoucit que bien tard. Pense tu, garçon inconsideré, que ce mal-heur te soit arrivé par hazard. Les accidens dont la grandeur nous donne de l'étonnement, n'arrivent aux hommes que par une deliberation du Ciel, que tu as enfin irrité, par l'insolent mépris que tu as fait de l'Amour, de la Nature, & des plus tendres sentimens humains. Apprens, orgueilleux, que les Dieux ne souffrent point sans châtiment, cette folle presomption des hommes, qui se veulent égaler à eux, & que la sageſſe mesme condamne comme un vice, les vertus qui sont fastueuses. Tu as maintenant perdu la parole, qui te faisoit tantost paroistre si brave & si fier.

DORINDE.

Silvio, laisse dire ce qu'il plaira à Linco, car il ne sçait pas qu'il y a long-temps que l'Amour t'a donné sur moy un pouvoir absolu, & de vie & de mort. Si tu m'as frapée dans le cœur, te peut-on blâmer d'avoir usé de ce que le Ciel &

ma volonté t'avoient deſtiné? Auſſi-bien ces belles mains qui ont lancé le trait qui me tuë, n'ont fait en cela, que ſuivre celuy de tes beaux yeux. Me voila, Silvio, en l'eſtat où ton averſion m'a tant de fois deſirée. Tu voulois qu'une playe, plus apparente que celle dont je me plaignois, contentaſt ton indignation. Hé bien, ta ſatisfaction eſt entiere, lors que tu conſidere le ſang que verſe mon ſein avec tant d'abondance. Et parce que tu ne trouve pas moins de plaiſir en la mort de tes proyes, qu'en la pourſuite que tu en fais, reçois agreablement celle-cy, qui pour avoir toûjours eſté le miſerable objet de ta fuite, ne laiſſe pas enfin d'expirer heureuſement à tes pieds. Que veux-tu davantage de ſon affection? & que te peut-elle deſormais offrir qui puiſſe plus pleinement contenter ton inſatiable rigueur? Ah cœur inſenſible! je ne te pouvois perſuader la grandeur de la playe que l'Amour m'avoit faite par l'effort de tes charmes; pourras-tu auſſi revoquer en doute celle que je viens de recevoir de ta belle main? Tu ne t'és point laiſſé toucher par le ſang que l'excez de mes peines me faiſoit inceſſamment verſer par les yeux; le ſeras-tu maintenant par celuy que tu vois ruiſſeler de mes veines? Mais ſi avec la pitié, la generoſité n'eſt pas entierement éteinte, ne refuſe pas au déplorable eſtat où tu m'as reduite, un ſentiment d'humanité; rappelle-la maintenant dans ton cœur, aymable inſenſible: & accompagne ſeulement d'un de tes ſoûpirs, les derniers que l'Amour & la mort, feront bientoſt pouſſer ſans regret à l'infortunée Dorinde. Et enfin ſi ta rigueur la fait mourir, tu peux adoucir l'amertume de ce paſſage, permettant

que ta belle bouche luy rende par une parole obligeante, le repos que tes mépris luy ont injuſtement oſté toute ſa vie.

SILVIO.

Ma Dorinde, ah mal-heureux que je ſuis! puis-je te dire mienne, ſi tu ne l'es qu'alors que je te perds en te donnant la mort, & que je n'ay point eu aſſez de bon-heur pour te poſſeder quand mes careſſes te pouvoient conſerver la vie? Oüy, ma chere Dorinde, je te diray mienne malgré la rigueur de ma deſtinée; Et ſi je n'ay point eu aſſez d'amour pour eſtre uni avec toy durant la vie, je ne manqueray pas de reſolution pour l'eſtre au moins dans le tombeau. Ma chere Dorinde, tout ce que tu vois, auſſi bien que mes ſentimens, qui te ſont encore inconnus, conſpirent à te venger de moy. Ces armes, avec leſquelles je te fais perir, ſont celles meſmes que ta juſtice & ma douleur doivent employer pour arracher de ce corps, mon ame ingrate & coupable. Je t'ay traitée inhumainement, auſſi je ne deſire de toy aucun ſentiment d'humanité. Egale-donc, s'il t'eſt poſſible, la grandeur de la punition à celle de mon offence: Et ſi par une brutalité ſans exemple j'ay rebuté les offres que tu me faiſois de ton cœur, reçois encore avec plus de mépris ces larmes que je verſe à tes pieds, auſſi bien que cette proteſtation que mon ame fait par ma bouche, de t'adorer uniquement. Ne croy pas que mon repentir, non plus que la ſoûmiſſion où tu me vois, ayent pour but la conſervation de ma vie. Je ſuis trop indigne d'en jouyr; je ſouhaite ſeulement le pardon de mon offence, pour ne pas mourir dans l'indignation de Dorinde. Voila mon arc & mes flê-

ches, qui ont ſi mal-heurement trahy ma volonté; convertis-les à un uſage plus juſte, mais n'exerce pas ſeulement leur puiſſance contre mes mains ou mes yeux (coupables miniſtres d'une intention innocente) employe-la contre mon cœur; frape ce monſtre d'ingratitude & d'impieté, frape, Dorinde, frape cét eſtomac, que je preſente nud à ta vengeance. Et fais que le fer de ta juſtice, ouvre, & montre le chemin que l'Amour avoit dû tenir.

DORINDE.

Fraper ce beau ſein. Ah, Silvio! ſi tu voulois que je le puniſſe de ſa dureté, il n'en falloit pas découvrir la beauté à mes yeux. O bel écueil! où les flots de mes larmes, & la violence de mes ſoûpirs ont ſi ſouvent fait échoüer mon repos. Dois-je croire, en l'eſtat où je te voy, que ta rigueur s'eſt enfin laſſée de me faire ſouffrir; ou plûtoſt, qu'une illuſion favorable à mes deſirs te fait paroiſtre ſenſible à mes plaintes. Mais ce que tu offre ainſi à mon reſſentiment, ſeroit-ce point un marbre blanc & poly, ou eſt-ce en effet le corps de mon Silvio? Que ce ſoit l'un ou l'autre, je ne veux pas que ce rapport de blancheur & de dureté, que tu as avec le marbre, me deçoive, comme l'apparence d'une beſte ſauvage vient de te decevoir. Moy, te bleſſer; ah, Silvio! c'eſt moins l'office de mes mains que de mes yeux. Et puis qu'ils n'ont point eſté aſſez puiſſans pour te faire ſentir leurs coups, que l'Amour prenne luy-meſme le ſoin de te faire ſentir les ſiens, ne pouvant ſouhaiter une vengeance qui ſatisfaſſe mon reſſentiment avec plus de juſtice, que de te voir aymer Dorinde. Si ce bon-heur me peut arriver; je beniray le

jour

jour qui alluma dans mon ame les bien-heureuſes flâmes qui la conſument. Et au lieu de me vanger de cette rigueur, qui a preſque épuiſé mes larmes, je me loüeray de ſon excez, puiſqu'enfin il ſera changé en celuy de ton amour. Or, Silvio, il n'eſt pas raiſonnable qu'une humilité ſi grande, te faſſe demeurer plus longtemps dans une action qui marque une ſervitude que tu ne me dois pas. Tu ſçais que tu as toûjours eu un empire abſolu ſur moy. Mais ſi peut-eſtre dans le changement de tes ſentimens, tu veux auſſi faire échange de ton autorité avec la ſoûmiſſion que je t'ay voüée, donnes-en les preuves que j'en deſire, & obeïs au commandement que je te fais de te lever promptement. Que ton obeïſſance ſoit comme le premier gage de ton affection. Et afin que tu connoiſſe la ſeverité des Loix, contre leſquelles tu as fait ſi long-temps une opiniâtre reſiſtance, je veux que pour la ſeconde marque de la déference que tu as pour mes volontez, tu me promette de conſerver ta vie. Lors que tu m'auras donné cette aſſurance, j'obeiray conſtamment à tout ce que le Ciel a reſolu de ma deſtinée. Mon cœur vivra en toy, Silvio, & la mort employera inutilement ſes efforts contre moy: Car bien qu'elle ſoit victorieuſe, elle n'emportera que la moindre partie de ma vie, ſi tu prens ſoin de conſerver la tienne. Que ſi peut-eſtre il te ſemble injuſte que ma bleſſure demeure impunie, qu'on puniſſe ce qui l'a faite, qu'on ne châtie que cét Arc & ces fléches, qui ſont les ſeuls coupables du déplorable eſtat où je ſuis: Et enfin, que ce ne ſoit que ſur ces homicides armes que tombe ta vengeance.

LINCO.

Cette ſentence eſt juſte, Dorinde, mais bien douce pour Silvio.

SILVIO.

J'obeïs de bon cœur à un Arreſt ſi favorable. Toy donc, ô bois funeſte & mal-heureux! tu porteras le châtiment de ton offence; Et afin que tu ne ſerve jamais de fatal inſtrument à la mort de perſonne, je te briſe & te romps avec joye, pour te rendre deſormais à la meſme foreſt où tu as eſté cueilly, un tronc auſſi inutile, que tu luy eſtois avant que d'eſtre employé à un ſi mal-heureux uſage. Et vous, fléches cruelles, qui fumez encore du beau ſang de Dorinde, à qui le ſort a peut-eſtre rendu commune la naiſſance auſſi-bien que le crime, ſœurs mal-heureuſes d'un Arc infortuné, complices de ce barbare homicide, vous ne demeurerez pas impunies, & vos fers & vos plumes arrachées, vous ne ſerez plus que les marques infames de ma haine, comme vous avez eſté la cauſe funeſte de ma douleur. O Amour, dompteur des hommes & des Dieux, qu'il eſt inutile de reſiſter à ta puiſſance! il n'y a qu'un moment, que comme ennemy que j'eſtois de ta gloire, j'allois mépriſant ta Divinité; Et voicy que par un coup fatal de ma brutalité, le meſme trait qui a ouvert le ſein de Dorinde, a auſſi ouvert mon cœur aux ſentimens de tes Loix. Si les effets de ton ſouverain pouvoir conſiſtent à fléchir les cœurs les plus inſenſibles, ou ſi les victoires que tu remportes ſur les ames les plus orgueilleuſes, ſont les plus éclatantes marques de ta puiſſance, conſerve celle que tu fais aujourd'huy en moy, & ne permets pas que le trait rigoureux de la

mort, détruiſe cruellement un vivant monument de ta gloire. Car ſi cette inexorable me ravit ma chere Dorinde, le meſme coup, & le meſme moment qui la privera de vie, precipitera Silvio dans le tombeau : Et de cette ſorte, le trait de la mort, plus puiſſant que celuy de l'Amour, triompheroit de luy au milieu meſme de ſon triomphe.

LINCO.

Si quelque choſe me peut conſoler en ce funeſte accident, c'eſt de voir qu'un meſme trait vous a également bleſſez. O playes qu'on peut nommer bien-heureuſes, puiſqu'elles rendent vos plaintes ſemblables, mais qui ſe convertiroient en douleurs tres-ameres, ſi l'on ne gueriſſoit bien toſt celle de la pauvre Dorinde. Allons-donc chercher les remedes, afin que cette gueriſon vous comble l'un & l'autre des delices, que vous devez eſperer de cette prompte & forte union de vos cœurs.

DORINDE.

Hé je te prie, Linco, ne me donne pas le déplaiſir d'arriver en la maiſon de mon pere avec ſes habillemens ſauvages.

SILVIO.

Comment, Dorinde, mes ſentimens ne te ſont-ils pas encore aſſez connus, pour te perſuader que je ne ſouffriray pas que tu te retire en une autre maiſon que la mienne. Certes tu en ſeras aujourd'huy la maiſtreſſe; & vive ou morte, je te verray comme ma femme : Et quoy que le Ciel ait reſolu de ta deſtinée, la mienne la ſuivra inſeparablement.

LINCO.

Certes la providence du Ciel n'eſt pas moins

admirable par ſa conduite, que merveilleuſe par ſa puiſſance, puiſque par un effet imprevû, elle a permis que ce faux éclat de vertu (dont Amarille ébloüiſſoit tout le monde) ſe ſoit obſcurcy aujourd'huy par une action, qui luy faiſant perdre avec la vie & l'honneur, l'eſpoir d'épouſer Silvio, le rend en meſme temps la recompence de l'affection de Dorinde. O Dieux, ne laiſſez pas cét ouvrage imparfait, & par la gueriſon de cette belle Nimphe, conſervez la vie à ces deux Amans, que l'Amour a deſormais rendus inſeparables.

DORINDE.

Ah, Silvio, je ſuis bien foible, & avec cela ma douleur eſt ſi violente, qu'elle ne me permet pas de m'apuyer ſur le coſté de ma bleſſure.

SILVIO.

Prends courage, ma chere ame, ton mal n'eſt pas ſans remede, & de crainte que les forces ne te manquent, Linco, mettons-là ſur nos bras, & ſois aſſurée, ma vie, que ſi ta playe ne rendoit pas l'aurheur indigne des aſſiſtances que tu luy permets de contribuer à ton ſoulagement, il n'y a point de couronne dont le poids luy fût plus doux, ny plus precieux, que celuy de ton aymable perſonne.

LINCO.

Je donne de bon cœur ma main à cét office.

SILVIO.

Serre donc la mienne bien ferme, afin que de ton bras & du mien, nous luy faſſions un ſiege où elle puiſſe demeurer à ſon aiſe. Aſſis-toy là-deſſus, ma chere Dorinde, & lors que tu y ſeras affermie, embraſſe Linco avec ton bras droit, & moy avec le gauche, afin qu'en te ſoû-

tenant un peu, tu reçoive moins d'incommodité de ta bleſſure.

DORINDE.

Ah, que l'agitation augmente ma douleur!

SILVIO.

Accommode-toy tout à loiſir, ma chere vie.

DORINDE.

Me voila aſſez bien, marchez quand il vous plaira.

SILVIO.

Linco, prends garde à bien appuyer le pied en marchant.

LINCO.

Et toy, prends ſeulement garde que ton bras ne plie pas, mais tiens-le droit & ferme, eſtant neceſſaire pour ton deſſein qu'il ſoit en cét eſtat. Avouë, Silvio, que tu t'eſtime maintenant beaucoup plus glorieux, par le ſervice que tu contribuë au triomphe de Dorinde, que tu ne l'aurois eſté par celuy meſme qu'on te preparoit, pour avoir ſi heureuſement mis à mort ce prodigieux Sanglier de l'Erimante.

SILVIO.

Ma chere Dorinde, dy-moy ſi la douleur que te fait ſouffrir le fer de la fléche, ne s'augmente point par l'agitation du mouvement.

DORINDE.

Oüy, certes, mon Silvio, mais je te puis dire avec verité, que les bleſſures me ſemblent douces entre tes bras, & le mourir meſme m'y paroiſtroit agreable.

Fin du quatriéme Acte.


Vieni S.t
Imeneo
Venez Saint
Hymenée

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

VRANIO. CARINO.

VRANIO.

LEs hommes ne doivent point affecter la demeure d'aucune Province : Car lors qu'ils ſont vertueux, toute la terre eſt leur patrie.

CARINO.

Ce que tu dis, Uranio, eſt veritable, & peu de perſonnes en peuvent donner un plus fidelle témoignage que moy. Qui auſſi-toſt que le feu de la jeuneſſe eût commencé à m'échauffer l'eſprit, conceus un extréme mépris pour le labourage & la conduite de mes troupeaux, auſſi bien que pour la Province où j'avois pris naiſſance, me reſolvant de quitter cette façon de vivre pleine de douceur & de tranquillité, pour en ſuivre

une autre bien éloignée, en laquelle je paſſay mes plus beaux jours; errant çà & là au gré d'une fortune capricieuſe. Où aprés mille fâcheuſes rencontres je me voy enfin de retour, chargé d'années & de peu de biens, au meſme lieu d'où je partis fort jeune, ayant alors le corps plus ſain que je n'avois l'eſprit, en quoy j'éprouve la verité de ce commun proverbe, que l'air natal eſt le plus doux de tous ceux que l'on peut reſpirer; & que la nature nous a imprimez dans le cœur, une certaine affection pleine de tendreſſe pour luy, qui ſe conſerve malgré les plus longues abſences, & qui ne permet pas meſme que le deſir du retour ſorte jamais de nos ames. Il ſemble que nous ſoyons en cela comme l'ayman, qui conſerve cette vertu naturelle, de regarder toûjours ſon pole, quoy que l'avarice ou l'ambition des hommes le promeine de l'une à l'autre extrémité du monde. Car bien que nous allions errans par toute la terre, ou que quelque intereſt de fortune nous faſſe prendre un eſtabliſſement en une Province fort éloignée de la noſtre, cela ne peut faire mourir en nous cette inclination, qui nous fait cherir le lieu où nous avons pris naiſſance. O aymable Arcadie, plus belle mille fois que toutes les Contrées que j'ay habitées, quand bien j'aurois eſté dans un entier aveuglement, tu ne m'aurois pas eſté inconnuë: Car j'ay ſenty une ſi douce & ſi puiſſante émotion en mon ame, que je n'ay point douté que tu ne fuſſe cette bien-heureuſe Terre pour qui mon cœur a ſi long-temps ſoûpiré. C'eſt pourquoy, mon cher Uranio, tu te dois diſpoſer à partager avec moy, tous les contentemens que me fait eſperer la demeure de ce

bien-heureux ſejour ; puiſque ton affection & ta generoſité nous ont rendu communes, les peines & les fatigues dont la fortune a voulu traverſer ma vie.

VRANIO.

Mon devoir, auſſi bien que mon affection, m'ont engagé à partager tes peines, mais il ne m'eſt pas permis d'en faire de meſme du fruit que tu vas recueillir ; parce que la fortune laſſée de te voir ſeparée de ce qui t'eſt le plus cher, t'a rendu enfin à ta Patrie pour t'y faire goûter la joye qu'elle t'avoit oſté. Il n'en eſt pas ainſi de moy, qui ne me trouve pas moins éloigné de la tranquillité, que de ma pauvre famille, dont l'abſence m'entretient un ſecret déplaiſir, qui ne me permet pas de joüir du repos, que tu me fais eſperer de rencontrer dans le tien. Car à te dire la verité, ſi la complaiſance que j'ay euë pour t'accompagner, a eu le pouvoir de m'en ſeparer, elle n'a pourtant pas effacé en moy le ſouvenir des choſes que j'ay abandonnées, dont l'image ſe repreſente toûjours à ma penſée, qui me reproche mon éloignement, & me fait voir les difficultez que j'auray à la rejoindre, qui certes cauſent un trouble continuel en mon ame. Auſſi, à te parler franchement, je ne ſçay quel autre que toy eut eu le pouvoir de me faire reſoudre, en la vieilleſſe où je ſuis, à quiter mes divertiſſemens domeſtiques, pour te ſuivre dans un pays éloigné, à deſſein d'y entreprendre quelque choſe de difficile, que tu ne m'as point encore voulu communiquer.

CARINO.

Tu ſcais bien que mon cher Mirtil, que la bonté du Ciel m'a donné pour fils, eſtant par

une ſecrete melancolie tombé en un eſtat languiſſant, me quita il y a déja plus de deux mois, ſuivant en cela mon conſeil, ou plûtoſt la volonté de l'Oracle, qui m'avoit appris que le ſeul air d'Arcadie luy pouvoit rendre ſa ſanté. Le déplaiſir où j'eſtois, de le voir ſi long-temps ſouffrir, me fit ſupporter patiemment les premiers jours de ſon abſence: mais enfin preſſé du deſir de revoir une perſonne qui m'eſt ſi chere, & d'ailleurs eſtant beaucoup inquieté de ne recevoir aucune de ſes nouvelles, j'eus de nouveau recours à la voix de l'Oracle, qui m'apprit, que pour joüir du repos que le Ciel promettoit à ma bienheureuſe vieilleſſe, je devois retourner en Arcadie, où je partagerois avec mon cher Mirtil, la felicité dont les Dieux le vouloient combler. Voila, Uranio, le ſujet qui me conduit en cette Province, où l'eſperance de revoir mon fils, me flatte beaucoup plus doucement, que celle que je puis concevoir par les promeſſes de l'Oracle, deſquelles nulle poſſeſſion ne me touchera plus ſenſiblement, que celle dont je te verray avec moy goûter la joüiſſance. Car ſi les Dieux me reſervent quelques proſperitez, elles ne me ſçauroient eſtre plus agreables qu'en les partageant avec toy, & je te proteſte, que je ſuis aſſez reconnoiſſant de l'affection qui t'a ſi genereuſement engagé à me ſuivre, pour renoncer à toute la grandeur d'une fortune qui te laiſſeroit quelque choſe à deſirer.

VRANIO.

Je ne puis ſouhaiter une plus douce recompence du deſſein que j'ay fait de ne t'abandonner jamais, qu'en voyant que tu le reçois agreablement. Mais ſi ma curioſité n'abuſe point de

ton affection, ne trouve pas mauvais que je te demande, quelle occaſion te fit reſoudre à t'éloigner d'une Province, dont le ſouvenir eſt ſi precieux à ta memoire.

CARINO.

Un ambitieux deſir de jeuneſſe me ſollicita d'acquerir de la reputation dans les lieu, où la politeſſe donne le prix aux choſes, ſelon le degré du merite, eſtimant que l'Arcadie avoit des limites trop étroites, pour contenir la naiſſante gloire que je recevois, des loüanges que chacun donnoit aux premieres productions de mon eſprit. Pour ſatisfaire cette paſſion, je m'en allay en Elide & à Piſe, feconde en l'art des belles choſes, & qui a produit les plus beaux genies. Ce fut en ces lieux où je connus le fameux Egon, que je vis en un temps couvert de lauriers, & en un autre ſa vertu ayant changé d'objet, recevoir les honneurs de la pourpre; mais en l'une & en l'autre de ces profeſſions, toûjours revêtu d'un nombre infiny de merites, qui le faiſoient adorer comme un nouvel Apollon. Certes, je fus ravy par ce prodige de merveilles, & je luy conſacray deſlors avec ma voix & ma Lyre, les reſpectueux ſentimens d'un cœur charmé par l'éclat des eminentes qualitez de ſon ame. Que j'euſſe eſté heureux, ſi comme le Ciel m'avoit accordé la gloire dont ce grand homme combla mes deſirs; il m'eut auſſi permis de me poſſeder moy-meſme, pour moderer les mouvemens d'une ambition déreglée, qui troubloit continuellement le repos dont je jouyſſois. Mais helas! m'eſtant laiſſé emporter à la perſuaſion de cette indiſcrete conſeillere, je quitay ces belles Provinces, & m'en allay en Argos & à Micene, où

je ne fus pas ſi-toſt arrivé, que je me trouvay ſurpris d'une paſſion, qui pour eſtre commune, n'en eſt pas moins violente, & deſlors je me rendis eſclave de cette vaine Idole de la Cour, que j'adoray comme une Divinité. Certes, mon cher Uranio, les peines que je ſouffris en cette fâcheuſe ſervitude, ſont d'une nature ſi peu connuës aux perſonnes qui ont conſervé quelque amour pour la liberté, que tu n'aurois pas moins de difficulté à le croire, & d'ennuy à les écouter, que j'en aurois à t'en faire le recit. Je te diray ſeulement, que je perdis mon temps & ma peine, & qu'il me fut inutile d'avoir écrit mille beaux vers, d'avoir fait mille chanſons, publié la beauté des Dames, décrit les plaintes des Amans, ſuporté dans les longs voyages les chaleurs violentes de l'Eſté, & les froidures exceſſives de l'Hyver; ſejourné en des demeures ennuyantes, langui dans l'oiſiveté, & avoir ſouffert ſans me plaindre, ou contraint ſouvent mes ſecretes joyes; tantoſt élevé par un rayon de faveur ineſperé, & le plus ſouvent abaiſſé par une calomnie, ou par un injuſte mépris de la profeſſion que je faiſois. De ſorte que rendant mon ame auſſi ſouple à toutes ces diverſes rencontres, que l'eſt un fer ardent ſous le marteau, elle devint capable de recevoir toutes ſortes de formes, & jamais mon courage ne ſe rebuta par les fatigues des entrepriſes, ny par la crainte des mauvais ſuccés. Enfin je fis toutes choſes, & pas une ne me reüſſit. Car pour avoir ſouvent changé de lieux, de condition, de façon de vivre, de deſſeins, de mœurs, & avoir continué ce changement juſques à celuy de mon poil, je ne changeay pas de fortune. A la fin de-

venant

venant ſage par tant de fâcheuſes experiences, je commençay à regretter la perte de ma liberté; & meditant ſur les moyens de la recouvrer, je n'en trouvay point de plus aſſuré, que d'abandonner Argos & la Cour avec toutes ſes grandeurs (qui n'ont rien d'effectif que les miſeres qui les accompagnent) & je retournay chercher à Piſe la tranquillité, que la legereté d'une jeuneſſe inconſiderée m'avoit fait quiter. Où enfin la Providence eternelle touchée de compaſſion de mes peines, offrit à ma vieilleſſe, dénuée de toute ſorte de conſolation, l'adoption de mon cher Mirtil, dont la preſence adoucit peu à peu l'amertume de mes déplaiſirs paſſez, & fournit à la ſolitude de ma retraite, des contentemens beaucoup plus agreables, que ceux que j'avois inutilement cherché parmy la pompe de la Cour.

VRANIO.

Certes un homme n'eſt pas moins heureux que ſage, quand il ſçait tellement moderer ſes deſirs, & donner des limites ſi raiſonnables à ſes penſées, que les vaines eſperances d'une fortune imaginaire, ne luy faſſent point abandonner la joüiſſance d'une felicité mediocre & conſtante, pour ſuivre l'ombre d'une faveur, qui ſe diſſipe ſouvent au milieu de ſa courſe.

CARINO.

Mais, Uranio, qui auroit jamais apprehendé de s'apauvrir parmy l'abondance, & de s'aneantir au milieu des grandeurs. Je m'eſtois perſuadé que c'eſtoit dans la Cour des Princes que devoit habiter l'humanité, & que cette vertu ſi neceſſaire aux grandes ames, s'y devoit exercer, avec d'autant plus de difference au deſſus du

commun des hommes, que la fortune les en a distinguez par la naissance, aussi bien que par la possession des choses qui donnent le plus d'éclat à cette qualité. A la verité, cette croyance ne me dura pas long-temps, car je n'eus pas si-tost conversé avec ce peuple, que je m'aperceus bien qu'un Courtisan n'avoit que le nom & les aparences de la courtoisie, mais qu'en effet, il ne pratiquoit rien moins que la bonté dont ses paroles donnoient des assurances; que le secours qu'il promettoit n'arrivoit jamais jusques à l'effet, qu'il estoit insensible à la compassion, que sous une fausse humilité, il couvroit des desseins que le vent de l'ambition rendoit plus orgueilleux, que les flots de la mer quand elle est orageuse, & qui ne faisant profession que de l'apparence, couvroit sous un visage confiant & ouvert, un cœur rempli d'envie & d'infidelité : où sous un regard franc & plein de douceur, logeoit une ame double & cruelle, qui n'avoit pour but de ses caresses & de ses protestations d'amitié, que la tromperie & la perfidie. Tout ce qui porte ailleurs le nom de vertu, passe chez eux pour une stupidité ou une foiblesse. Et si quelqu'un qui n'a pas renoncé aux bonnes mœurs, conserve l'innocence & la pureté en son cœur & l'integrité en ses actions, ils l'attribuent à un défaut de courage, ou à une ingenuité ridicule. La politique de leur conduite consiste à se former une prudence, qui puisse avec adresse déguiser leurs intentions; couvrir leur avidité d'un pretexte specieux de fournir à leur liberalité; abuser de la confiance d'un amy, pour luy ravir la recompence de ses services; nourrir son avarice par la ruine de ceux

qu'un changement de fortune, ou un mal-heur imprevû aura decreditez, eſtablir ſa reputation par la calomnie; & n'eſtimer l'honneur plus legitimement acquis, que celuy qu'il arrache à quelqu'un, par la honte qu'il luy aura luy-même procurée. Enfin il n'y a point de merite, de valeur, d'âge, ny de dignité, qui ne reçoive de cruelles atteintes des traits empoiſonnez de leur langue. La pudeur y eſt mépriſée, les loix de l'honneur impuiſſantes, & la conſideration du ſang ou de la nature (auſſi-bien que la memoire des bien-faits) ne trouvent auprés d'eux ny pouvoir ny reconnoiſſance. Je puis dire avec verité, que la ſocieté humaine n'a rien de ſi juſte, de ſi ſaint, ny de ſi venerable, qui ne ſoit inſolemment violé par une amour inſatiable des richeſſes, ou par la grandeur d'une ambition déreglée. Moy, qui avois toûjours mené une vie pleine d'innocence, & qui n'ignorois pas moins un art ſi dénaturé que les moyens de m'en deffendre, je portois mes plus ſecretes penſées ſur mon front; & ma bouche faiſant gloire de découvrir les veritables ſentimens de mon cœur, je me vis en peu de jours l'objet mal-heureux de leur envie, & un exemple infortuné de l'inconſtance de la Cour.

VRANIO.

Qui ſera deſormais celuy qui ſe pourra promettre quelque felicité par les voyes de l'honneur & de la vertu, ſi le vice eſt autoriſé parmy ceux qui en peuvent diſtribuer les recompences?

CARINO.

Certes, Uranio, ſi depuis le jour que je paſſay d'Elide en Argos, la fortune m'eût voulu

laiſſer autant de liberté d'eſprit, comme elle me fournit de differentes occaſions de me plaindre de mes diſgraces, j'euſſe fait des ouvrages d'un ſtile ſi net & ſi beau, qu'ils auroient peut-eſtre fait voir à la poſterité le portrait des victoires de mon Prince, avec tant d'éclat & de pompe, qu'il n'auroit pas eu ſujet de porter envie à la gloire qu'Achile a receuë de la plume du fameux Homere. Et ma patrie, qui a toûjours eſté la mere des Poëtes infortunez, ſe pourroit vanter aujourd'huy que je l'aurois couronnée du ſecond laurier du Parnaſſe: mais la corruption de noſtre ſiecle mépriſant le bel art de faire des vers, l'a rendu indigne de ſes loüanges, outre qu'il eſt tres-difficile de le poſſeder pendant qu'on eſt partagé entre l'embarras d'une Cour, & les ſoins épineux d'une fortune traverſée: car les ouvrages de l'eſprit demandent une retraite tranquille, une honneſte oyſiveté, & une condition de vie aſſez heureuſe, pour n'eſtre pas toûjours obligé de lutter contre un mauvais deſtin, dont la perſecution continuelle, ne laiſſe preſque l'uſage de la parole, que pour s'en ſervir à ſe plaindre. Cependant, je ne m'aperçois pas que le ſoir s'approche, & qu'il eſt temps que je commence à m'enquerir de mon cher Mirtil: Et bien que je voye des changemens ſi grands en cette contrée, qu'à peine y puis-je reconnoiſtre cette Arcadie que j'ay tant ſouhaitée, j'eſpere pourtant te conduire heureuſement, parce que celuy qui peut demander le chemin ne ſçauroit s'égarer. Mais je croy que la premiere choſe que je dois faire, eſt de remedier à la laſſitude que t'a cauſé un ſi penible voyage. Je m'en vais à ces maiſons prochaines demander le

couvert & un lit pour toy, afin que tu te repoſe, pendant que je m'informeray des nouvelles de ce que je cherche.

SCENE DEUXIE'ME.

TITIRE. LE MESSAGER.

TITIRE.

QU'eſt-ce que je dois regretter avec plus de douleur en la perte de ma chere fille, ou ſa vie ou ſon honneur ? Ne delibere plus là-deſſus, ô pere infortuné, pleure, pleure ſon honneur, puiſque la nature l'avoit bien fait naître d'un pere mortel, mais non pas d'un pere des-honoré. Et au lieu de m'affliger d'un terme ſi court que les Dieux ont donné à ſa vie, je dois pleurer la trop longue durée de la mienne, que la cruauté de mon ſort a reſervée, pour voir éteindre aujourd'huy par ſa mort, la conſolation de ma vieilleſſe, & le bon-heur de ma famille. O Montan, Montan, rien n'a conduit ma pauvre Amarille à la fin déplorable où je la voy reduite, que la vanité que tu t'es donnée d'entendre le ſens des promeſſes de l'Oracle, & la dénaturée brutalité de ton Silvio, auſſi ennemy de l'Amour qu'inſenſible aux beautez de ma fille. Que plût aux Dieux que mes predi-

ctions n'euſſent pas eſté plus veritables que les tiennes. Combien de fois une trop claire prevoyance m'a-t'elle repreſenté, que l'honneſteté & la pudeur ſont des armes bien fragiles en un jeune cœur pour ſe deffendre contre l'Amour ; Et qu'une fille à qui l'on a commis le ſoin de ſa conduite, hazarde beaucoup ſa reputation ſous une garde ſi mal aſſurée.

LE MESSAGER.

S'il n'eſt mort, ou que quelque accident le dérobe à ma veuë, je le rencontreray bien-toſt. Ah le voicy tout proche de moy à l'heure que je l'en croyois fort éloigné. Mal-heureux vieillard, encore que je t'aye long-temps cherché, je ne te trouve que trop toſt, pour les fâcheuſes nouvelles que je t'aporte.

TITIRE.

Quel eſt le funeſte diſcours que tu as à me faire? viens-tu m'aprendre la tragique mort de ma fille?

LE MESSAGER.

Elle n'eſt pas encore reduite en cét eſtat, quoy qu'il ne s'en faille pas beaucoup, mais par quelle voye as-tu ſi-toſt pû ſçavoir le ſcandale de ta famille?

TITIRE.

Comment, mon amy, eſt-elle donc encore en vie?

LE MESSAGER.

Oüy, elle eſt encore vivante, & ſi il dépend de ſon choix d'élire la mort ou la vie.

TITIRE.

Le Ciel te beniſſe, qui par une ſi agreable nouvelle me rends la vie, que la perte de ma fille m'alloit ravir avec beaucoup de douleur. Mais

comment eſt-il poſſible qu'elle delibere encore de ſon ſalut, s'il eſt vray qu'elle ait la liberté du choix de la mort ou de la vie ?

LE MESSAGER.

Parce qu'elle a plus de deſir de mourir que de vivre.

TITIRE.

Et pourquoy ne veut-elle pas vivre ? O Dieux quelle manie la peut poſſeder, pour luy donner tant de mépris pour la vie ?

LE MESSAGER.

Le ſeul deſir de la conſerver à un autre, luy a fait prendre cette reſolution. Et veritablement elle paroiſt ſi ferme en ce funeſte deſſein, que ſi tu ne viens toy-meſme l'en détourner, tous les autres y employeront inutilement leurs raiſons & leurs prieres.

TITIRE.

Ne differons donc pas davantage, allons en diligence.

LE MESSAGER.

Il n'eſt pas beſoin d'une precipitation ſi grande que te la figure ta crainte. Car les portes du Temple ſont encore fermées, où tu ſçais qu'il n'eſt pas permis d'entrer avant qu'on ait tiré la victime hors du Sanctuaire, pour la conduire à l'Autel où ſe doit faire le ſacrifice.

TITIRE.

Et ſi cependant elle executoit un ſi mal-heureux deſſein, quel ſurcroiſt ſeroit-ce à ma douleur ?

LE MESSAGER.

Cela n'eſt pas en ſon pouvoir, parce qu'elle a des perſonnes auprés d'elle, qui veillent pour l'en empêcher.

TITIRE.

Puis que tu m'assure qu'elle n'est point en estat de pouvoir entreprendre sur sa vie, & qu'il nous reste encore assez de temps ; employe-le, je te prie, à me raconter sans aucun déguisement, tout ce qui s'est passé depuis que je me suis éloigné du monde, pour pleurer mon desastre.

LE MESSAGER.

Tu sçauras donc, que la desolée Amarille ne fut pas si-tost arrivée devant le souverain Sacrificateur, que toute l'assemblée, & mesme les choses les plus insensibles, ne purent refuser des larmes à la veuë d'un si triste spectacle. Chacun plaignoit sa disgrace ; & comme la compassion qu'on a pour les miserables, s'accroist par la presence des peines où les va precipiter leur malheur ; tout le peuple redoubla ses sanglots, lors que la qualité du crime la fit voir en un mesme temps accusée, convaincuë, & condamnée à perdre la vie avec ignominie.

TITIRE.

Ah pauvre creature ! mais pourquoy pressoit-on si fort le jugement d'une affaire si importante ?

LE MESSAGER.

Parce que les presomptions de son crime furent trouvées beaucoup plus fortes que ce qu'elle pouvoit alleguer, & qu'il fut impossible de trouver je ne sçay quelle Nimphe qu'elle appelloit en témoignage de son innocence. Avec cela l'horreur des prodiges, & les accidens monstrueux dont le Temple a esté remply, ayant effrayé les ames les plus resoluës, ont fait croire aux Ministres que cette execution ne devoit plus estre differée. Parce que depuis le jour que le

mal-heureux Aminte vengea ſur luy les outrages qu'il avoit receus de l'infidelle Lucrine, (cauſe fatale de nos miſeres) on n'avoit point vû de ſignes ſi épouvantables, ny qui annonçaſſent avec plus d'étonnement la colere de noſtre grande Deeſſe. Son ſimulacre a eſté couvert d'une ſueur de ſang, la terre par un effroyable tremblement, a menaſſé le Temple d'une totale ruine; l'on a entendu des bruits inoüis, & des gemiſſemens funeſtes dans la caverne ſacrée, & ſes entrailles ont vomy un air ſi infect, que je ne croy pas que de la bouche meſme de l'enfer il en puiſſe ſortir une exhalaiſon ſi corrompuë. Encore que ces nouveaux prodiges te paroiſſent incroyables, celuy qui les a ſuivis ne ſurprendra pas moins ton eſprit d'étonnement. Déja le Preſtre preparé pour achever cette funeſte Ceremonie, conduiſoit ta fille au lieu où elle devoit eſtre ſacrifiée, quand Mirtil, qui la voyoit paſſer, tranſporté d'un ſentiment d'amour & de generoſité, s'eſt reſolu de luy ſauver la vie par le glorieux mépris de la ſienne; & s'eſt écrié contre ceux qui la conduiſoient: Délivrez ces belles mains des liens indignes qui les ſerrent; & au lieu de cette innocente beauté que vous avez injuſtement deſtinée pour appaiſer le courroux du Ciel, conduiſez-moy aux pieds des Autels, pour eſtre la victime fidelle de la divine Amarille.

TITIRE.

O que cette action eſt digne d'une ame genereuſe, & d'un cœur puiſſamment échauffé des plus belles flâmes de l'Amour!

LE MESSAGER.

Puiſque ce recit ne t'eſt point ennuyeux, tu

entendras encore des choſes plus pleines de merveilles. Ta fille, qui peu auparavant avoit paruë ſi touchée de l'horreur du ſuplice, l'eſtant beaucoup davantage d'un ſalut ſi ineſperé, a receu d'un viſage reconnoiſſant l'offre de ce genereux Berger; Mais à l'inſtant, comme ſi cette vertu eût ſervy d'une puiſſante émulation à la ſienne, nous avons veu changer ſa crainte en courage, & parlant avec une voix auſſi ferme que le cœur, elle luy a dit, Tu te trompe, Mirtil, ſi tu penſe eſtre aujourd'huy en pouvoir de faire des miracles. Ne croy pas qu'il te ſoit poſſible de faire voir celuy que tu pretends, & n'eſpere point par ta mort, de conſerver la vie à une perſonne qui ne la poſſede que par la durée de la tienne. Pourquoy tardez-vous donc, ſacrez Miniſtres, que ne me conduiſez-vous aux Autels pour appaiſer le Ciel irrité? Ah cruelle! reprit alors Mirtil, ceſſe d'avoir pour moy une compaſſion ſi outrageante; n'offre pas maintenant au ſecours d'une ame deſeſperée, une ſi cruelle pitié, qui par un effet contraire à ton deſſein, me feroit ſouffrir la plus extréme de toutes les peines. Ah, rigoureuſe Amarille! du moins ſois moy humaine en cette occaſion, & ne m'envie pas une mort qui m'eſt mieux deuë qu'à toy, & que je conſidere comme le plus glorieux preſent que je puiſſe recevoir des mains de ma deſtinée. Mirtil, repartit Amarille, ne conteſte pas avec moy un avantage que j'ay receu de celles de la juſtice; Et s'il te reſte quelque eſtincelle de cette amour que tu m'as témoignée, ne t'efforce pas de m'affliger par la nouveauté d'un ſuplice, plus cruel que celuy qui m'eſt preparé. Les apparences m'ont condam-

née, & la resolution où je suis de refuser les offres que tu me fais, te fera connoistre, que la rigueur de mon devoir, ne m'a laissé que le pouvoir de mourir pour te donner des marques de mon affection. Cette contestation a duré fort long-temps entr'eux, avec un desir de vaincre aussi grand, que si tous les delices de la vie se devoient rencontrer à la mort, ou que la vie leur eût paru accompagnée de toutes les horreurs du trépas. O genereux couple d'Amans, qui par un si glorieux mépris de la mort, vous estes rendus dignes d'une loüange toûjours vivante. Quand j'aurois autant de langues que la nuit nous découvre de feux brillans dans le Ciel, & autant de voix que la mer couvre de grains de sable sous son immense grandeur, encore ne suffiroient-elles pas pour publier dignement l'honneur que vous meritez; Fais cét office eternelle, fille du Ciel, Deesse qui dérobe à l'envieuse puissance du temps, la memoire des belles actions, recueille celles de ces illustres Amans; Et afin que cette belle histoire ne cede pas mesme à la durée du monde, qu'elle soit de tes propres mains gravée en lettres d'or dessus des tables de diamant, aussi brillantes que solides.

TITIRE.

Acheve, cher amy, & ne me laisse pas davantage dans l'inquietude de sçavoir comme se termina cette genereuse & mortelle contestation.

LE MESSAGER.

Enfin, Mirtil a esté victorieux en cette nouvelle guerre, où le fruit de la victoire consistoit en la perte, & l'honneur du triomphe en la mort;

parce que la loy preferant celuy qui s'offre le premier à mourir pour ſauver la vie à un autre, preſcrit le devoir du grand Sacrificateur ; qui aprés avoir prononcé en faveur de ce Berger, a fait ſçavoir à ta fille, qu'elle devoit perdre le deſir de mourir, & qu'elle s'y obſtinoit deſormais inutilement. Enſuite dequoy il a ordonné à ceux qui eſtoient autour de luy, de veiller ſoigneuſement Amarille, de peur que l'excés de la douleur dont il luy a veu l'ame outrée, ne luy fiſt entreprendre de s'oſter elle meſme la vie, qu'elle témoignoit ne pouvoir plus conſerver qu'à regret. Voila à quel terme eſtoient les choſes, lors que Montan m'a commandé de te venir chercher pour t'en avertir.

TITIRE.

Certes, cét exemple icy nous fait bien voir ; que la nature s'abſtiendra plûtoſt de donner des fleurs au Printemps, & des fruits à l'Automne, que des ſentimens d'amour à une jeune beauté. Mais ſi nous demeurons toûjours icy, comment pourrons-nous ſçavoir l'heure qu'il me faudra rendre au Temple ?

LE MESSAGER.

Tu l'apprendras mieux en celuy-cy qu'en quelqu'autre où tu puiſſe aller ; parce que le genereux Mirtil y doit eſtre ſacrifié.

TITIRE.

Et pourquoy icy plûtoſt que dans le Temple ?

LE MESSAGER.

Parce qu'il faut punir le crime au meſme lieu où il a eſté commis.

TITIRE.

Ce devroit donc eſtre dans l'antre d'Ericine, puiſqu'ils y ont eſté ſurpris.

LE MESSAGER.

Non pas cela, car bien que les crimes ſe cachent à la connoiſſance des hommes, il faut que les actions qui les châtient ſe faſſent à la veuë du Soleil.

TITIRE.

Et qui t'a ſi bien informé de tous ces myſteres ?

LE MESSAGER.

Je l'ay ſceu du ſouverain Sacrificateur, qui m'a dit qu'il avoit apris du bon homme Tirenio, qu'on en uſa ainſi au ſacrifice de l'infidelle Lucrine. Mais inſenſiblement l'heure s'aproche de partir ; voila meſme la pompe de cette ceremonie qui deſcend de la montagne, & qui commence à entrer dans la plaine voiſine. Je croy qu'il ſera à propos que nous prenions un autre chemin, pour nous rendre plus promptement au Temple auprés de ta fille.



SCENE TROISIE'ME.

CHOEVR DES BERGERS.

CHOEVR DES PRESTRES.

MONTAN. MIRTIL.

CHOEVR DES BERGERS.

FILLE adorable du plus puiſſant des Dieux, brillante ſœur du pere de lumiere, qui durant l'obſcurité de la nuit, paroiſt dans la premiere des Spheres comme un ſecond Soleil.

CHOEVR DES PRESTRES.

Divin flambeau de la nuit, Deeſſe dont les douces influences temperent les ardens rayons de ton frere, & qui par ce riche & fecond mélange, rend fertile tous les Elemens. Par cette bonté infinie qui contribuë à l'entretien de tout ce qui eſt ſous le Ciel, nous te ſuplions, que comme pour le bien commun des hommes, tu modere l'ardeur dont le Soleil échauffe la terre, tu veüille auſſi en uſer de la meſme ſorte pour le juſte couroux qui t'a fait depuis tant d'années deſoler la miſerable Arcadie.

MONTAN.

Troupe ſacrée qui me devez aſſiſter, dreſſez diligemment l'Autel du ſacrifice; Et vous de-

vote assemblée, rechauffez vos cœurs, en invoquant humblement le nom de nostre grande Deesse.

CHOEVR DES BERGERS.

Fille adorable du plus, &c.

MONTAN.

Que tout le monde se retire, & que personne ne s'aproche de moy que je ne l'apelle. Courageux Mirtil, la fermeté de ton ame qui paroist dans le genereux mépris que tu fais de la vie, me dispense de t'exhorter à finir cette glorieuse action avec la mesme constance que tu l'as commencée. Je te diray seulement, que tu dois mourir bien consolé, puisque tu as le bon-heur de consacrer ta vie pour le salut de ce que tu aymes. Ne considere plus la mort comme les ames viles, à qui elle fait horreur par la perte des plaisirs qui l'accompagnent. Ce ne sont que d'imparfaites images du bien que le Ciel reserve aux ames vertueuses; Et ce dernier soûpir qui donne tant d'effroy aux personnes vulgaires, n'est autre chose qu'un souffle leger, qui nous affranchit pour jamais des miseres de nostre condition. C'est ainsi que le Ciel appelle à soy les ames dignes de l'habiter; & que les voulant délivrer des souffrances de cette vie, il leur inspire l'amour des belles actions, & les garentit par là de ce qui paroist de plus épouventable en la mort. Car celle-cy détruisant seulement ce qui est perissable, la vertu dérobe le reste à l'oubly, & immortalisant leur gloire, les fait vivre eternellement en la memoire des hommes. Telle est l'action que ton courage t'a fait si glorieusement entreprendre; ce sera elle qui te deffendra de l'injurieuse envie des années. Et de cette sorte

ton ſang fumant de ce beau feu qui l'anime, fera un ſacrifice eternel à la renommée, qui t'offrira aux ſiecles à venir comme un exemple celebre d'amour & de fidelité. Mais puiſque la rigueur de la loy qui t'a condamné, ordonne que tu meure comme une victime muette, avant que de te mettre à genoux pour ſubir le coup de la mort, penſe avec attention aux choſes qui te reſtent à deliberer pour le monde, afin que les ayant confiées à la diſcretion que je dois à un ſi ſacré dépoſt, il ne te reſte aucune inquietude dans la neceſſité du ſilence, où tu ſeras engagé aprés avoir proferé les dernieres paroles de ta volonté.

MIRTIL.

Mon pere (permettez-moy de me ſervir de ce nom, où je trouve une douce & ſecrete conſolation dans le fatal office que vous allez faire ſi contraire à cette qualité) je laiſſe ſans regret mon corps à la terre, & je reſigne mon eſprit avec joye entre les mains de celle qui veritablement a toûjours eſté l'ame de ma vie, & qui me la peut conſerver auſſi long-temps qu'elle aura ſoin de la ſienne. Mais, helas! ſi elle s'opiniâtre dans le cruel deſir de ſe perdre, & que preſſé de cette fureur elle vienne à l'executer, que reſtera-t'il plus de moy qui ne meure? Toutes les felicitez qui peuvent rendre une vie bienheureuſe, n'ont rien qui ne ſoit moins deſirable que me le ſeroit la mort, s'il m'eſtoit permis d'eſperer qu'il ne mourût de moy que ce qu'il y a de periſſable; Et que cette adorable perſonne, qui eſt l'unique ſujet qui m'anime, perdît le funeſte deſir où elle eſt de me ſuivre. Auſſi ne ſuis-je troublé dans l'heureuſe condition où je

ſuis, que par cette raiſonnable crainte. C'eſt pourquoy, ſi cette franchiſe qui me fait ſi volontairement abandonner la vie pour le ſalut d'une Nimphe, qui doit eſtre ſi precieuſe à toute l'Arcadie, peut donner quelque merite à mes prieres, accordez celle que je vous fais avec toute l'ardeur qui me reſte, d'avoir ſoin qu'elle ne meure pas, afin que ſous l'aſſurance que vous m'en aurez donnée, je paſſe avec tranquilité de cette vie inquiete & penible, à la joüiſſance d'une plus paiſible & plus heureuſe. Que l'impitoyable deſtin, qui m'a toûjours pourſuivy avec tant de rigueur, ſe contente du ſuplice auquel il m'a condamné, & s'aſſouviſſe dans le ſang que je vais répandre. Et s'eſtant conſtamment oppoſé durant ma vie à l'union (que l'Amour pouvoit faire de mon ame avec celle de la belle Amarille) qu'il luy permette au moins aprés qu'elle ſera ſeparée de mon corps, la douce conſolation de ſe rejoindre eternellement à la ſienne.

MONTAN.

Certes, l'eſtat où la generoſité de ce jeune garçon l'a porté, fait naître en mon cœur un ſi tendre ſentiment de compaſſion, qu'à peine puis-je m'empêcher de faire voir aux yeux de tout le monde des marques de la foibleſſe de noſtre nature. Car je ne puis preſque retenir les larmes que merite la perte d'une perſonne ſi genereuſe. Mon fils, ſi l'accompliſſement de ce que tu ſouhaite avec tant de paſſion, peut en quelque façon adoucir l'aigreur d'un ſi rude paſſage, la peine t'en ſera bien legere; je te jure par le ſacré caractere dont je ſuis honoré, & je te donne ma main pour engagement de ma foy, que je ſatisferay ponctuellement à tout ce que tu as

deſiré de mon ſoin, auſſi-bien que de mon affection.

MIRTIL.

Mon pere, aprés les aſſurances que vous me donnez, dont l'on ne peut douter, vous pouvez accomplir le ſacrifice ; je meurs comblé de repos & de conſolation. Mon ame te va trouver, belle Amarille, pour recueillir la recompenſe de ſon inviolable fidelité. Reçois maintenant, belle inhumaine, ſes adorations ſans mépris, puiſqu'elles ont toûjours eſté accompagnées d'une pureté auſſi grande, que celle que tu as ſi religieuſement conſervée en toutes les actions de ta vie. Hâtez-vous donc, mon pere, de me procurer ce bon-heur : Et afin qu'il ne reſte plus rien à deſirer de mon obeïſſance, je ploye les genoux pour recevoir le coup fatal qui me doit rendre heureux, aprés avoir dans le beau nom d'Amarille (que je profere pour la derniere fois) eſteint la volonté de vivre, auſſi-bien que celle de parler.

MONTAN.

Sacrez Miniſtres, qui m'aſſiſtez en ce devot ſacrifice, ne differez-donc plus à preparer toutes choſes, allumez promptement le bûcher qui eſt ſur l'Autel, avec l'odoriferante liqueur de Bitume, & jettant deſſus de l'encens & de la mirhe, faites-en élever une vapeur qui monte juſques au Ciel.

CHOEVR DES BERGERS.

Fille adorable du plus puiſſant des Dieux, brillante ſœur du pere de lumiere, qui durant l'obſcurité de la nuit, paroiſt dans la premiere des Spheres comme un ſecond Soleil.

SCENE QUATRIE'ME.

CARINO. MONTAN.

NICANDRE. MIRTIL.

CHOEVR DES BERGERS.

CARINO.

QUi vid jamais ſi peu d'habitans en un lieu où il y a un ſi grand nombre de maiſons ? je ne ſçay quelle en peut eſtre la cauſe : mais ſi je ne me trompe, les voila tous aſſemblez en un endroit où la magnificence de la pompe, & les preparatifs que je remarque, me donnent ſujet de croire qu'on y va faire un ſacrifice.

MONTAN.

Nicandre, donne-moy le vaſe dans lequel eſt la douce liqueur de Baccus.

NICANDRE.

Le voila.

MONTAN.

Puiſſante Deeſſe, nous te ſupplions que le ſang innocent qui va eſtre verſé au pied de ton Autel, amortiſſe le feu de ton courroux, ainſi que cette liqueur que je verſe amortit l'ardente braize de ton ſacré foyer. Remets ce vaze, Nicandre, & me donne la coupe d'argent.

NICANDRE.

La voila.

MONTAN.

Ainſi puiſſe eſtre eſteinte en ton cœur la juſte colere qu'alluma l'infidelité de Lucrine, comme cette eau eſteint la flâme du feu qui a eſté allumé deſſus ton Autel.

CARINO.

Les ceremonies que je voy ne me font plus douter que ce ne ſoit un ſacrifice, & neanmoins je n'apperçois pas de victime.

MONTAN.

Voila tout preparé, il ne reſte plus qu'à donner une heureuſe fin à ce ſacré ouvrage: çà Nicandre, donne-moy cette hache.

CARINO.

Eſt-ce que ma veuë ſe trompe, ou ſi effectivement j'aperçoy quelque choſe, qui en la poſture où je le voy, me paroiſt un homme à genoux, comme s'il devoit eſtre la victime? Ce l'eſt ſans doute, & déja le Sacrificateur luy tient la main ſur la teſte. O mal-heureuſe Patrie! les miſeres que tu as ſouffertes depuis tant d'années, n'ont-elles point encore appaiſé la colere du Ciel?

CHOEVR DES BERGERS.

Fille adorable du plus puiſſant, &c.

MONTAN.

Juſte vengereſſe des crimes, puiſqu'il te plaiſt, & que la Providence eternelle a peut-eſtre determiné, que le fleau d'une calamité publique, devoit eſtre le châtiment d'une offence particuliere, & qu'il n'apartenoit pas au ſang coupable de Lucrine, d'éteindre le feu du courroux que

ſon crime avoit allumé, reçois, s'il te plaiſt, pour l'expiation de ſon offence, celuy d'un Amant, non moins genereux & fidelle qu'Aminte, que je conſacre comme une victime volontaire aux pieds de tes ſacrez Autels.

CHOEVR DES BERGERS.

Fille adorable du plus puiſſant, &c.

MONTAN.

O Dieux, quel prodige eſt-ce-cy! une ſecrete horreur mélée de compaſſion, ſuſpend ſi puiſſamment l'uſage de tous mes ſens, qu'il ſemble meſme que mon cœur reſiſte à ce qui eſt de mon devoir; & que ma propre force refuſe d'aſſiſter ma main pour ſoûtenir cette hache.

CARINO.

Je voudrois bien voir ce pauvre mal-heureux au viſage, & puis me retirer; car je n'ay pas le cœur aſſez dur pour eſtre preſent à une telle cruauté.

MONTAN.

Que ſçay-je, ſi cette défaillance ne procede point de ce que le Soleil, qui donne la vie à toutes choſes, n'a pas agreable qu'une victime mourante ait la face tournée devers luy. Change un peu de poſture, genereux Berger, & tourne ton viſage & tes yeux du coſté de la montagne. Te voila bien.

CARINO.

Miſerable que je ſuis, que voy-je! N'eſt-ce pas là mon enfant, mon cher Mirtil?

MONTAN.

C'eſtoit cela ſans doute qui me lioit les forces, car elles me ſont revenuës.

CARINO.

Helas! il n'eſt que trop vray que c'eſt luy-même.

MONTAN.

Il faut meſurer mon coup, pour ne pas faillir.

CARINO.

Ah! que fais-tu, ſacré Miniſtre?

MONTAN.

Mais toy, homme prophane, pourquoy retiens-tu mon bras? qui t'a rendu aſſez audacieux pour oſer employer icy tes mains temeraires?

CARINO.

O Mirtil, mon unique bien, eſt-ce donc en ce pitoyable eſtat que tu devois recevoir mes embraſſemens?

NICANDRE.

Retire-toy d'icy, vieillard, auſſi inſenſé qu'inſolent.

CARINO.

Qui auroit jamais prevenu un tel deſaſtre!

NICANDRE.

Retire-toy, te dis-je, car il n'eſt pas permis à des mains profanes, de toucher une victime qui eſt conſacrée aux Dieux.

CARINO.

Tu ne dois pas douter que je ne ſois extrémement chery des Dieux, puiſque leur providence infinie m'a ſi heureuſement conduit en ce lieu.

MONTAN.

Laiſſe-le un peu en repos, Nicandre, écoutons la cauſe de ſon extravagance, afin qu'aprés luy avoir donné cette ſatisfaction, il s'en puiſſe aller ſans avoir ſujet de ſe plaindre.

CARINO.

Charitable Miniſtre, je te demande ſeulement qu'avant que de donner le coup de la mort à ce

miſerable, tu m'aprenne quel eſt le crime pour lequel il eſt condamné. Et afin que tu n'ayes pas ſujet de refuſer cette grace, à une priere indigne de l'obtenir comme la mienne; Je te conjure par le nom de la Divinité que tu adore de me l'accorder.

MONTAN.

Tu me convie par une puiſſance à qui je dois tant d'obeïſſance & de reſpect, que ſi je te le refuſois, je croirois faire un ſacrilege; mais enfin que t'importe cela?

CARINO.

Beaucoup plus que tu ne ſçaurois croire.

MONTAN.

Et bien, c'eſt parce qu'il s'eſt volontairement offert de mourir pour conſerver la vie à un autre.

CARINO.

Puiſqu'il eſt receu à mourir pour un autre, & que c'eſt un privilege commun, il me doit eſtre permis de mourir auſſi pour luy. Accorde moy donc cette ſatisfaction, & décharge ſur ma teſte caduque le coup qui doit retrancher le cours d'une ſi belle jeuneſſe.

MONTAN.

Tu rêve, mon amy, & tu ne ſçais ce que tu demande.

CARINO.

Et comment me peut-on refuſer une grace qui luy a eſté accordée?

MONTAN.

Parce que tu es eſtranger.

CARINO.

Et ſi je ne le ſuis pas.

MONTAN.

Encore ne te le pourroit-on pas accorder ; nos loix ne permettans pas que celuy qui s'eſt offert pour un autre, puiſſe recevoir un pareil office. Mais ſi tu n'es point eſtranger, dy-moy un peu qui tu es, car tu n'as ni l'habit, ni l'air d'un homme de ce païs.

CARINO.

Je ſuis toutefois Arcadien.

MONTAN.

Il ne me ſouvient pas neanmoins de t'avoir jamais veu en cette Province.

CARINO.

Je te puis pourtant aſſurer que c'eſt icy le lieu de ma naiſſance, & l'on me nomme Carino, pere affligé de ce miſerable fils.

MONTAN.

Toy pere de Mirtil ? ah combien es-tu arrivé icy mal-heureuſement pour toy & pour nous ! Retire-toy tout preſentement, de crainte que l'affection paternelle ne cauſe quelque accident qui rende noſtre ſacrifice inutile.

CARINO.

Ah ſi tu eſtois pere, tu ſerois plus ſenſiblement touché de l'eſtat où tu me vois.

MONTAN.

Je ſuis pere auſſi-bien que toy, & pere d'un fils unique, pour lequel j'ay toutes les tendreſſes que tu ſçaurois reſſentir ; Et neanmoins, ſi c'eſtoit icy mon Silvio, la pitié ſeroit un auſſi foible obſtacle pour luy, que tes prieres à l'égard de ce que je dois faire de ton fils. Car celuy qui ne ſe peut dépoüiller de ſes intereſts particuliers en faveur de ceux du public, eſt indigne de porter les ornemens de grand Preſtre.

CARINO.

CARINO.

Qu'il me ſoit au moins permis de l'embraſſer une fois avant que tu luy donne le cruel coup de la mort.

MONTAN.

Cela te ſera auſſi peu accordé que le reſte.

CARINO.

Et quoy, mon cher enfant, auras-tu le cœur aſſez dur, pour refuſer ſeulement une parole à ton miſerable pere?

MIRTIL.

Mon chere pere conſolez-vous.

MONTAN.

Ah mal heureux que nous ſommes, le ſacrifice eſt pollu, ô Dieux!

MIRTIL.

Car je ne pouvois plus dignement employer la vie que vous m'avez donnée.

MONTAN.

Je me ſuis bien douté que les larmes du pere trouveroient peu de reſiſtance dans le cœur de l'enfant, & que la force de la loy, qui luy impoſoit le ſilence, ſeroit une deffence bien foible contre l'effort de la nature.

MIRTIL.

Mal heureux que je ſuis! quelle faute ay-je commiſe? Et comment ay je pû ſi-toſt oublier la loy qui m'obligeoit au ſilence?

MONTAN.

C'eſt un mal-heur à quoy nos plaintes ne ſçauroient remedier. Or ſus, ſacrez Miniſtres, qu'on le conduiſe au Temple, & aprés que dans le Sanctuaire on luy aura ſolemnellement fait renouveller le vœu de mourir volontairement, qu'on le ramene icy, & qu'on raporte du feu,

du vin, de l'eau, & tout le reſte de ce qui eſt neceſſaire pour le ſacrifice, afin qu'il ſoit accomply avant que le Soleil arrive à ſon couchant, dont il eſt déja fort proche.

SCENE CINQUIE'ME.

MONTAN. CARINO. DAMETE.

MONTAN.

ET toy, vieillard importun, remercie le Ciel, de ce que j'ay voulu accorder quelque choſe à l'affection paternelle. Car ſi cette qualité t'eût manqué, je te jure par le ſacré caractere que je porte, que je te ferois châtier auſſi rigoureuſement que le peut meriter l'inſolence de ton action, & l'abus que tu as fait de ma patience. Ne ſçais-tu pas ce que je ſuis, & que j'ay l'autorité abſoluë dans cette Province ſur toutes les choſes divines & humaines?

CARINO.

Je croy tout ce que tu dis, auſſi n'ay-je point manqué à ce que je dois, puiſque la juſtice que je te demande, eſt une marque de la reconnoiſſance que je rends à ton authorité.

MONTAN.

L'excez de ma patience a cauſé la continuation de ton audace: Mais ne ſçais-tu pas qu'une juſte colere n'eſt jamais ſi redoutable, qu'aprés

qu'elle a eſté long-temps retenuë.

CARINO.

Je ne m'eſtonne pas de ces menaces que tu me fais, plûtoſt pour m'intimider que pour me punir ; je ſçay bien qu'une juſte colere ne nous tranſporte jamais à un excez de fureur, & qu'elle nous inſpire ſeulement une certaine ardeur loüable, qui eſtant conduite par la raiſon, acquiert par la beauté des actions qu'elle produit, le titre de generoſité & de valeur. Et ce meſme principe qui éveille la vigueur de noſtre ame contre les choſes qui luy paroiſſent puniſſables, la doit porter auſſi à cette autre vertu, qui conſidere la conſervation des intereſts d'un chacun. C'eſt pourquoy, ſi mes prieres ne peuvent obtenir quelque grace, au moins ne me ſçaurois-tu refuſer ce que la juſtice te demande pour moy. Car encore que l'eminence de ta dignité te donne le pouvoir de faire obſerver les loix, elle ne te diſpenſe pas non plus que les autres, de la neceſſité qu'elles impoſent, d'obeïr à l'autorité qu'elles ont receuës de la raiſon : Et plus ta puiſſance eſt ſouveraine, plus doit-elle auſſi te ſoûmettre à leur rendre cette ſorte de déference qui fait reverer ton commandement : Et par une dépendance de cette loy univerſelle, permettre aux foibles & aux mal-heureux, d'appeller de ton pouvoir à ta propre Juſtice, pour y trouver protection contre cette puiſſance qui t'a eſté donnée ſans limites. Je ſuis de ce nombre-là, & ſi la miſere où je te parois, & le deſaſtre de ma famille deſolée ne peuvent obtenir la compaſſion que je te demande, ſouviens-toy que tu me dois la juſtice ; & que tu n'es pas moins obligé de la rendre à ta propre conſcience, qu'à la

tres humble priere que je te fais de me l'accorder ; car enfin tu te vas rendre coupable du sang innocent de Mirtil, & attirer sur toy des reproches eternels, du crime dénaturé que tu vas commettre.

MONTAN.

Explique-toy davantage, & me fais comprendre de quelle sorte je seray injuste en sacrifiant ce Berger.

CARINO.

Ne m'as-tu pas tantost dit, que les loix du pays ne permettent pas de sacrifier un estranger?

MONTAN.

Je ne puis desavoüer une verité que le Ciel mesme m'ordonne de publier.

CARINO.

Et bien, celuy que tu veux sacrifier est estranger.

MONTAN.

Et comment le pourroit-il estre, puisque tu le reclame comme ton fils ?

CARINO.

Que cela te suffise : Et ne porte point ta curiosité à des choses qui te sont inutiles.

MONTAN.

N'est-ce point à cause que tu ne l'as pas engendré en Arcadie ?

CARINO

Contente-toy de sçavoir, que cette affaire est du nombre de celles où les perquisitions embarassent beaucoup plus qu'elles n'éclairciſſent.

MONTAN.

Ne t'abuse pas en ce rencontre ; car il faut que tu sçache, qu'on a seulement égard à l'origine, & non pas au lieu de la naissance.

CARINO.

Tu ne prends pas le veritable ſens de mes paroles, & afin que tu ne le puiſſe ignorer; je te dis qu'il eſt eſtranger, par la ſeule raiſon que je ne l'ay pas engendré.

MONTAN.

Voicy une choſe bien obſcure; Et comment donc peut-il eſtre ton fils, ſi tu ne l'as pas engendré?

CARINO.

Cela n'empêche pas qu'il ne puiſſe eſtre mon fils.

MONTAN.

Ne m'as-tu pas dit tout preſentement qu'il eſtoit nay de toy?

CARINO.

J'ay bien dit qu'il eſt mon fils, & cela ne repugne pas à ce que je dis maintenant, qu'il n'eſt pas nay de moy.

MONTAN.

Je croy certainement que l'excez de la douleur a troublé ton eſprit.

CARINO.

Si ce que tu dis eſtoit veritable, je ſerois en une condition moins mal-heureuſe que je ne ſuis; parce qu'eſtant privé de ſens, je le ſerois auſſi d'un ſentiment tres-douloureux.

MONTAN.

Tu ne ſçaurois éviter qu'on ne te convainque de folie ou de malice.

CARINO.

Comment peut-il y avoir de la malice en te diſant la verité?

MONTAN.

Explique-moy donc comment il peut eſtre

tout enſemble ton fils, & ne l'eſtre pas ?

CARINO.

Il peut bien eſtre mon fils par affection, & ne l'eſtre point par nature.

MONTAN.

Et bien, s'il eſt ton fils, il n'eſt donc pas eſtranger ; & s'il ne l'eſt pas, tu n'as aucun droit de le redemander ; & ainſi tu es convaincu, ſoit que tu ſois ſon pere ou que tu ne le ſois pas.

CARINO.

La verité ne ſe rencontre pas toûjours avec la ſubtilité des paroles. Et quoy que ton diſcours ſemble me convaincre, je ne le ſuis pourtant pas en effet.

MONTAN.

Nous ne ſçaurions avoir une marque plus évidente du menſonge, que la contradiction des paroles.

CARINO.

Enfin, tout ce que je te puis dire, eſt de proteſter encore une fois, que tu vas commettre une injuſtice irreparable.

MONTAN.

La ſincerité de mon intention me fait conſentir de bon cœur, que ſi cette injuſtice merite quelque châtiment, qu'il tombe ſur moy & ſur mon fils.

CARINO.

Avant qu'il ſoit peu, tu auras ſujet de te repentir d'une action ſi inhumaine.

MONTAN.

Ce ſera toy, importun, qui auras ſujet de te repentir, d'aporter ainſi du trouble à l'accompliſſemen tde cette ſainte Ceremonie.

CARINO.

J'en appelle à témoins les hommes & les Dieux.

MONTAN.

Oſe-tu bien reclamer encore les Dieux, toy qui les a tant mépriſez ?

CARINO.

Puiſque tu ne veux pas comprendre une verité que je t'explique ſi clairement, que le Ciel, la terre, & meſme noſtre grande Deeſſe, la puiſſent entendre à ta confuſion. Car je te jure par tout ce qu'il y a de ſaint & de ſacré, que Mirtil eſt eſtranger ; & que n'eſtant point mon fils, tu vas profaner la ſainteté du ſacrifice.

MONTAN.

Les Dieux me veüillent délivrer de cét importun. Dy-moy donc qui eſt ſon pere, puiſque tu aſſure ſi fort qu'il n'eſt pas ton fils ?

CARINO.

Je ne te le ſçaurois dire, mais je te jure que ce n'eſt pas moy.

MONTAN.

Conſidere un peu comme tes paroles ſe contrediſent. Vien-çà, eſt-ce qu'il eſt de ta lignée ?

CARINO.

Et cela encore moins.

MONTAN.

Pour quelle raiſon l'appelle-tu donc ton fils ?

CARINO.

Parce que depuis le jour que je l'eus, je l'ay toûjours nourry, élevé & aymé comme mon propre fils.

MONTAN.

L'as tu acheté ? l'as-tu dérobé ? enfin dy-moy de quelle façon il eſt tombé entre tes mains ?

CARINO.

Il me fut preſenté en Elide par un eſtranger qui me le donna gratuitement.

MONTAN.

Et de qui l'avoit eu cét eſtranger ?

CARINO.

De moy, qui peu auparavant luy avois donné.

MONTAN.

Tu me donne en meſme temps ſujet de rire & de me fâcher. Comment ſe peut-il faire que tu aye receu en don une choſe que tu avois déja donnée ?

CARINO.

Je luy donnay ce qui eſtoit à luy, & puis il m'en fit un preſent.

MONTAN.

Puiſqu'il me reſte quelque temps que je puis donner à une ſi bizarre conteſtation, dy-moy un peu comment tu l'avois eu ?

CARINO.

Je l'avois trouvé un peu auparavant par hazard à l'embouchure du fleuve Alphée dans un buiſſon de Mirtes, où ſans doute la rapidité de ce fleuve l'avoit jetté, ce qui deſlors me le fit nommer Mirtil.

MONTAN.

Certes tu n'ignore pas le bel art d'orner ton diſcours de fables bien inventées. N'y a-t'il point de beſtes feroces en ton pays, qui cherchent leurs proyes dans les bois & les buiſſons ?

CARINO.

Pourquoy me demande-tu cela ?

MONTAN.

Parce qu'elles l'auroient ſans doute devoré.

CARINO.

L'impetuosité de l'eau qui estoit débordée l'avoit jetté dans ce buisson scitué au milieu d'une petite Isle, où le berceau se trouva embarassé avec des épines, qui l'arresterent lors que l'eau se retira.

MONTAN.

Pour donner quelque couleur à tes mensonges, tu entasses bien des fables les unes sur les autres. Il y a certes des choses merveilleuses en ton païs; les rivieres, comme les animaux, y ont beaucoup de discretion, pour y conserver si soigneusement la vie à des petits enfans.

CARINO.

L'eau avoit porté comme une petite nacelle le berceau où il reposoit, autour duquel il s'estoit amassé quantité de ces matieres que les fleuves débordez ont accoûtumé d'entraîner avec eux, qui, ainsi que de petites murailles, le deffendoient de l'eau, & s'estoient endurcies par les flots qui les avoient rébatuës contre le buisson où s'estoit arresté le berceau.

MONTAN.

Quoy, il estoit dans un berceau?

CARINO.

Oüy certainement.

MONTAN.

Et encore au maillot.

CARINO.

Il y estoit en effet, & au milieu de ce peril il paroissoit le plus beau, & le plus aymable enfant du monde.

MONTAN.

Et combien y a-t'il que cela t'arriva?

CARINO.

Ce fut au temps de cette déplorable inondation du fleuve Alphée, il y a environ dix-neuf ans.

MONTAN.

O Dieux! je sens un frissonnement qui me court jusques dans l'ame.

CARINO.

Enfin il ne sçauroit plus repartir; mais il ne le veut pas avoüer, suivant en cela cette superbe coûtume des Princes, qui se persuadent que la nature leur a donné les avantages de l'esprit comme ceux de la naissance, & qu'ils doivent surpasser aussi bien le reste des hommes en force de raison, qu'en puissance & en dignité, s'imaginant qu'on donne atteinte à leur autorité, quand on les presse de cedor à une verité convainquante : il est sans doute fâché de ne pouvoir détruire celle cy, ou du moins de ne pouvoir deffendre son obstination par quelque nouveau pretexte de contester.

MONTAN.

Mais explique-moy un peu quel droit avoit en cét enfant celuy qui te l'a donné, estoit-il son pere?

CARINO.

Je ne te puis rendre aucune raison de cela.

MONTAN.

N'avois-tu jamais eu aucune connoissance de luy auparavant le jour qu'il te fit ce present?

CARINO.

Je ne puis tantost répondre à tant de nouvelles questions.

MONTAN.

Le connoistrois-tu bien si tu le voyois?

CARINO.

Oüy bien comme je penſe. C'eſt un Paſteur qui me parut auſſi ruſtique par l'humeur que par ſon habit, qui eſt de moyenne taille, de poil noir, & qui a la barbe & les ſourcils fort épais.

MONTAN.

Que tous mes valets s'aprochent de moy.

DAMETE.

Nous voicy, Seigneur.

MONTAN.

Conſidere attentivement, ſi parmy tous ces gens icy il y en a quelqu'un qui reſſemble à celuy que tu me viens de dépeindre.

CARINO.

Celuy qui t'a répondu ne luy reſſemble pas ſeulement, mais c'eſt luy-meſme, il n'eſt changé aucunement depuis vingt ans : Certes je m'étonne comme il s'eſt pû conſerver ſans blanchir, & que je ſois devenu tout gris.

MONTAN.

Retirez-vous tous, & que Damette demeure icy. Vien-çà, Damette, connois-tu cét homme que tu voy ?

DAMETE.

Je croy le connoiſtre ; mais je ne me ſçaurois ſouvenir quand je l'ay veu, ny en quel lieu.

CARINO.

Laiſſe-moy un peu parler à luy, & je m'aſſure que je luy en donneray des marques qui le feront ſouvenir de ce qui s'eſt paſſé.

MONTAN.

Permets que je l'entretienne auparavant, & ne trouve point mauvais que je te prie de t'éloigner un peu.

CARINO.

J'obeïray volontiers.

MONTAN.

Or, réponds-moy, Damette, & prends garde de ne pas mentir.

DAMETE.

Hé Dieux que peut eſtre tout cecy!

MONTAN.

Lors que tu revins de chercher mon fils le long du fleuve Alphée, que le débordement du torrent avoit emporté dans ſon berceau, il y a environ vingt ans, ne me dis-tu pas que tu avois couru toutes les terres qu'il baigne, ſans en avoir pû apprendre aucunes nouvelles?

DAMETE.

Et pourquoy me le demandez-vous?

MONTAN.

Répond preciſément à ce que je te demande. Ne me dis-tu pas que tu ne l'avois pas pû trouver?

DAMETE.

Oüy, Seigneur, il eſt vray que je vous le dis.

MONTAN.

Quel enfant eſt-ce donc que tu donnas en Elide à cét homme qui t'a ſi bien reconnu?

DAMETE.

Comment voulez-vous que la memoire, qui eſt auſſi bien vieille en moy que le reſte de ma perſonne, me puiſſe remetre une choſe qui eſt paſſée il y a vingt ans.

MONTAN.

Il paroiſt plus vieil que toy, & ſi il n'en a pas perdu le ſouvenir.

DAMETE.

C'eſt moins un effet de ſa memoire, que de ſon

ſon âge qui le fait radoter.

MONTAN.

Nous en ſerons bien-toſt éclaircis. Où eſtes-vous bon-homme?

CARINO.

Me voicy, que deſirez vous de moy?

DAMETE.

Que n'es-tu auſſi-bien ſous terre que tu es deſſus.

MONTAN.

Dy moy, n'eſt-ce pas icy le Paſteur qui te fit ce preſent en Elide?

CARINO.

C'eſt luy-meſme certainement.

DAMETE.

De quel preſent veux-tu parler?

CARINO.

Ne te ſouvient-il plus que tu me rencontras dans le Temple de Jupiter Olympien, où aprés avoir eu la réponce de l'Oracle tu eſtois déja preſt à partir, quand la curioſité m'obligea à te demander la cauſe de ton voyage? Et que me l'ayant apris avec toutes les circonſtances qui me pouvoient donner quelque aſſurance de la verité de tes paroles, je te dis que moy ſeul te pouvois oſter d'inquietude, & te donner des nouvelles de ce que tu recherchois: qu'enſuite je te menay en mon logis, où tu reconnus le berceau & le petit enfant, duquel tu me fis un preſent, que je receus avec plus de joye que toutes les choſes qui me pouvoient eſtre offertes.

DAMETE.

Hé bien, que veux-tu conclure de cela?

CARINO.

Que ce meſme enfant que tu me donnas alors;

& que j'ay depuis nourry auprés de moy avec autant de tendreſſe que s'il eût eſté mon propre fils; eſt ce miſerable Berger qu'on a ſi injuſtement deſtiné pour eſtre victime de ce ſacrifice.

DAMETE.

O puiſſance de la deſtinée !

MONTAN.

Fais-tu encore difficulté d'avoüer ce qui en eſt? y a-t'il quelque choſe au diſcours de cét homme qui ſoit contraire à la verité ?

DAMETE.

Je ſouhaiterois que ma mort fût auſſi veritable que le diſcours qu'il a fait.

MONTAN.

Cela ne te peut manquer, ſi tu differe plus long temps à me rapporter fidellement tout ce que tu en ſçais. Vien çà, qu'eſt ce qui te fit aſſez méchant pour donner une choſe qui ne t'apartenoit pas.

DAMETE.

De grace, Seigneur, ne vous enquerez pas davantage, & vous contentez de ce que vous venez d'aprendre.

MONTAN.

La reſiſtance que tu fais à confeſſer ton crime augmente ma curioſité. Seras-tu encore longtemps obſtiné ? Quoy donc, tu ne veux point parler ? Je te proteſte que ſi tu me donne la peine de te le demander encore une fois, il t'en coûtera la vie.

DAMETE.

Ce fut qu'ayant conſulté l'Oracle ſur la deſtinée de cét enfant, il me fut répondu qu'il eſtoit menacé de mourir par vos mains, ſi jamais il revoyoit l'Arcadie.

CARINO.

Ce qu'il te dit eſt veritable, car je me trouvay preſent à la réponce de l'Oracle.

MONTAN.

Helas! je ne ſuis que trop éclaircy. Et la certitude de mon mal-heur ne peut plus mettre en doute le rapport de mon ſonge, & la cruelle fatalité de la deſtinée de mon cher enfant.

CARINO.

Que reſte-t'il donc plus à t'enquerir? eſt-il beſoin de preuves plus évidentes que celles que je te viens de donner?

MONTAN.

O funeſte éclairciſſement, helas! tu n'as que trop parlé, bon-homme, ou plûtoſt ma curioſité mal-heureuſe s'eſt par trop empreſſée de me faire connoiſtre mon deſaſtre. Plût aux Dieux que j'euſſe moins recherché l'origine de ton fils adoptif, ou que tu euſſe eſté moins informé des accidens qui l'ont rendu ſi remarquable. O Carino, Carino, que je fais un cruel échange de ta condition à la mienne, & que ces ſentimens douloureux qui s'efforçoient de m'attendrir, ont porté promptement dans mon cœur, toutes les paſſions dont ton ame eſtoit affligée. Celuy que tu pleure eſt le fils mal-heureux du plus deſolé pere qui vive. C'eſt mon enfant bien aymé, que les ondes ont plus cruellement ſauvé qu'elles ne me l'avoient ravy, puiſqu'auſſi bien le ſort ne luy a conſervé la vie, que pour rendre mes mains complices de ſa fatalité, eſtant forcé par un rigoureux devoir de luy ouvrir le ſein, pour arrouſer de ſon ſang la terre où il commença de voir la lumiere.

CARINO.

O merveilleuſe rencontre ! eſt-il poſſible que Mirtil ſoit ton fils ? Et dy-moy, je te prie, comment il t'avoit eſté ravy ?

MONTAN.

Il fut mal-heureuſement emporté par ce même débordement dont tu parlois tout à l'heure. O precieux gage de toutes les douceurs que j'eſperois en ma vieilleſſe ! pourquoy faut-il que la fortune t'ait ſauvé lors que je te perdis, & qu'elle me force maintenant à te perdre lors que je t'ay recouvré ?

CARINO.

O Providence eternelle ! combien ta ſageſſe eſt profonde, d'avoir ainſi ſuſpendu les effets de tant d'accidens extraordinaires, pour les recueillir maintenant en la production de quelque ſecret que tu tiens caché à la connoiſſance des hommes. O ſans doute tu vas operer des merveilles, qui feront bien-toſt voir des felicitez ſans nombre, ou des miſeres ſans remede.

MONTAN.

Helas ! je ne voy que trop clairement la malheureuſe hiſtoire que m'a repreſenté mon ſonge (trompeuſe image du bon-heur qu'il me faiſoit eſperer, & trop fidelle tableau du mal-heur qui va deſoler ma famille.) Je m'aperçois bien maintenant, que cette ſubite émotion qui a rendu mes forces languides lors que j'ay pris le coûteau en main, n'a eſté qu'un prompt effet de la nature, qui a voulu témoigner l'horreur qu'elle a euë pour une action ſi abominable.

CARINO.

Je ne doute plus que tu n'aye perdu la volonté de vouloir achever un ſacrifice ſi barbare.

MONTAN.

Helas ! je ſuis ſi mal-heureux, que la dignité que je poſſede ne me permet pas de commettre ce cruel office à un autre.

CARINO.

Hé quoy ! eſt-il poſſible qu'un pere ſoit contraint d'épancher ainſi le ſang de ſon fils ?

MONTAN.

La rigueur de nos loix me l'ordonne ſans aucune diſpence, & l'exemple du fidelle Aminte, qui ne pardonna pas à luy-meſme, exclud en cette mal-heureuſe occaſion tous les ſentimens de pitié qu'on peut avoir pour un miſerable enfant.

CARINO.

O deſtinée impitoyable ! quelle douleur avez vous reſervé aux derniers jours de ma vie ?

MONTAN.

Celle de te faire voir, que deux peres ſont devenus homicides en un meſme temps. Toy par l'amour que tu as pour Mirtil, & moy par celuy que je dois au ſervice des Dieux. Car tu as cru le ſauver en me faiſant voir que tu n'eſtois pas ſon pere, & moy voulant ſacrifier ton fils, j'ay connu trop clairement que c'eſt celuy que j'avois perdu : Et dans le meſme moment qui me fait connoiſtre que je ſuis ſon pere, je me trouve auſſi engagé à eſtre ſon bourreau.

CARINO.

Ah cruelle volonté de la deſtinée ! voila ſans doute le prodige qu'on devoit attendre de cette protection que tu ſemblois luy avoir donnée, en la rencontre de tant d'accidens extraordinaires. O deteſtables avantures ! pourquoy conſpiriez-vous ainſi à la perte de mon unique bien ?

Eſt-ce de cette ſorte que devoient mal-heureuſement reüſſir toutes les eſperances que m'avoient données les Oracles ? Sont-ce icy les felicitez que tu m'aſſurois de rencontrer au lieu de ma naiſſance ? O fils ſi cherement aymé ! autrefois l'apuy & la conſolation de ce mal-heureux pere, & maintenant la triſte cauſe de mes larmes & de mes douleurs.

MONTAN.

Ah, Carino, n'uſurpe point ſur un pere outré de douleur, le triſte office de répandre des pleurs! Laiſſe, laiſſe moy ſoûpirer, puis qu'un funeſte devoir m'oblige à méler mes larmes avec la plus pure partie de mon ſang, que je vais répandre. Mais comment puis-je me reſoudre à dire que c'eſt mon ſang, puiſque les ſentimens paternels repugnent ſi puiſſamment à une action ſi dénaturée ? Ah miſerable que je ſuis, pourquoy t'ay-je engendré! Et toy, fils infortuné, pourquoy la lumiere du jour te fut-elle donnée à une ſi dure condition ? A quelle raiſon la fureur des vagues irritées a-t'elle eſté ſi pitoyable, puiſqu'elle ne t'a reſervé que pour ſoüiller de ton ſang, les propres mains de celuy qui t'a mis au monde ? Providence eternelle, de qui la bonté regit toutes choſes, & qui impoſe aux vents & aux ondes, les juſtes limites qui bornent leur impetuoſité, quelle offence ay-je commiſe aſſez grande pour attirer ainſi ton courroux ſur ma miſerable famille ? Que ſi mes crimes ont merité quelque punition, qu'a pû commettre ce pauvre enfant qui le rende indigne de ta miſericorde ? Ta bonté poutra-t'elle permettre, que la rigueur de ta juſtice enveloppe dans une meſme ruïne, le châ-

timent d'un pere coupable, & la perte d'un fils innocent ? Tu n'as que faire pour me détruire, d'employer la puiſſance de tes foudres ; un ſouffle de ta divine bouche me peut aneantir. Exerce donc ſur moy ſeul les effets de ta juſte colere ; & ſi peut-eſtre pour me combler de miſere tu ne daigne lancer ſur moy ce trait de ton indignation, j'auray recours au trenchant de ce fer, que je dois mettre ſi cruellement en uſage. Je renouvelleray aujourd'huy le triſte, mais genereux exemple du fidelle Aminte, & ſuivant les ſentimens de l'affection, ainſi que l'ordre de la nature, le fils verra expirer le pere, plûtoſt que d'attenter jamais ſur la vie d'une perſonne qui luy eſt ſi chere. Ne differe donc plus, Montan, cours promptement à la mort, & fais voir par cette courageuſe action, que la generoſité de ton fils eſt un rayon de celle qui reſide en ton cœur. Cruelles puiſſances! je ne ſçay ſi c'eſt des enfers ou des Cieux, qui par des douleurs ſans meſure, pouſſez mon ame affligée aux dernieres violences du deſeſpoir ; voila que m'abandonnant à la fureur, j'obeïs à vos tragiques volontez ; & me laiſſant conduire aux funeſtes mouvemens qu'elles m'inſpirent, je ne deſire plus rien que la mort. Ma ſeule conſolation conſiſte maintenant en cette douce penſée, & mon ame eſt ſi remplie de ce triſte & preſſant deſir de ſortir de la vie, qu'elle en conſidere la perte comme l'unique moyen qui la doit bien-toſt délivrer d'une cruelle obligation, plus rude mille fois que le trépas. Va donc, miſerable Montan, où la douleur t'apelle, & fais voir aux yeux de la mal-heureuſe Arcadie, que tu te ſers ſans effroy du remede que la derniere vigueur de ton cou-

rage t'a permis de choisir. Allons, allons affron-

CARINO.

ter la mort.

O pauvre vieillard ! Quand je considere l'excez de mal-heur qui nous persecute, je suis contraint d'avoüer, que comme une puissante lumiere offusque aisément l'éclat d'une moindre clarté ; de mesme, le sentiment de l'affliction qui te transporte, agitant mon ame d'une nouvelle compassion, ne luy laisse presque plus la liberté de plaindre sa propre douleur. Car attirant sur ton desastre toute la pitié dont elle pouvoit estre atteinte, elle oublie celle qu'elle se doit elle-même, pour pleurer la cruauté du mal-heur qui te vient accabler dans les derniers jours de ta vie.

SCENE SIXIE'ME.

TIRENIO. MONTAN. CARINO.

TIRENIO.

ALlons un peu diligemment, mon enfant, mais que ce soit sans precipitation, afin que pouvant suivre la vîtesse de tes pas, je puisse aussi marcher avec seureté le long de ce chemin inégal & raboteux, où la foiblesse de mes pieds, & le défaut de ma veuë me pour-

roient cauſer quelque chûte fâcheuſe. Conduis-moy donc avec tant d'adreſſe, que je puiſſe connoiſtre que les yeux de ton corps, ſupléent auſſi fidellement à la lumiere que les miens ont perduë, que ceux de mon entendement ont accoûtumé de faire aux connoiſſances qui manquent à ton eſprit. Et lors que tu ſeras arrivé au lieu où eſt le Sacrificateur, arreſte-moy devant luy.

MONTAN.

Mais n'eſt-ce pas le veritable Tirenio que je voy icy prés, qui tout aveuglé qu'il eſt pour les choſes de ce monde, ne laiſſe pas de penetrer bien clairement en la connoiſſance de celles qui nous ſont cachées dans le Ciel. Il faut ſans doute que quelque conſideration importante l'ait conduit icy, car il y a long-temps qu'on ne l'a veu ſortir de la grotte ſacrée.

CARINO.

Je prie la bonté ſouveraine des Dieux, que la preſence ſi peu eſperée de ce Prophete ſoit aſſez heureuſe pour adoucir ta douleur.

MONTAN.

Quelle nouveauté eſt-ce-cy, pere Tirenio, de te voir hors du Temple? où vas-tu? Et quelle choſe as-tu à nous dire pour ſortir ainſi contre ta coûtume?

TIRENIO.

C'eſt toy ſeul que je viens trouver, Montan, pour conferer des choſes bien extraordinaires, & chercher avec toy l'éclairciſſement de quelques autres.

MONTAN.

Pourquoy l'ordre Sacerdotal ne t'a-t'il point accompagné? d'où procede le retardement de la

victime, & de tout ce qui eſt neceſſaire pour l'accompliſſement du ſacrifice, que l'imprudence d'un homme a interrompu ?

TIRENIO.

O que l'aveuglement du corps appotte ſouvent de grandes lumieres à l'eſprit ! Et qu'il eſt bien vray que noſtre ame ayant retiré les puiſſances qu'elle diſtribuë à l'uſage des ſens, pour les recueillir en elle meſme, acquiert une nouvelle vigueur, qui la fait penetrer plus facilement en la connoiſſance des choſes les plus élevées. Il ne faut pas, Montan, que nous conſiderions legerement les accidens merveilleux qui arrivent contre nos deſſeins ou nos prevoyances, & que noſtre ignorance nous les faſſe attribuer à un effet de quelque deſtin capricieux. Au contraire, c'eſt ainſi que les Dieux ſe communiquent & parlent avec nous; car tous ces prodigieux evenemens qui frapent d'étonnement l'eſprit du vulgaire, ſont les voix & les interpretes qui expliquent leurs eternelles volontez, du moins à ceux que l'innocence & la pureté ont rendu dignes d'eſtre admis à la revelation de leurs ſecrets. La reflexion que j'ay faite ſur cette verité, m'a obligé de donner un ordre contraire à celuy que tu avois envoyé à Nicandre, d'amener à l'Autel la victime, accompagnée de l'ordre Sacerdotal, parce qu'il eſt ſurvenu dans le Temple un prodige d'une telle nouveauté, que lors que je viens à le conferer avec celuy qui t'eſt arrivé preſque en meſme temps, je me trouve l'eſprit dans une confuſion qui ne m'eſt point ordinaire, & qui le tient ſuſpendu entre l'eſperance & la crainte, auſſi ſuis-je perſuadé que l'obſcurité des nuages qui m'empê-

chent de le penetrer, eſt un preſage certain des felicitez extrémes, ou des miſeres exceſſives que nous en devons attendre.

MONTAN.

Plût aux Dieux que je n'euſſe pas une connoiſſance ſi parfaite des choſes qui te ſont inconnuës, & que les derniers jours de ma vie ne fuſſent point reduits à une ſi mal-heureuſe épreuve de ma conſtance. Pardonne à l'eſtonnement où je ſuis, & me dy, je te prie, comment il eſt poſſible que les choſes preſentes te ſoient cachées, puis que ton eſprit penetre ſi clairement dans le Ciel les plus profonds ouvrages de la deſtinée ?

TIRENIO.

Mon fils, ſi la lumiere qui nous donne le divin uſage de connoiſtre les choſes de l'avenir, eſtoit un ouvrage de l'eſtude ou de la meditation, ce ſeroit un avantage qu'on pourroit eſperer des diſpoſitions naturelles, mais c'eſt une pure grace du Ciel, & un effet de ſa providence; Auſſi n'en donne-t'il les connoiſſances, qu'autant que ſa bonté le juge neceſſaire, pour le bien & l'utilité des hommes. C'eſt pourquoy je ne puis voir que d'un eſprit confus, cét amas de merveilles qui brille parmy les ombres qui l'envelopent, & qui me donne ſujet de croire, que ce ſont des ſecrets qu'il ſe reſerve, pour les reveler dans le temps que les effets s'en devront produire pour le ſalut de l'Arcadie. C'eſt ce qui m'a obligé à me faire conduire icy, pour m'informer avec toy d'une choſe que Nicandre ne m'a pas bien éclaircie, touchant celuy qui a eſté reconnu pour le pere de ce Berger, qui s'eſt volontairement devoüé à la mort.

MONTAN.

Je ne le connois que trop, Tirenio, & je ne doute pas que tu n'aprenne avec déplaisir la douleur d'une personne que tu ayme cherement.

TIRENIO.

Je louë la pitié que tu as de son mal-heur; & il n'y a rien de plus raisonnable, que de se laisser toucher à la misere de nos semblables, mais cele ne te doit pas empêcher de me faire parler avec luy.

MONTAN.

Je ne puis plus douter que le Ciel n'ait retiré de toy cette vertu prophetique dont il t'avoit gratifié; car non seulement tu es privé de la connoissance des choses futures, mais tu ignore mesme les presentes, puisque tu ne t'aperçois pas que je suis ce miserable pere avec qui tu desire de parler.

TIRENIO.

Comment, tu es le pere de celuy qui est destiné à servir de victime à nostre grande Deesse?

MONTAN.

Oüy, je suis le déplorable pere de ce garçon infortuné.

TIRENIO.

De ce fidelle Berger, qui pour sauver la vie à autruy, a renoncé si genereusement à la conservation de la sienne?

MONTAN.

De celuy qui mourant, conserve la vie à celle qui luy cause la mort, & fait mourir celuy qui luy a donné la vie.

TIRENIO.

Ce que tu dis est-il veritable?

MONTAN.

MONTAN.

Voila un trop fidelle témoin de la verité de mes paroles.

CARINO.

Ce que tu viens d'entendre eſt la pure verité.

TIRENIO.

Et qui es-tu qui parle à moy ?

CARINO.

Je ſuis Carino, qui juſques à ce jour ay tenu lieu de pere à ce genereux Berger.

TIRENIO.

Mais, Montan, ne ſeroit-ce point cét enfant qui te fut emporté par le débordement de noſtre fleuve ?

MONTAN.

C'eſt celuy-là meſme.

TIRENIO.

Et c'eſt pour cela, Montan, que tu t'appelle pere infortuné. O pauvre eſprit humain ! combien eſt grand ton aveuglement ? Et de quelles erreurs n'es-tu point envelopé, tandis que ce grand Soleil de verité ne te communique point ſes lumieres ? Pourquoy avons-nous une ridicule vanité de nous glorifier de la connoiſſance ſuperficielle que nous avons des choſes, puiſque cette partie qui eſt en nous capable de quelque intelligence, eſt un preſent du Ciel qu'il éclaire, ou qu'il obſcurcit, comme il luy plaiſt ? O Montan, tu as un aveuglement d'eſprit beaucoup plus grand que celuy de mes yeux. Quel demon, ou quel enchantement peut ſi fort étouffer les lumieres de ta raiſon, pour te laiſſer ignorer plus long-temps, que toutes les felicitez dont le Ciel pouvoit combler ta famille, ſe tencontrent en la reſtitution qu'il te fait aujourd'huy

de ce genereux enfant. Voila ſans doute l'éclairciſſement de ce ſecret, que le deſtin me faiſoit voir au travers des nuages qu'il ne me permettoit pas de penetrer. C'eſt aujourd'huy ce bienheureux jour, que nous avons toûjours eſperé ne pouvoir eſtre refuſé à l'abondance de nos larmes, & à l'effuſion de noſtre propre ſang. Enfin, voicy la fin des miſeres qui ont ſi cruellement affligé l'Arcadie. O Montan, rentre un peu en toy-meſme, & conſidere comme la douleur a banny de ta memoire, le ſouvenir de ce fameux Oracle, qui eſt ſi bien gravé dans les cœurs de toute cette Province ! Eſt-il poſſible que cette lumiere qui t'a ouvert les yeux à la connoiſſance de ton fils, ait fermé tes oreilles à la voix divine qui s'explique ſi clairement, lors qu'elle dit par la bouche de l'Oracle, *Que le malheur qui vous afflige ne ceſſera point, que l'Amour n'ait auparavant conjoint deux perſonnes deſcenduës de la race des Dieux* (mais certes je ne puis quaſi proferer ces heureuſes paroles, pour l'abondance des larmes que la joye me fait répandre) *que les mal-heurs*, dit-elle, *qui vous affligent ne ceſſeront point, que l'Amour n'ait auparavant conjoint deux perſonnes deſcenduës de la race des Dieux ; Et que l'extréme paſſion d'un fidelle Berger, n'ait reparé l'ancienne offence d'une femme infidelle.* Or, dy-moy un peu, Montan, ce Berger duquel nous parlons, & qui s'eſt ſi genereuſement offert à la mort, n'eſt-il pas d'extraction divine auſſi-bien qu'Amarille, puiſque tu l'as mis au monde ? Et quel autre lien que celuy de l'Amour les peut avoir unis d'une affection reciproque ? Car pour le mariage qui a eſté reſolu de Silvio avec elle, ce n'eſt qu'un pur

ouvrage de l'autorité des parens, ſur la volonté de perſonnes qui ne les ont oſé dédire. Auſſi a-t'on veu apparemment que le meſme nœud qui a eſtreint leur foy, a autant éloigné leur affection, qu'une extréme averſion le peut eſtre d'une parfaite amitié. Et ſi tu veux encore examiner toutes les circonſtances qui ſe rencontrent en cette avanture, n'avoüeras-tu pas que Mirtil eſt celuy que l'Oracle a voulu deſigner, puiſqu'il eſt le ſeul depuis Aminte, qui a fait paroiſtre aſſez d'amour & de vertu, pour le vouloir imiter en un ſi genereux exemple. Quel autre que luy a mépriſé ſa vie pour le ſalut de ce qu'il aymoit? c'eſt là certainement une action d'une fidelité ſi rare, qu'elle peut effacer du cœur de Diane, la juſte colere que l'infidelité de Lucrine avoit allumé contre nous. Auſſi eſt-ce par ces illuſtres actions, plûtoſt que par la perte de noſtre ſang, qu'on appaiſe les Dieux irritez, & que reparant l'offence qui a eſté commiſe, on ſatisfait pleinement à la Juſtice eternelle. Auſſi à peine eſt-il entré au Temple pour renouveler le ſerment de mourir volontairement gardant le ſilence, qu'on a veu ceſſer tous les prodiges qui nous avoient donné de ſi legitimes craintes. La ſueur ſanglante qui couvroit l'image de Diane a eſté diſſipée, avec autant d'eſtonnement qu'elle avoit eſté aperceuë. La terre n'a plus tremblé, & tout ce bruit confus & ces puantes vapeurs qui ſortoient de la grotte ſacrée, ont eſté converties en un ſon armonieux, & en des odeurs ſi douces, que le Ciel meſme n'en ſçauroit avoir de plus agreables. O Dieux ſouverains! providence ſupréme! quand j'aurois autant d'ames que je pourrois avoir de paroles pour loüer vô-

tre infinie bonté, & que je vous les conſacrerois toutes, je ne croirois pas pouvoir ſatisfaire à l'obligation que nous vous avons. Mais puiſque mon impuiſſance donne de ſi étroites bornes à mon zele, ayez, s'il vous plaiſt, agreable les reſpectueuſes adorations que je vous rends à genoux. Combien vous ſuis-je redevable, d'avoir prolongé ma vie juſques à une ſi heureuſe journée ? Toutes celles qui ſe ſont paſſées depuis un ſiecle entier que je ſuis ſur la terre, ont eſté partagées ſi inégalement, que la douleur y a de beaucoup ſurpaſſé le plaiſir. Mais celle-cy eſt ſi exempte de l'amertume qui ſe méle parmy les plus grandes joyes, qu'il me ſemble que je reviens au monde pour goûter une vie pleine de felicité. Pourquoy donc perdons-nous en paroles inutiles, le temps qui ſe doit employer à perfectionner cét ouvrage ? Allons, allons-y travailler. Releve-moy, mon enfant, car mes forces ne ſecondent pas mon courage ; & je ne puis ſans ton aſſiſtance, ſoûtenir ce miſerable corps accablé de vieilleſſe & de caducité.

MONTAN.

Je confeſſe, Tirenio, que mon ame eſt ſurpriſe d'une admiration ſi extréme, qu'à peine ſuis-je capable de ſentir la joye qui me tranſporte : Et ſi je ne la puis témoigner, n'en accuſe que ſon excez, qui rend ma langue muette au milieu de mes contentemens. O miracles incomparables ! ô grace du Ciel ſans exemple, auſſi-bien que tu fais paroiſtre pour cette heureuſe contrée ! O belle Arcadie ! plus aymée des Dieux que tout le reſte de la terre, ton bon-heur m'eſt ſi cher, que me faiſant oublier le mien propre, je demeure preſque inſenſible à celuy que je

viens de recevoir, par le preſent que le Ciel m'a fait pour une ſeconde fois de ce fils bien-aymé, & qu'il ſembloit me vouloir encore oſter par un ſecond mal-heur plus funeſte que le premier. Et bien que je me voye ſorty de cét abîme de douleur où j'eſtois plongé, pour entrer en un eſtat tout contraire plein de repos & de ſatisfaction, lors que je penſe au bien univerſel de cette Province, mon contentement particulier, comme un ruiſſeau imperceptible, ſe confond, & ſe perd dans cette vaſte mer de delices, qui s'en va heureuſement l'inonder. O ſonge fortuné! avant-coureur de ma felicité, ou plûtoſt viſion purement celeſte, qui recelois dans l'obſcurité de tes ombres tant d'heureuſes predictions. Voicy que je commence à faire une experience bien douce des proſperitez que tu as promiſes à ma chere Arcadie, lors que tu m'annonças qu'un bonheur extréme alloit ſucceder aux miſeres qui l'ont deſolée.

TIRENIO.

Mais, Montan, qu'eſt ce que tu attends davantage en ce lieu? le Ciel n'exige plus de nous des victimes humaines, la face de nos jours eſt changée, l'Amour a banny la haine, & noſtre grande Deeſſe veut que nous convertiſſions les funeſtes preparatifs d'un ſanglant ſacrifice, en la pompe d'un mariage, qui redonne la felicité à cette belle Province. Ne differons donc pas plus long-temps, & employons à un ſi bon deſſein le peu de jour qui nous reſte, tu ſçais mieux que moy s'il eſt bien-toſt preſt à finir.

MONTAN.

Il peut durer encore un peu plus d'une heure.

TIRENIO.

Puiſqu'il eſt déja ſi tard, hâtons-nous d'aller au Temple, où ſans aucun retardement l'affection de ces deux fidelles Amans ſoit recompenſée, par l'heureux mariage qui s'en doit accomplir aujourd'huy. Le Ciel qui verſe maintenant ſes graces, le commande, & nous devons deſirer qu'une ſi heureuſe obeïſſance ameine avec le jour la felicité qui nous eſt promiſe. Marche, mon enfant, & me reconduis au lieu d'où je ſuis party. Et toy, Montan, viens m'y accompagner.

MONTAN.

Il me ſemble, Tirenio, qu'il ſe rencontre une difficulté en ton deſſein qu'il n'eſt pas facile à reſoudre. Amarille ne peut donner ſa foy à Mirtil, ſans violer celle qu'elle a premierement donnée à Silvio.

CARINO.

Ce ſcrupule eſt bien-aiſé à lever; puiſque le ſecond ſerment qu'elle doit faire, l'obligera doublement de conſerver à Mirtil, ce qu'elle a premierement promis à Silvio. Car ſi le paſteur qui me le donna ne m'a point déguiſé la verité, c'eſt le nom qu'il a eu juſques au temps que je luy changeay, du conſentement de ce bon homme, en celuy de Mirtil, pour memoire de l'heureuſe rencontre que j'en avois faite ſous un arbre de ce meſme nom.

MONTAN.

Ce que tu dis, Carino, eſt veritable: Et il me ſouvient que je donnay le meſme nom de Silvio à mon ſecond fils, pour me conſoler en quelque façon de la perte que j'avois faite du premier.

TIRENIO.

Ton objection eſtoit conſiderable, mais puiſque nous voila éclaircis de tout ce qui pouvoit apporter quelque empêchement, allons nous-en diligemment au Temple.

MONTAN.

Tu veux bien, Carino, nous accompagner en cette ceremonie, en laquelle ta pieté donne un ſecond pere à Mirtil, & un frere à Montan, qui t'aymera cherement toute ſa vie.

CARINO.

Je conſerveray toûjours pour Mirtil une affection paternelle, & une reconnoiſſance tres reſpectueuſe pour l'alliance dont il te plaiſt m'honorer, qui m'engage d'aſſurer l'un & l'autre d'une obeïſſance qui n'aura d'autres bornes que celles de ma vie. Mais puiſque tu me témoigne plus d'amitié que je n'en puis meriter, ne trouve pas eſtrange ſi je prens auſſi la liberté de te ſuplier, de recevoir mon compagnon en la joüiſſance du bon-heur que ta bonté me fait eſperer, ſans la preſence duquel je ne pourrois goûter en repos, la douce recompenſe que tu veux donner aux fatigues qu'il a ſi obligeamment partagées avec moy.

MONTAN.

Je te ſuis redevable de cette penſée, & je te conjure de croire, que je n'auray point de joye plus ſenſible, que celle que tu me peux donner, rendant communs entre nous, le bien & les enfans que j'ay receus de la pure bonté du Ciel.

CARINO.

O Dieux eternels! combien ſont differentes les voyes que tient voſtre divine Providence en

la distribution de ses graces, de celles que nos souhaits nous font si inutilement rechercher pour en obtenir l'accomplissement.

SCENE SEPTIE'ME.

CORISQVE. LINCO.

CORISQVE.

EN verité, Linco, tu m'as donné beaucoup de joye, de m'aprendre qu'enfin l'Amour a surmonté l'insensibilité de Silvio, dans le temps mesme qu'il redoutoit le moins sa puissance. Mais dy-moy, je te prie, ce qui est arrivé de la pauvre Dorinde?

LINCO.

Nous l'avons portée en la maison de Silvio; où sa mere l'a receuë avec un visage couvert de larmes, nous laissant en doute si elles procedoient de douleur ou de joye, car elle témoigna bien avoir beaucoup de contentement du changement si peu attendu de son fils, mais elle fit paroistre une extréme affli ction du pitoyable estat où estoit Dorinde, qui luy donnoit sujet de craindre qu'une mesme journée la privât de l'alliance de deux belles filles, dont la mauvaise conduite de l'une luy avoit causé la mort, & l'affection de l'autre une blessure qui la mettoit en danger de perdre la vie.

CORISQVE.

Et quoy, la pauvre Amarille est donc morte.

LINCO.

Le bruit commun eſtoit qu'elle devoit mourir ; c'eſt le ſujet qui me conduit au Temple, où j'eſpere de trouver Montan, pour luy apprendre que les Dieux ne l'ont pas ſi rigoureuſement traité en la perte qu'il a faite d'une belle fille, qu'ils ne luy ayent donné une douce occaſion de s'en conſoler, par l'heureux changement de l'amour de ſon fils, qui luy en a fait choiſir une autre, dont il ne recevra pas moins de ſatisfaction qu'il en pouvoit eſperer de celle qu'il a perduë.

CORISQVE.

Et quoy, Dorinde n'eſt pas morte ?

LINCO.

Comment morte, elle en eſt vrayment bien éloignée. Ah, Coriſque ! que tu ſerois heureuſe, ſi ta vie eſtoit auſſi douce que celle qu'elle goûte maintenant.

CORISQVE.

La playe ne s'eſt donc pas trouvée mortelle ?

LINCO.

Le repentir de Silvio a eſté ſi plein de douleur & d'amour, que ſi Dorinde avoit eſté dans le tombeau ; il auroit eſté capable de luy redonner la vie.

CORISQVE.

Mais comment a-t'on pû faire une ſi belle cure en ſi peu de temps ?

LINCO.

C'a eſté d'une façon qui n'eſt pas ordinaire, & qui te donnera de l'admiration dans le recit que j'en feray. Toute la famille de Montan eſtoit autour de cette pauvre Nimphe, qui d'une affection pleine de crainte & de deſir de la ſecourir, s'efforçoit à luy apporter quelque ſoulagement,

lors que ſe tournant vers Silvio, elle luy a dit (peut eſtre avec quelque deſſein de ſe vanger par luy-meſme) qu'elle ne pouvoit ſouffrir qu'un autre la touchât que luy, & qu'il eſtoit bien raiſonnable que celuy qui luy avoit fait la bleſſure, ſe donnât la peine d'en avancer la gueriſon. Chacun a eſté de ſon ſentiment; de ſorte que tout le monde s'eſtant retiré, nous ſommes demeurez ſeuls avec elle, ſa mere, Silvio & moy; luy pour agir & appliquer les remedes, & nous deux pour l'aſſiſter de noſtre conſeil. Alors comme il ſe trouve obligé à la confiance qu'elle prend en ſon affection, il fortifie ſon cœur abattu de douleur de la voir ſouffrir, & employe toute l'adreſſe dont il eſt capable, à luy oſter le plus doucement qu'il luy eſt poſſible, les habits que le ſang refroidy avoit attaché à ce beau ſein: puis d'une main beaucoup moins émeuë que le cœur, il eſſaye à retirer la fléche qui eſtoit fort profondément enfoncée dans le coſté. Mais je ne ſçay ſi ce fut par mal-heur, ou faute d'experience de Silvio, que le bois ayant eſté ébranlé pluſieurs fois, obeyt plus promptement à ſon deſſein, que le fer qui demeura au profond de la playe, ce qui augmenta la douleur & l'inflammation avec tant de violence, qu'on ne pouvoit pas meſme eſperer que l'adreſſe du plus habile Chirurgien, non plus que l'effort de ſes ferremens, le pût deſormais arracher. Le ſeul eſpoir de ſon ſalut conſiſtoit à ouvrir la playe, pour en tirer le fer qui s'y eſtoit fortement attaché. Mais ce cruel office ne ſe devoit pas attendre d'un cœur ſi amoureux, & d'un ſentiment ſi tendre que celuy de Silvio, auquel peut-eſtre auſſi l'Amour enſeignoit, qu'il ne guerit

pas ceux qu'il a bleſſez, par des moyens ſi cruels que ceux qui ſe devoient employer en un ſi douloureux uſage. Encore qu'à voir la conſtance de l'amoureuſe Dorinde, il parut que les remedes plus violens perdoient toute leur aigreur entre les bras de ſon bien-aymé Silvio. Il n'en eſtoit pas de meſme de luy, à qui l'impatience de ſon deſir offroit confuſément divers remedes inutiles. Enfin, tout d'un coup il rapelle ſon jugement & ſa memoire, & s'écrie: Ah fer maudit, ſi faut-il que ton opiniâtreté cede à mon induſtrie, tu ſortiras plûtoſt qu'on ne l'eſpere; & celuy qui t'a ſi mal-heureuſement pouſſé où tu es, ne manquera pas d'invention pour t'en arracher ſans douleur. Profitons du ſeul avantage que j'ay acquis durant la paſſion que j'ay euë pour la chaſſe, & qu'il ſerve aujourd'huy à reparer l'extréme déplaiſir, qu'un ſi grand aveuglement m'a cauſé. Il me ſouvient d'une herbe qui n'eſt pas fort éloignée d'icy, dont la nature a montré l'uſage aux chevres ſauvages, qui lors qu'elles ont eſté bleſſées nous en ont fait voir les proprietez. Et ſans achever de nous dire ce qu'il en avoit remarqué, il court diligemment ſur une montagne voiſine, où aprés en avoir cueilly une poignée, il revient vers nous, prend ſon herbe dont il a tiré le ſuc, qu'il broye avec de la graine de verveine, & de la racine de centaure, & puis il en compoſe une emplâtre qu'il applique ſur la bleſſure, où elle n'eſt pas plûtoſt, que le ſang s'eſtanche & la douleur diminuë, avec un effet ſi merveilleux, qu'un moment aprés levant l'appareil, le fer non ſeulement l'a ſuivy, mais la playe meſme a paru quaſi toute fermée. De ſorte que ſa douleur eſtant ceſſée, la force luy

eſt revenuë en ſi peu de temps, qu'on auroit eu peine à croire l'accident qui luy eſtoit arrivé. A la verité, le coup n'eſtoit pas ſi dangereux qu'on ſe l'eſtoit imaginé, parce que la fléche ayant rencontré une côte qui avoit émouſſé ſa violence, elle avoit gliſſé entre la peau & une partie pleine de muſcles, plus ſenſible que perilleuſe.

CORISQVE.

Certes, Linco, la vertu d'une herbe ſi merveilleuſe me donne de l'admiration, mais je te confeſſe que je n'en ay pas moins de la bonne fortune qui accompagne le mal-heur de Dorinde.

LINCO.

Pour le regard de ce qui a ſuccedé à un ſi heureux commencement, ton imagination te le peut beaucoup mieux repreſenter que ma bouche. Il ſuffit de te dire, que Dorinde a toute la ſanté qu'elle peut ſouhaiter dans le bon-heur qu'elle poſſede, & que ſon beau corps eſt ſi parfaitement guery, qu'elle s'en peut aiſément ſervir à toute ſorte d'uſage. Ce n'eſt pas que je ne croye auſſi-bien que toy, qu'elle n'eſt pas ſortie de l'occaſion où elle s'eſt rencontrée, ſans avoir receu pluſieurs autres coups : mais comme ils ont eſté donnez par des armes differentes, les bleſſures en ſont auſſi fort diſſemblables. La douleur & le danger fait craindre les unes, & la douceur fait deſirer les autres. Les unes ſe gueriſſent en ſe fermant, & pour les autres qui ſont d'une nature toute contraire, moins on ſouffre qu'elles ſe ferment, & plûtoſt donnent-elles des marques agreables de leur parfaite gueriſon. Qui plus eſt, ce mauvais garçon a pris dans l'e-

xercice

exercice de la chasse une si grande habitude à tirer, qu'il n'en sçauroit si-tost perdre la coûtume. Et comme la passion qu'il avoit n'a fait que changer d'objet, il en conserve les mesmes inclinations, & met toutes ses delices à ravir la belle Dorinde par la merveille de ses coups.

CORISQVE.

Je voy bien que tu te deffais aussi peu de ton humeur railleuse, que des pensées que tu as toûjours eu pour l'Amour.

LINCO.

Ma chere Corisque, il est vray que les sentimens où je suis ne different pas beaucoup de ceux que tu m'as veu autrefois, mais je t'avouë aussi que la vigueur qui les rendoit agreables à celles à qui je les faisois connoistre, m'a abandonné il y a long-temps, quoy qu'à te dire la verité, mes desirs soient encore aussi ardens, que ma personne est refroidie.

CORISQVE.

Je te conseille, Linco, de renoncer à toutes ces folies, & d'establir desormais tes plaisirs en des passions qui soient plus commodes, tu en useras pourtant comme il te plaira, Adieu. Or maintenant que le Ciel a exaucé mes vœux, & que la mort d'Amarille m'a délivrée d'une dangereuse rivalle, il ne me reste plus rien à faire, qu'à m'enquerir discretement de ce qui aura esté ordonné de mon aymable Mirtil.

SCENE HUITIE'ME.

ERGASTE. CORISQVE.

ERGASTE.



Heureuſe journée, pleine de merveilles & de benedictions du Ciel! ô fortunée Arcadie, qui allez eſtre comblée de joye & de delices par les propres mains de l'Amour.

CORISQVE.

Je ſuis bien-heureuſe de rencontrer Ergaſte ſi favorablement, pour m'informer de ce que je deſire ſçavoir.

ERGASTE.

Que toutes choſes ſoient aujourd'huy ſenſibles à noſtre joye, le Ciel, la terre, & tous les elemens, & que noſtre contentement s'eſtende ſi univerſellement, que paſſant meſme juſques aux enfers, il ſuſpende durant cette journée, la cruauté des ſuplices qui y affligent les ames les plus criminelles.

CORISQVE.

De quelle joye ce Berger peut-il eſtre ſi tranſporté?

ERGASTE.

Foreſts bien-heureuſes, ſi autrefois vos agreables ombres ont eſté les fideles depoſitaires de nos juſtes plaintes, qu'elles le ſoient aujourd'huy de l'excez de nos joyes, & vous rendant auſſi ſenſibles à nos contentemens, que vous l'avez eſté à nos mal-heurs, ne refuſez pas la voix de vos échos, à redire aprés nous les chançons

pleines d'allegreſſe que nous vous allons faire entendre. Changez, changez, meſmes en voix humaines, cét agreable murmure de vos feüilles agitées, par les paiſibles haleines des zephirs, pour les employer toutes à chanter le bon-heur & la felicité des deux plus fideles Amans du monde.

CORISQVE.

Il parle ſans doute de Silvio & de Dorinde. Certes je trouve qu'il a raiſon d'en uſer ainſi, & de ne pas negliger une ſeule occaſion de ſe réjoüir; car aprés tout, il faut conſerver la vie, & ſe deffendre des chagrins qui nous empêchent d'en goûter la poſſeſſion. Auſſi voyons-nous que la ſource des larmes eſt bien plûtoſt tarie que celle des contentemens. Ce Berger, ainſi que toute cette Province, ſe rencontte d'un ſentiment pareil au mien, chacun a mis en oubly la fin tragique de la pauvre Amarille, pour prendre part aux ſatisfactions de la bien-heureuſe Dorinde. Nous ſommes en verité bien obligez à la nature, de nous faire ſi aiſément paſſer de la triſteſſe à la joye, & de nous garentir par cét heureux expedient des miſeres qui accompagnent la vie. Ergaſte, les Dieux te conſervent. Dy-moy un peu, où vas-tu avec un eſprit ſi content? ſont ce les nôces où l'on te peut avoir convié, qui te donnent tant de gayeté?

ERGASTE.

Tu l'as deviné. Et qui t'a déja pû apprendre l'heureuſe avanture de ces deux fideles Amans? n'as-tu pas eſté ſurpriſe d'une nouvelle ſi peu attenduë de tout le monde?

CORISQVE.

Linco m'en a fait un recit fort ample, & qui certes n'a pas eſté un petit adouciſſement à la

douleur que m'a donné la mort de ma chere Amarille.

ERGASTE.

Amarille morte? je voy bien que nous ne nous entendons pas. Qu'eſt-ce que tu veux dire? & de qui penſe-tu que je te parle?

CORISQVE.

Je croy que c'eſt de Dorinde & de Silvio.

ERGASTE.

Et pourquoy Dorinde? à cauſe dequoy Silvio? comment, tu ne ſçais donc pas ce que je veux dire? O Coriſque, ma joye procede d'une cauſe beaucoup plus illuſtre. Je te parle d'Amarille & de Mirtil, qu'on peut nommer aujourd'huy le couple d'Amans le plus chery de l'Amour, qui ait jamais eſté échauffé de la pureté de ſes flâmes.

CORISQVE.

Hé quoy, Ergaſte, Amarille n'eſt pas encore morte?

ERGASTE.

Comment morte? je te puis aſſurer qu'elle eſt vivante, belle & tres-contente de ſe voir mariée avec un Berger qui luy eſt plus cher que ſa propre vie.

CORISQVE.

Hé, tu te mocque de moy.

ERGASTE.

Nullement, & pour peu de patience que tu te veille donner, tu en ſeras aſſurée par tes propres yeux.

CORISQVE.

N'a-t'elle donc pas eſté condamnée à moutir?

ERGASTE.

Elle l'a eſté veritablement, mais un moment aprés elle a eſté reconnuë innocente.

CORISQVE.

Rêve-tu en parlant comme tu fais, ou ſi c'eſt moy, à qui un ſonge repreſente des choſes ſi

éloignées de l'apparence ?

ERGASTE.

Si tu t'arreſte icy encore quelque temps, tu la verras ſortir du Temple avec ſon fidele Mirtil, à qui elle vient de donner la foy conjugale, & la va mener au logis de Montan, où il doit cueillir avec autant de gloire que de plaiſir, le doux fruit de ſes peines & de ſes tourmens amoureux. Que tu aurois de ſatisfaction, Coriſque, ſi tu voyois cette joye univerſelle, le Temple eſt remply d'une multitude infinie de perſonnes de toute ſorte de conditions, qui par une allegreſſe exceſſive, pouſſent juſques au Ciel un bruit confus de loüanges & de benedictions, chacun porté d'une loüable curioſité, deſire voir cét incomparable couple de bien heureux Amans. Il n'y a perſonne qui ne prenne part à ſa joye, qui n'en revere la vertu, & de qui le ſouhait n'en voulût encore augmenter la felicité. Les uns admirent la generoſité de Mirtil, les autres ſon inébranlable conſtance, quelques-uns beniſſent les graces dont le Ciel l'a comblé, & tous ſont ravis des avantages qu'il a receus de la nature. Enfin, ſon action paroiſt ſi belle à tout le monde, que tout l'air d'alentour ne retentit que des loüanges qu'on donne aux vertus & à la fidelité de cét aymable Berger. O heureuſe avanture ! ô recompenſe bien deuë à une ſi rare affection, qui le porte à un tel point de bon-heur, que de pauvre Berger qu'il eſtoit, il s'éleve à la condition d'un demy-Dieu. A-t'on jamais entendu parler d'un changement ſi glorieux ? paſſer en un moment de la mort à la vie, de l'horreur du ſuplice à la pompe d'un mariage, que toutes les differences de la naiſſance & de la for-

tune, auſſi-bien que la contradiction apparente des volontez du Ciel & des hommes, ne luy permettoient pas d'eſperer ? Mais, Coriſque, bien que des evenemens ſi eſtranges ſurprennent ton imagination, ils ne ſont pourtant pas ſi eſtonnans, que de le voir appellé à la poſſeſſion d'une Nimphe, pour laquelle il n'avoit point d'autre ambition que de mourir. Et qui a eſté ſi reconnoiſſante de la beauté de cette action, qu'elle n'a pas fait de difficulté de ſurmonter les loix rigoureuſes de la modeſtie, pour rendre un témoignage public, qu'elle luy cede auſſi peu en la grandeur de l'affection, qu'en la generoſité de ſon deſſein, & que le mépris qu'elle faiſoit de la vie n'eſtoit pas moindre que le deſir de la luy conſerver. Et pour te dire tout en peu de paroles, il a eſté retiré des mains de la mort, pour goûter dans les bras languiſſans de cette belle, la douce recompenſe de ſa paſſion amoureuſe; ſa bonne fortune a eſté accompagnée de tant de rares circonſtances, & d'une approbation ſi univerſelle, qu'elle fait preſque la principale partie de la réjoüiſſance publique. Que dis-tu de toutes ces merveilles ? Coriſque eſt-elle devenuë muette, & n'eſt elle pas auſſi ſenſible au bonheur de ſon Amarille, que je le ſuis à celuy de Mirtil ?

CORISQVE.

Au contraire, Ergaſte, je ne puis mieux témoigner ma joye, que par le ſilence que tu as remarqué, durant lequel je medite le contentement d'une perſonne qui m'eſt ſi chere.

ERGASTE.

O Coriſque ! ſi tu avois veu la belle Amarille lors qu'elle a touché dans la main de ſon Mirtil, pour gage de la foy conjugale qu'elle luy a pro-

miſe, & que cét heureux Berger, pour aſſurance de la ſienne, luy a demandé un baiſer, dont la douceur a eſté ſi juſtement partagée, qu'on eſt demeuré en doute lequel des deux l'a donné; Je ne fais point de doute que l'experience que tu as faite de ſemblables douceurs, n'eût porté en ton imagination des ſentimens ſi preſſans de celles qu'ils goûtoient, que tu ne te fuſſes pâmée dans l'excez d'un ſi grand plaiſir. La pourpre n'a point tant d'éclat, ny la roſe un teint ſi vermeil que fut celuy du beau viſage d'Amarille, lors qu'appellant à ſon ſecours les timides armes de la modeſtie, elle le couvrit de rougeur comme d'un bouclier. Mais elle ſe trahit en ſe voulant deffendre; car ce qui devoit arreſter l'effort de ſon aymable ennemy, ne fit qu'augmenter ſon ardeur. Amarille d'une contenance mélée de pudeur & d'amour, feignit de ſe vouloir un peu retirer, mais peut-eſtre ne fut-ce qu'à deſſein de le rendre plus doux & plus ſavoureux; mais elle uſa d'une adreſſe ſi admirable, qu'elle laiſſa tout le monde en doute, ſi ce delicieux baiſer fut pris ou s'il fut donné; la douce ſeverité qu'elle faiſoit paroiſtre, ſembloit dire en meſme temps un non, & le deſavoüer; ſon refus eſtoit ſi obligeant, qu'il paroiſſoit ſouhaiter ce qu'en refuſant il vouloit accorder: ſa foible reſiſtance irritoit le deſir, & ne ſe deffendant plus que par une nonchalante retraite, elle donnoit aſſurance que la violence qu'on luy faiſoit, portoit avec elle ſon impunité. Je n'en puis plus, Coriſque, penſant au plaiſir que je me repreſente, & je t'avouë qu'il allume en mon ame un feu que je ne puis eſteindre moy ſeul, je m'en vas de ce pas chercher une femme qui m'ayme, car les plaiſirs que je conçois ne

peuvent eſtre bien goûtez, s'ils ne ſont rendus avec la meſme ardeur qu'on les donne.

CORISQVE.

Si ce Berger eſt veritable, l'effort de ma paſſion achevera de troubler mon eſprit, ou celuy de la raiſon me rendra pour jamais, le repos que m'avoit oſté la vanité de mes eſperances.

SCENE NEUFIE'ME.

CHOEVR DES BERGERS. CORISQVE. AMARILLE. MIRTIL.

CHOEVR DES BERGERS.

ADorable Divinité qui preſide aux mariages! ô Saint Hymen, exauce les vœux & les prieres que nous te faiſons devotement, en faveur de ce couple de demy-Dieux, afin que le nœud qui en lie les cœurs & les volontez, le conſerve dans une heureuſe union qui le faſſe joüir d'une felicité eternelle.

CORISQVE.

Helas! je ne puis plus douter que le diſcours d'Ergaſte ne ſoit tres-veritable. Miſerable que je ſuis, c'eſt avec beaucoup de juſtice que je recueille un fruit ſi amer de la vanité de mes eſperances. Deſirs, non moins injuſtes que trompeurs, autheurs de mille pernicieux deſſeins, je fais pour jamais divorce avec vous. Eſt-il poſſible que vous m'ayez poſſedée avec une telle fureur, que pour vous ſatisfaire, j'aye eu aſſez de malice pour vouloir procurer la mort à une perſonne, de qui je

dois adorer la pureté & l'innocence? Quoy donc, ay-je pû estre si cruelle, ou plûtost ay-je dû attendre un moindre aveuglement d'une passion si déreglée? Qui est-ce donc qui m'ouvre maintenant les yeux? C'est vous, ô Dieux eternels, qui par vostre bonté infinie me faites voir l'horreur de mon crime, qui sous l'apparence d'une felicité imaginaire, m'entretenoit en un abîme de vices & de miseres.

CHOEVR DES BERGERS.

Adorable Divinité qui preside aux mariages! ô Saint Hymen, exauce les vœux & les prieres que nous te faisons devotement en faveur de ce couple de demy-Dieux, afin que le nœud qui en lie les cœurs & les volontez, le conserve dans une heureuse union qui le fasse joüir d'une felicité eternelle. Considere maintenant, Berger fidele, autant qu'amoureux, à quel point de bonheur t'a conduit ta perseverance, & combien t'aporte de gloire le genereux mépris que tu as fait de la vie. N'est-ce pas icy cette fiere beauté qui ne vouloit pas recevoir les soins respectueux de ta passion, pource que la possession t'en estoit deffenduë, non seulement par les loix des Dieux & des hommes, mais par la rigueur de ta destinée, de ses chastes inclinations, de la foy qu'elle avoit promise, de la bassesse de ta condition, & enfin de la mort qu'elle ne pouvoit éviter? Et pourtant, Mirtil, toutes ces beautez que tu regarde avec admiration, aprés la possession desquelles ton cœur s'est si long-temps consommé en desirs inutiles, sont aujourd'huy les doux fruits que tu recueille de tes peines, & la recompense de ton inviolable fidelité. Et au milieu d'un bon heur si peu esperé, tu ne dis mot, Mirtil, cõme si la joye

publique te rendoit insensible à la tienne propre.

MIRTIL.

Comment puis-je parler, si l'heureux estat où je me rencontre approchant de celuy qui est dans le Ciel, me met en doute si je suis encore en vie? Mais si vous voulez sçavoir quels sont les mouvemens de mon cœur, demandez à la belle Amarille, en qui mon ame reside depuis le moment qu'elle luy a voüé ses adorations.

CHOEVR DES BERGERS.

Grand Dieu qui preside aux mariages, &c.

CORISQVE.

Mais, ô Dieux! de quelle sorte puis-je encore souffrir en moy les honteux ornemens de ces beautés empruntées? Marques infames de l'impureté de mon ame, je vous abandonne. Et si l'abus que j'ay pû faire de vos avantages, en augmentant ma beauté, a donné des sentimens d'amour à quelques Bergers, je souhaite que le mépris que j'ay maintenant pour vous, leur soit un profitable exemple de celuy qu'ils doivent faire des plaisirs trompeurs & imaginaires, que le déreglement de cette passion entretient en leur fantaisie. Monstres de vanité, armes lascives que j'ay si souvent exercées en la conqueste des cœurs, si vous avez servy à reparer les defauts d'une chose si corrompuë, il faut que vous employant à un plus noble usage, je vous laisse aux pieds des Autels, comme un glorieux trophée, que l'amour du Ciel remporte aujourd'huy sur celuy des vanitez de ce monde.

CHOEVR DES BERGERS.

Adorable Divinité, qui presidez aux, &c.

CORISQVE.

Mais pourquoy differe-tu davantage, misera-

ble Coriſque, s'offrira-t'il jamais une occaſion plus favorable pour obtenir le pardon de ton offenſe ? Qui te peut retenir ? eſt-ce la crainte du ſuplice que tu as merité ? Ceſſe, ceſſe d'apprehender la juſtice des hommes, puis que celle que le Ciel exerce contre toy par le remords de ta conſcience eſt beaucoup plus à redouter. Ouvrage des propres mains de l'Amour, beau couple qu'il a ſi dignement aſſemblé, heureux Amans que le Ciel comble de graces, & la terre de loüanges, puis qu'il eſt vray que voſtre bon-heur a fait flêchir devant luy toutes les puiſſances qui s'oppoſoient à voſtre contentement, il eſt bien raiſonnable que vous voyez encore humiliée à vos pieds, une perſonne qui a mis en uſage contre vous, toutes les malices que l'eſprit humain ſçauroit inventer, & qui s'eſtoit perſuadée, que ſes artifices pourroient prevaloir ſur la force de voſtre deſtin. Je ne le celle point, belle Amarille, une paſſion plus violente, & moins legitime que la tienne, m'a renduë ta rivale, & je me ſuis long-temps flattée de l'eſpoir de parvenir au meſme point de bon-heur que tu ſouhaitois, & dont tu joüis maintenant comme eſtant ſeule digne de le poſſeder. Et où le merite n'a pû ſuffire, j'ay eu recours aux impoſtures, qui toutes ont reüſſi à ta gloire, & à ma confuſion. Reçois cette confeſſion, belle Amarille, comme un hommage public que je rends à la verité, & afin qu'elle ne ſoit pas inutile à la ſatisfaction de l'un & de l'autre, elle t'apprendra (heureuſe fille) que tous les artifices dont je me ſuis ſervie pour ébranler la fidelité de ce Berger, ont eſté autant de marques viſibles de la fermeté de ſa foy. Et toy, Mirtil, je te puis aſſurer, que tu poſſede le plus rare exemple de cha-

ſteté que le Ciel ait jamais produit ; le témoignage que je rends de cette verité ne doit pas eſtre mis en doute, puis que ma paſſion outragée, a eſté une pierre de touche qui a mis à l'épreuve la conſtance de l'un, & la pureté de l'autre. Mais belle Nimphe, ſi tes juſtes reſſentimens te portent à me vouloir punir, avant que de prononcer contre moy, tourne tes yeux ſur ton aymable Berger, & je m'aſſure que quelque ſevere que ſoit ton humeur, tu avouëras auſſi-toſt, que l'inévitable neceſſité de mon crime s'y rencontre, avec celle de mon pardon. Ne me refuſe donc pas la grace que je te demande, & ſi tu és moins ſenſible à la grandeur de mon repentir, qu'à celle de mon offenſe, conſidere par cette precieuſe recompenſe que tu reçois des propres mains de l'Amour, que je ſuis tombée dans une faute bien excuſable, puiſqu'elle procede plûtoſt de la neceſſité de ſa cauſe, que de la liberté de mon choix : Et puis il eſt juſte que tu pardonne aujourd'huy une foibleſſe de cette nature, puis que tu prends plaiſir d'avoüer, que tu t'es enfin renduë aux doux efforts de cette belle paſſion.

AMARILLE.

Non ſeulement je te pardonne, Coriſque, mais je te veux aymer ; puis que joüiſſant du bon-heur qui a ſuccedé à tes mauvaiſes intentions, je conſidere plus le bien qui m'en eſt reüſſi, que le mal que tu as eſſayé de me procurer, eſtimant en ce rencontre, devoir une pareille reconnoiſſance à ton deſſein, que celle qui eſt deuë à un remede hazardeux & violent, qui n'a pas laiſſé de redonner la ſanté. Auſſi te puis-je aſſurer qu'il m'eſt indifferent, que ton action ait procedé d'amour ou de haine, puis que les Dieux s'en ſont ſervis

comme

comme d'un moyen favorable, pour me conduire à un excez de bon-heur, ſans lequel il pouvoit eſtre encore retardé. Ne te figure donc pas que j'aye de la haine pour toy, au contraire, je ſuis redevable à tes tromperies, de l'heureux eſtat où je me vois, & je ſerois peut-eſtre beaucoup plus à plaindre ſi tu m'avois eſté plus fidelle: Et ſi tu veux avoir quelque joye, viens-t'en prendre part à la mienne.

CORISQVE.

Je ne ſuis deſormais plus en eſtat de recevoir d'autre contentement, que celuy du pardon que tu m'accorde, & de voir mon eſprit guery d'une paſſion, qui luy a trop long-temps cauſé la perte de ſon repos.

MIRTIL.

Pour moy, Coriſque, je te pardonne toutes choſes, excepté l'offenſe que tu me pourrois faire en m'arreſtant davantage en ce lieu.

CORISQVE.

Adieu, Mirtil, je t'obeïs, & m'en vas prier les Dieux qu'ils accompagnent ton mariage de toute ſorte de felicité.

CHOEVR DES BERGERS.

Grand Dieu, qui preſidez aux mariages, ô ſaint Hymen, exauce les vœux & les prieres que nous te faiſons devotement en l'honneur de ce couple de demy-Dieux, afin que le nœud qui en lie les cœurs & les volontez, le conſerve dans une heureuſe union, qui le faſſe jouyr d'une felicité eternelle.

SCENE DIXIE'ME.

MIRTIL. AMARILLE.

CHOEVR DES BERGERS.

MIRTIL.

LA longueur des ceremonies de cette pompe eſtoit aſſez inſupportable à l'impatience de mes deſirs, ſans que l'importun repentir de Coriſque vinſt ſi à contre-temps apporter un retardement nouveau. Mais c'eſt en verité que le malheur eſt ſi fort obſtiné à me perſecuter, qu'il ne peut s'empêcher encore de faire naiſtre des obſtacles, pour me faire languir au milieu meſme de mes joyes.

AMARILLE.

As-tu ſi peu de pouvoir ſur tes ſentimens que tu ne les puiſſe moderer?

MIRTIL.

Helas, mon cher & unique bien! j'apprehende ſi fort que tu ne me ſois ravie, que je crains le naufrage dans le port meſme de la felicité. Condamne tant qu'il te plaira mon impatience, mais je t'avouë que je ne ſeray jamais aſſuré de mon parfait bon-heur, que lors qu'en la maiſon de mon pere je te verray abandonnée à l'ardeur de ma paſſion: Car à te dire la verité, la precipitation de ma bonne fortune a ſi fort ſurpris mon attente, qu'elle ne me paroiſt que comme un

ſonge, dont la beauté des Images peut eſtre diſſipée par un fâcheux réveil, qui emporteroit avec luy le doux fruit de mes eſperances. C'eſt ce qui me fait ſouhaiter, que par des preuves plus ſenſibles, tu convainque bien-toſt les doutes qui tiennent mon cœur en ſuſpens; Et qu'un témoin plus fidele que l'imagination me faſſe connoiſtre, de combien les felicitez dont l'Amour comble un heureux Amant, ſurpaſſent les agreables illuſions, qui ont ſi ſouvent porté mon ame dans un raviſſement extréme.

CHOEVR DES BERGERS.

Grand Dieu, qui preſidez aux mariages! ô ſaint Hymen, exauce les vœux & les prieres que nous te faiſons devotement en faveur de ce couple de demy-Dieux, afin que le nœud qui en lie les cœurs & les volontez, le conſerve dans une heureuſe union, qui le faſſe joüir d'une felicité eternelle.

Fin du Berger fidele.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR grace & Privilege du Roy, donné à Verſailles le 19. Septembre 1675. Signé par le Roy en ſon Conſeil, CHENART : Il eſt permis à JEAN-BAPTISTE LOYSON, Marchand Libraire à Paris, d'imprimer, vendre & debiter pendant le temps de trente années, un Livre intitulé, *Il Paſtor Fido*, ou *Le Berger Fidele*, traduit par M. DE MARANDE, avec deffences à toutes perſonnes, d'imiter, ny contrefaire ledit Livre, tant ſur l'ancienne Impreſſion que ſur la nouvelle, à peine de 6000. livres d'amende, confiſcation des exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & intereſts ; ainſi qu'il eſt plus au long porté eſdites Lettres, qui ſont tenuës pour bien & deuëment ſignifiées en vertu du preſent extrait.

Et ledit JEAN BAPTISTE LOYSON a cedé & tranſporté le droit du Privilege cy-deſſus à ESTIENNE LOYSON ſon frere, pour en joüir le temps porté par iceluy, ſuivant l'accord fait entr'eux.

Achevé d'imprimer le 21. Fevrier 1676.

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DE FRANCE


BRRGGR
ILORLL